This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

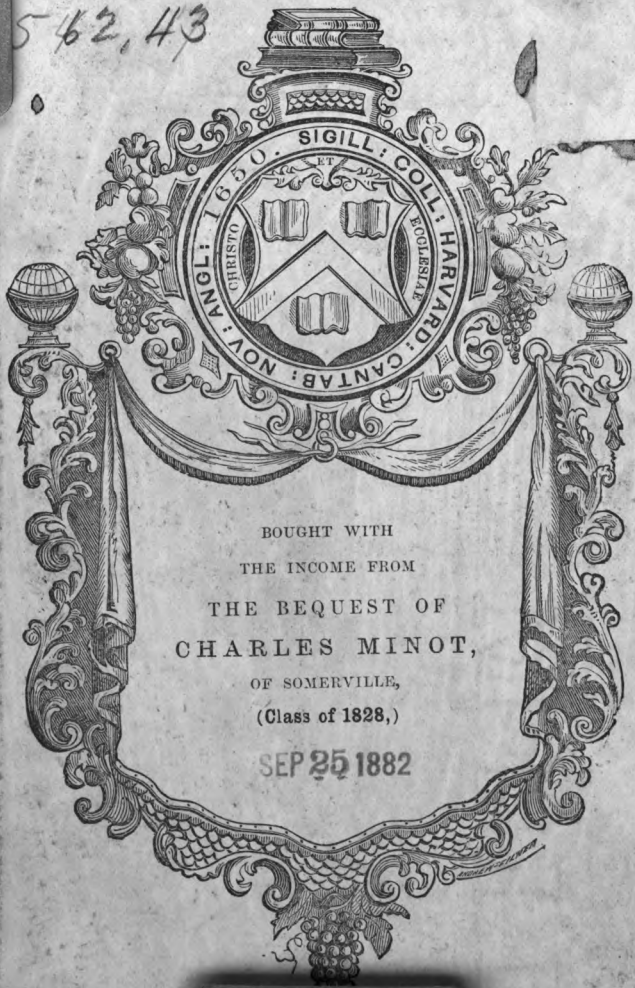
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

562,43



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
SEP 25 1882

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE HEURE A LIRE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

CONTEZ-NOUS CELA ! Un volume in-18 jésus. *Troisième édition.*

LES GRANDES VERTUS. Un volume in-18 jésus.

EN SCÈNE, S. V. P. (*Le Théâtre chez soi*), proverbes. Un volume in-18 jésus.

ENTRE DEUX PARAVENTS, scènes et comédies en vers. Un volume in-18 jésus sur papier de Hollande, avec eaux-fortes de E. BOILVIN. (*Tirage à petit nombre.*)

LE CHEF-D'ŒUVRE DE PAPA SCHMELTZ. Un volume in-18 jésus.

Digitized by Google

PAUL CÉLIÈRES

UNE HEURE A LIRE

LA MÈRE CHAMPAGNE

LE SECRET DE L'ONCLE JEAN

ÉCHEC AU ROI

LA BELLE-ARTÉMISE

UN SAUT PÉRILLEUX — LE BARON FRANCK

LE FIL D'ARIANE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Bibliothèque du Magasin des Demoiselles

51, RUE LAFFITTE, 51

1881

Tous droits réservés.

Digitized by Google

425 #2, 43
6

Sept. 25, 1882.

Minot Fund.

Digitized by Google

UNE HEURE A LIRE

LA MÈRE CHAMPAGNE

Quelle brave et digne femme c'était que la mère Champagne! Epanouie, l'œil vif, le teint fleuri, la lèvre épaisse, il fallait la voir lever les bras au ciel quand nous arrivions! Il fallait l'entendre s'écrier à pleins poumons :

— V'là mes gamins!

Nous étions trois ou quatre, dans ce temps-là, qui, tous les ans, allions passer quelques mois chez elle à Pringy. Elle habitait une petite maison où les greniers, les hangars, les cages à lapins, l'écurie, les remises, la grange, etc., tenaient toute la place. Il n'y avait que deux chambres; la sienne, et celle qu'elle nous louait. Je ne parle pas du mobilier, et pour cause : des chaises de paille, des bahuts de bois blanc, des lits de fer; mais tout cela d'une propreté flamande, quoique les chats, les poules et autres animaux domestiques eussent leurs entrées partout, sauf dans le jardin, situé au fond de la

Digitized by Google

petite cour qui séparait la grange de la maison. On y grimpait, dans ce jardin, par trois marches, au sommet desquelles s'ouvrait une porte à claire-voie, objet constant des préoccupations de la mère Champagne, qui prenait grand soin de ses fruits et de ses légumes.

La cuisine formait salle à manger et salon. Nous vivions là tous en commun, près de la cheminée, où pendait à la crémaillère une marmite pleine jusqu'aux bords d'une soupe toujours la même — des choux, un peu de mouton et du lard — que toujours nous mangions du même appétit. Peintres de l'avenir, poëtes en herbe, ennemis, par instinct, de toutes les obligations du monde, et, par nécessité, de toutes les dépenses qu'elles imposent, nous trouvions chez la mère Champagne une hospitalité qui, sans être absolument écossaise, ne grevait pas sensiblement notre budget. La soupe au lard nous suffisait. Elle était le plus souvent accompagnée, je dois le dire, d'omelettes au lard et de haricots au lard. Toujours du lard ! Mais, bast ! nous étions jeunes ; et puis la brave mère Champagne en mangeait de si bon cœur avec nous qu'il aurait été malséant de lui reprocher la monotonie de sa cuisine.

Loin d'y songer, nous mettions la main... j'allais dire à la pâte : nous coupions le lard en petits mor-

Digitized by Google

ceaux; nous cassions les œufs; nous épluchions la salade; et, les jours de fête, le plus féroce d'entre nous était désigné pour tordre le cou à un lapin. On vidait ces jours-là une fine bouteille que la mère Champagne allait chercher derrière les fagots; et elle chantait au dessert.

Ah! c'est qu'elle était gaie! Toujours le sourire aux lèvres, elle étalait pour un rien au soleil trente-deux dents bien blanches qui n'avaient jamais eu maille à partir avec le dentiste, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse. Elle avait un fils de vingt-cinq ans : son garçon.

Quand elle avait dit : « mon garçon », la mère Champagne avait tout dit. « Mon garçon » par-ci, « mon garçon » par-là, toujours : « mon garçon ».

Lorsqu'il entrait, après l'avoir embrassé, elle se campait fièrement au milieu de la chambre, les poings sur les hanches, et nous regardait comme pour nous dire :

— Eh ben, c'est lui! n'est-ce pas qu'il est beau?

Pierre Champagne était en effet bâti solidement et carré des épaules. Il avait les cheveux noirs et épais, le teint coloré, l'œil vif; mais son front trop bas, ses sourcils trop rapprochés donnaient à sa physionomie quelque chose de dur et de presque farouche. Il venait toujours à nous le regard droit, la mine ouverte, la main tendue; et cependant,

Digitized by Google

sans avoir de griefs sérieux contre lui, nous ne l'aimions pas.

Si la mère Champagne l'avait su, nous aurions pu dire adieu pour toujours aux omelettes et à la soupe au lard.

Heureusement, elle ne s'en doutait pas, et ne pouvait s'en douter. Nous n'avions que peu d'occasions de nous rencontrer avec Pierre, et, par suite, que peu d'occasions de nous trahir.

Pringy est un joli petit village de Seine-et-Marne, à deux lieues de Melun, sur le versant d'un coteau, au bas duquel passe d'un côté la Seine, de l'autre une toute petite rivière, un ruisseau, qui rejoint le fleuve au pont de Sainte-Assise. Mais, si joli qu'il soit, un village n'offre en lui-même aucune ressource à des Parisiens de vingt ans affamés de grand air et de liberté. Aussi étions-nous plus souvent dehors qu'au logis : tantôt dans les bois de Sainte-Assise ou de Montgermont, tantôt sur la Seine, au bain ou à la pêche; quelquefois, enfin, dans la forêt de Fontainebleau, qui n'est pas si loin de là que l'on n'y puisse aller faire un tour.

De quelque côté que nous eût poussés notre fantaisie, nous revenions tard, et, après le souper, nous avions hâte de gagner nos lits. Pierre n'était presque jamais là; nous le voyions à peine; c'est tout au plus si, de temps en temps, pendant la

Digitized by Google

nuit, le bruit d'une porte brusquement fermée venait nous tirer de notre sommeil et nous avertir qu'il était rentré à son tour.

Nous ne nous étions jamais souciés de savoir à quoi, où, ni comment il passait les jours et une bonne partie des nuits; et peut-être — la mère Champagne étant fort discrète au besoin — l'aurions-nous ignoré toujours si le hasard, un soir, ne s'était chargé de nous l'apprendre.

Assis autour de l'âtre, la pipe ou le cigare aux lèvres, nous vidions, après souper, un petit verre du cassis de notre brave hôtesse : une vraie liqueur de ménage. Pierre, rentré plus tôt que de coutume, était assis, à quelques pas, tenant sur ses genoux un énorme bol de faïence grossière dans lequel il avait coutume de manger la soupe. La conversation était tombée; la nuit venait; le sommeil commençait à nous gagner, lorsque, dehors, sur le pas de la porte, nous entendîmes la mère Champagne s'écrier :

— Eh! Bernard, vous passez sans prendre un verre de vin? Allons... allons... entrez donc.

Pierre avait fait un brusque mouvement sur sa chaise, et je l'entendis murmurer :

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là?

Au même instant, la mère Champagne entrait dans la cuisine, suivie d'un homme de cinquante

Digitized by Google

ans environ, petit, trapu, fort, moustache et cheveux gris taillés en brosse, et qui portait l'uniforme des gardes particuliers : grandes guêtres, culotte et veste de velours verdâtre, plaque sur la poitrine et fusil en bandoulière.

— Hé, Pierre, il ne voulait pas entrer! dit-elle en levant les épaules.

En même temps, elle ouvrait le bahut, y prenait une bouteille, des verres, posait le tout sur la table et ajoutait :

— C'te bêtise! Nous allons trinquer.

— Soit! dit le garde... puisque Pierre n'est pas dans les bois.

— Bast! répliqua vivement la mère Champagne, à vous entendre, on croirait qu'il y est toujours, dans les bois... Et puis... qu'est-ce que ça vous fait, pourvu qu'il n'aille pas dans les vôtres?

— Hé, la mère, s'il n'allait pas dans les miens, je me soucierais de ses coups de fusil comme de çà! — Bernard faisait claquer son ongle contre ses dents. — Mais c'est qu'il y va, voilà le *hic!*... et ça lui jouera un mauvais tour!

— Tu ne me feras ben sûr pas condamner à mort, dit sèchement Pierre.

— Sûrement... sûrement... mais je te déclarerai procès-verbal, et puis encore procès-verbal...

— Eh ben... on payera.

Digitized by Google

— Oui... mais gare!... tu sais qu'il y a de la prison au bout de tout ça!

— De la prison! dit Pierre en se levant, les dents serrées, et en tournant vers le garde son poing fermé, de la prison! Ne fais jamais ça, Bernard Cloutou!

— Assieds-toi donc, mioche! riposta le garde. J'ai été vingt ans au service; j'ai porté quinze ans les galons de sergent, j'ai la croix!... et vous seriez dans le pays une douzaine de ton acabit que vous ne m'empêcheriez pas de faire mon devoir!

— Eh ben, c'est bon! fais-le, ton devoir!

Pierre posa brusquement sur la table son verre, qu'il venait de vider, jeta un regard de défi au garde, prit son fusil accroché au-dessus de la cheminée et sortit, sans répondre aux supplications de la mère Champagne, qui, moitié triste, moitié colère, lui criait :

— Pierre, reste là! je t'en prie!... Je ne veux pas que tu sortes!

Pierre était déjà loin.

— Mère Champagne, dit Bernard Cloutou, il faudra le raisonner là-dessus. J'ai déjà fermé les yeux plus d'une fois à cause de vous, qui êtes une brave femme... Mais ça n'est pas dans mes habitudes... et ça ne peut pas durer!

Digitized by Google

— Qu'est-ce que vous voulez? c'est plus fort que lui !... faut qu'il chasse !

— Eh bien... est-ce qu'il n'a pas les communaux... et les tailles des acacias? Est-ce qu'il ne peut pas aller aux lapins?

— C'est ce que je lui dis !... mais ouiche ! Ah çà, Bernard, qu'est-ce qu'il peut faire du gibier qu'il tue?

— Dame ! il le vend.

— Pourquoi?

— Pour avoir de l'argent !

— Mais je lui en donne, de l'argent ! j'ai encore vendu un quartier de vigne, il n'y a pas six mois, pour lui en donner, de l'argent !... pour qu'il puisse vivre à sa guise !... ne pas faire grand'chose... et payer ce qu'il dépense !

— Faut croire qu'il dépense plus qu'il ne reçoit.

— Ah ! le méchant garçon ! dit la mère Champagne en levant les mains au ciel.

Mais le ton démentait les paroles. On sentait qu'au fond du cœur elle excusait la faiblesse de Pierre.

Elle accompagna le garde jusqu'à la porte, en le suppliant d'en rester là pour le moment.

— Deux hommes en colère face à face, ça ne vaut rien, lui disait-elle... ça ne vaut rien !

Bernard promit sans doute de fermer les yeux

Digitized by Google

encore une fois ; car elle rentra plus calme et l'air tout à fait rassuré.

Pendant ce temps, Pierre braconnait. Mais — le garde se trompait sur un point — il ne braconnait pas pour vendre son gibier et gagner de l'argent : il braconnait pour le plaisir de braconner. La chasse est une passion chez certains hommes ; passion violente, impérieuse, qui, chez Pierre, allait jusqu'à la frénésie. Il aurait vendu ses chemises pour acheter de la poudre, et risqué sa vie pour un faisan !

Aussi la scène qui venait d'avoir lieu n'était-elle pas la première. Depuis longtemps déjà, Bernard, à cheval sur sa consigne, en sa qualité d'ancien troupier, s'en voulait à lui-même de sa trop longue complicité morale, et s'en dédommageait par des menaces auxquelles Pierre Champagne répondait par des railleries, quelquefois par des injures.

Au village, on ne s'inquiétait pas beaucoup de cette inimitié. Les querelles de ce genre sont si fréquentes dans les pays de chasse, que l'on n'y fait guère attention. Tout se passe généralement le mieux du monde : un procès par-ci par-là, beaucoup de gros mots, quelques verres de vin, et l'on vit côte à côte, gardes et braconniers, sans se faire de mal.

Pour moi, connaissant à peine Bernard Cloutou, m'intéressant médiocrement à Pierre, je n'avais at-

Digitized by Google

taché que peu d'importance à la scène dont je venais d'être témoin, et si, plus tard, je m'en souvins, c'est que les événements me forcèrent à m'en souvenir.

Le lendemain nous étions de retour à Paris. Six mois après, je ne pensais pas plus à Pierre Champagne et à Bernard Cloutou que si Pierre Champagne et Bernard Cloutou n'eussent jamais existé.

D'autres soucis, d'autres chagrins, hélas ! m'occupaient; je voyais s'envoler une à une autour de moi ces premières amitiés si vives, si sincères et si franches qui sont un des charmes de la jeunesse. Un de nous était mort, un autre marié; d'autres avaient quitté l'atelier pour la bourse, le rêve pour la réalité. On ne se voyait plus que rarement; au lieu des bonnes causeries intimes d'autrefois, on n'échangeait plus que quelques mots et une poignée de main, à la hâte. C'est la loi commune, et je ne pouvais me résigner à la subir. Il me semblait que de nous tous j'étais seul à ne pas vieillir !

Triste et maussade, je passai l'hiver, le printemps et une partie de l'été à poursuivre les dernières étincelles de cette vie éblouissante qui m'échappait. Un beau jour, vers le milieu de septembre, je me rappelai tout à coup nos joyeux départs d'autrefois, Pringy, la mère Champagne, les bords de la Seine !... Et je partis, seul !

Digitized by Google

Au lieu de prendre à Cesson la petite voiture qui correspond avec le chemin de fer, je résolus d'aller à pied jusqu'à Pringy; c'est une promenade.

L'air était doux, le ciel pur, la campagne plus belle que jamais. Sur les bois d'un magnifique vert sombre l'automne semait déjà, comme des points d'or, quelques feuilles jaunes ou brunes. La terre, encore imprégnée de la rosée du matin, me jetait au visage des bouffées de brouillard toutes pleines de senteurs pénétrantes. Les chaumes, d'un jaune éclatant, brillaient sous les premiers rayons du soleil, et de tous leurs sillons les alouettes s'envolaient en chantant à mon approche... Ah! la douce matinée... si nous avions tous été là!

Je marchais lentement. J'éprouvais comme une amère jouissance à me perdre dans mes souvenirs. J'étais triste et joyeux tout ensemble. J'aurais voulu n'arriver jamais. Malgré moi, je m'arrête un instant sur les impressions que m'a laissées ce voyage, parce que c'est, hélas! le dernier que j'aie fait à Pringy et que... Enfin! Dieu l'a voulu ainsi!

La mère Champagne m'accueillit, comme de coutume, avec des ronds de bras et des éclats de voix à croire qu'elle voulait ameuter tout le village. Mais sa surprise fut grande de me voir arriver seul. Il fallut, cela va de soi, lui faire le récit de tout ce qui nous avait séparés les uns des autres. Elle poussait

Digitized by Google

des « Oh ! », des « Ah ! », des « Pas possible ! » et des « Voyez-vous ça ! » à n'en plus finir. L'excellente femme s'intéressait à ses gamins, comme elle disait, et voulait tout savoir.

Pour mettre un terme à sa curiosité bien excusable et me soustraire à ses exigences, je n'eus pas grand'peine à l'amener sur un terrain où j'étais sûr de la retenir aussi longtemps que je le voudrais.

— Et Pierre ? lui dis-je.

— Pierre ? me répondit-elle en hochant la tête ; oh ! ne m'en parlez pas, de Pierre !... Il me fait du chagrin !

— A vous, mère Champagne ! à vous !

— Oui, mon cher monsieur, à moi, sa mère ! et qui l'aime !... Oh ! je peux le dire, et en lever la main devant Dieu, je mettrais le feu à la maison pour ce garnement-là !

— Eh bien, ne vous est-il pas reconnaissant de... ?

— Lui ?... ah ! ouiche !... et les faisans donc ?... Les faisans d'abord !... mère Champagne après, si on a le temps.

— Comme l'année dernière, alors ?

— Comme l'année dernière, comme l'année d'avant, comme depuis qu'il est au monde !... C'est drôle tout de même, cette passion-là... Mon homme, son brave père, n'a jamais touché un fusil de sa vie,

Digitized by Google

Je ne pus m'empêcher de sourire de cette réflexion. Le mère Champagne n'en vit rien.

— Voyons, monsieur, reprit-elle, est-ce que c'est une existence convenable, je vous en fais juge, pour un garçon qui aura vingt-six ans à la Saint-Martin? Oui-dà, vingt-six ans; et je puis dire que depuis vingt-six ans il n'a fait œuvre de ses dix doigts, si ce n'est pour braconner... C'est ben un peu ma faute, je ne dis pas non... mais je n'ai jamais pu le gronder!... C'est plus fort que moi!... Quand il est là, je me dis : J'vas le tarabuster!... Ah ben oui!... Je l'embrasse!

— Après tout, mère Champagne, puisque vous avez de quoi vivre...

— Certainement que j'ai de quoi vivre... mais en travaillant. Et quand je ne serai plus là... qu'est-ce qu'il aura, lui? Deux, trois carrés de terre et de la vigne. Mais, s'il ne fait rien, il vendra tout, il mangera tout, et il mourra sur la paille! Ça me retourne le sang quand j'y pense!

— N'y pensez pas.

— Ah ouiche! faut ben!... Dieu merci encore que Bernard Cloutou est un brave homme!

— Pas de procès-verbal?

— Oh! c'est qu'il n'a pas voulu!... sans ça... Et puis, il a, comme on dit, d'autres chiens à fouetter, Bernard Cloutou! ah! mais oui!

Digitized by Google

— Bah ! que lui est-il arrivé ?

La mère Champagne s'approcha de moi, et d'un air confidentiel, comme s'il se fût agi d'un événement qui devait m'intéresser au plus haut point :

— Le Barbottin est revenu ! me dit-elle.

— Ah ! ah ! le Barbottin est... Et qu'est-ce que c'est que ça, le Barbottin ?

— Vous ne connaissez pas le Barbottin?... Pas possible ! Eh ben, j'vas vous dire.

Quand la mère Champagne commençait un récit par : « J'vas vous dire », on pouvait bourrer solidement la pipe la plus profonde et la fumer jusqu'à la dernière bouffée avant qu'elle eût fini. Aussi, pour éviter les phrases incidentes, les parenthèses et les redites dont elle émailla celui-ci, me semble-t-il prudent de le résumer en quelques mots.

Bernard Cloutou, nommé garde des bois de Montgermont, lors de son retour, avait épousé une femme de Pringy, veuve en premières noces d'un certain Lebarbot, menuisier, qui, n'ayant pas fait de brillantes affaires, l'avait laissée sans fortune avec un fils d'une dizaine d'années, nommé Fulgence. C'était bien le plus chétif et le plus mièvre gamin que l'on eût jamais vu. Petit, légèrement boiteux de la jambe gauche et marchant lourdement, il avait quelque chose du canard. De là lui était venu ce surnom : le Barbottin, sous lequel il était plus

Digitized by Google

connu à Pringy et dans les environs que sous son nom véritable. Il avait les cheveux d'un blond fade, la figure terne et sans expression. Le regard de ses yeux, d'un bleu-faïence, était vague comme celui des myopes. Il passait pour inintelligent, et c'était justice. Rebelle à toute instruction, il vagabondait plus volontiers qu'il ne travaillait, au grand désespoir de la veuve, qui prévoyait de rudes jours avec un pareil fils.

Fulgence touchait à ses quatorze ans lorsque sa mère épousa en secondes noces Bernard Cloutou. Bernard apportait quelques économies et un carré de terre qui lui venait par héritage d'un sien cousin récemment mort à Pringy, leur pays natal. La veuve Lebarbot n'apportait pas beaucoup d'espèces sonnantes ; en revanche, elle apportait son activité, son intelligence de bonne ménagère ; mais, hélas ! elle apportait aussi Fulgence. Fulgence était le point noir du ménage ; et Bernard ne s'était décidé qu'avec la secrète intention de débarrasser au plus tôt sa ruche de cet incommode frelon.

Mais il avait compté sans sa mère. Si laid, si paresseux, si bête que fût le Barbottin, elle était sa mère, et poussa les hauts cris lorsque, un beau soir, Bernard lui dit :

— Femme, ce gars-là n'est bon à rien qu'à manger nos économies. On paye à l'école ; on paye chez

Digitized by Google

le boulanger ; il n'apprend rien, il mange et ne travaille pas. M'est avis qu'il faudrait voir.

— A quoi?

— A lui faire goûter la vache enragée, comme on dit.

— C'est-il ça qui l'avancera, ce pauvre ?

— M'est avis que oui.

Et Bernard développa longuement sa thèse, à savoir : qu'une fois privé de l'affection trop indulgente des siens, et abandonné à ses propres forces, Fulgence, obligé de travailler pour vivre, ferait comme tant d'autres, et pourrait, dans deux ou trois ans, revenir au pays avec un bon état dans les mains.

La mère se fit tirer l'oreille. Mais il advint que Fulgence trouva bon, sur ces entrefaites, de jouer au cabaretier du village un tour qui ne coûta pas moins de dix écus. Il lui avait plumé toutes ses poules ! Cette nouvelle incartade ouvrit les yeux de la maman Bernard ; et il fut décidé que l'on enverrait le Barbottin à Paris avec une lettre de recommandation pour un maître menuisier que Bernard avait connu au service.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Fulgence fut hissé dans la petite voiture du chemin de fer, et dirigé sur Paris.

Cette exécution, je suis forcé de le dire, causa une joie très-vive à Bernard Cloutou, dont le bonheur domestique commençait à se ressentir un peu

Digitized by Google

des querelles fréquentes dont ce Fulgence était la cause. — Et c'était pourtant un brave homme, au fond.

Quant à la mère, elle essuya une larme, embrassa tendrement son fils, et lui dit en manière d'adieu :

— Ecris-nous surtout ! Ne manque pas de nous écrire !

Fulgence, pour cela, savait aligner assez de mots, à la condition que la lettre à écrire ne fût ni difficile ni longue. Six mois se passèrent pourtant sans que l'on reçût de ses nouvelles. La maman Bernard résolut d'aller à Paris embrasser son Barbottin. Si ses voyages n'étaient pas plus fréquents, c'est que Bernard y mettait bon ordre en faisant valoir de solides raisons d'économie. La mère y aurait mangé ce que l'on gagnait à ne plus nourrir l'enfant.

Quelques mois se passèrent encore après cette visite de la femme du garde à son fils, quelques mois au bout desquels une lettre arriva, qui n'était pas de Fulgence, mais de son patron. Fulgence avait déguerpi sans tambour ni trompette ; — je me trompe : avec tambour et trompette ; — il s'était enrôlé dans une troupe de saltimbanques, où son physique grotesque et son infirmité devenaient des qualités précieuses pour le rôle de pître.

Il allait faire son tour de France.

Hélas ! tout n'est pas rose dans le métier de sal-

Digitized by Google

timbanque ! On pourrait même dire que rien ne l'est. Fulgence eut bientôt l'occasion de s'en apercevoir, et si durement qu'il se souvint de sa mère, de son beau-père et de leur adresse. Il écrivit... pour crier famine et demander de l'argent. Il n'avait plus de chemise sur le dos, plus de souliers aux pieds ! Il maigrissait ! Encore un peu, il allait mourir ! Trouvez-moi donc une mère qui résiste à cela.

Mais, pour envoyer de l'argent, il fallait en avoir ; pour en avoir, il fallait en demander à Bernard Cloutou, dépositaire légal des économies de la communauté. Bernard cria comme un beau diable, refusa net, maintint son refus pendant huit jours, et, de guerre lasse, furieux, donna vingt francs pour avoir la paix.

Mais comme il le maudit de bon cœur, ce Fulgence, qui, même absent, troublait l'harmonie de son ménage et se dressait entre sa femme et lui.

Ce gros nuage mit quelque temps à se dissiper, et finit par disparaître cependant. Bernard oublia presque Fulgence. Pendant toute une année on n'entendit plus parler de lui. La maman Bernard avait fait en sorte de retenir sur la dépense de chaque jour quelques sous, qu'elle expédiait en réponse à toutes les demandes que lui adressait l'enfant prodigue, demandes qu'elle réussissait à tenir secrètes sans trop de peine ; Bernard, en sa qualité de garde,

Digitized by Google

étant plus souvent au bois que chez lui. La pauvre femme faisait danser l'anse du panier pour son fils. Il est vrai que le panier était à elle. Mais il était bien aussi un peu à Bernard; et Bernard se fâcha tout rouge le jour où, par une maladresse du facteur, il vint à s'apercevoir de ce manége ; il se fâcha même si rouge qu'il y eut plus que des gros mots échangés.

L'année suivante se passa tant bien que mal, plutôt mal que bien. Les lettres de Fulgence devenaient de plus en plus pressantes. La femme essayait chaque fois de fléchir le mari ; le mari se montrait impitoyable, et c'étaient chaque fois des querelles.

Las de trotter pieds nus par la France et d'apprendre la géographie aux dépens de son estomac, Fulgence Lebarbot planta là un beau jour les singes de sa baraque, et, tout seul, clopin clopant, revint au pays.

Ah ! ce fut un coup de théâtre dans la petite maison du garde ! La mère prit son fils dans ses bras, le couvrit de baisers, l'appela « Mauvais drôle ! » en pleurant, et... lui mit son couvert.

Quant à Bernard, il poussa un juron à faire crouler le plafond de la salle, prit son fusil et disparut.

Le lendemain, le retour du Barbottin était l'événement du village, à ce point que la mère Cham-

Digitized by Google

pagne, trois mois après, me disait encore d'un air effaré, en me l'apprenant :

— Vous savez, le Barbottin est revenu !

Quels avaient été sur Fulgence les résultats de cette longue et douloureuse équipée? Physiquement, il n'y avait gagné qu'une couche de hâle qui donnait à sa physionomie insignifiante et plate un air de crânerie. Moralement... il y avait appris ce que vaut le pot-au-feu paternel; — et c'était beaucoup.

A vrai dire, il n'était pas foncièrement mauvais : il était paresseux. Le mal venait de là. Travailleur, on l'aurait aimé tout comme un autre.

Il revenait avec la résolution cependant de faire quelque chose; et, moins pour lui que dans l'intérêt commun, Bernard, au lieu de le jeter à la porte comme il en avait eu d'abord l'intention, résolut de l'y aider. Il alla trouver son maître, et obtint pour Fulgence une place de garde adjoint avec 300 francs de gages. C'était de quoi vivre. Et, comme il ne s'agissait que de se promener le fusil sur le dos, il y avait tout lieu de croire que le Barbottin allait se ranger définitivement et racheter le passé.

Pour son malheur, il avait pendant ses voyages beaucoup plus bu que mangé. L'alcool des cabarets lui était devenu indispensable comme l'eau des fleuves aux poissons. Peu de temps après son retour —

Digitized by Google

il venait à peine d'être nommé garde — il arriva qu'un soir il rentra complétement ivre ; et le hasard voulut que Bernard, qui d'ordinaire était toujours couché à pareille heure, eût fait une tournée plus longue que de coutume.

A la vue de Fulgence qui titubait, il se leva, fou de colère, prit une assiette qui se trouvait sous sa main, et la lui jeta de toute sa force au visage. Heureusement, sa femme lui avait saisi le bras. L'assiette alla se briser contre la muraille, et Fulgence en fut quitte pour la peur.

Mais cela n'avait fait qu'augmenter la rage du garde, qui prit l'ivrogne par les épaules et le jeta dehors. Ce ne fut qu'une heure plus tard, après une longue et violente dispute avec sa femme, qu'il se décida à lui rouvrir la porte. Le vent frais de la nuit avait quelque peu dégrisé le Barbottin. Il comprit très-nettement le sens de cette phrase que Bernard, les deux poings fermés, lui jeta en guise de bonsoir :

— Ne recommence pas, tu sais !

Cette menace énergique n'eut d'autre résultat que de pousser Fulgence au cabaret, d'où elle avait eu pour but de l'écarter. Ne trouvant au logis que mauvaises paroles et mauvais traitements — trop justifiés, hélas ! — il se crut de bonne foi victime des méchantes dispositions de son beau-père et finit par oublier à peu près le chemin de la maison.

Digitized by Google

Plusieurs fois, cependant, Bernard, dans son intérêt propre, pour ne pas faire jaser, pour ne pas compromettre sa place, était allé le réclamer jusqu'au cabaret, et chaque fois il y avait eu publiquement des horions.

Le brave homme en était donc arrivé par maladresse précisément à ce qu'il souhaitait d'éviter. La mésintelligence qui troublait le repos de sa famille était devenue le sujet de toutes les conversations à Pringy. Le Barbottin avait fait oublier Pierre Champagne à tout le monde. Pour tout le monde Bernard Cloutou, préoccupé des escapades ruineuses de Fulgence, ne devait plus se soucier que médiocrement du braconnage et des braconniers.

Depuis longtemps du reste on n'avait à ce sujet rien entendu dire. Il ne restait rien des querelles d'autrefois.

La mère Champagne en était persuadée elle-même, et bénissait peut-être involontairement le mauvais sujet qui écartait de son fils un danger dont elle avait maintes fois pressenti la gravité ; car elle me dit, en finissant :

— Eh ben, voyez-vous, mon cher monsieur, ce n'est cependant pas un mauvais gars, le Barbottin !... Aurait fallu savoir le prendre ! et Bernard non plus n'est pas méchant !

Puis, avec un soupir :

Digitized by Google

— Ah ! si vous pouviez décider mon Pierre à ne plus chasser !

Il était onze heures du soir ; Pierre n'était pas rentré. Je passai dans ma chambre et me mis au lit. Je devais être endormi depuis peu de temps lorsque je fus réveillé par des pas précipités et des éclats de voix. La mère Champagne, sans doute, faisait à son fils des remontrances plus vives que de coutume.

Accablé par le sommeil, c'est à peine si j'y fis attention. Je ramenai ma couverture en grommelant et je fermai les yeux pour ne les rouvrir qu'au soleil du lendemain matin. Lorsque je sortis de ma chambre, je trouvai, dans la grande cuisine qui servait de salle commune, la mère Champagne qui me parut fort agitée encore. Elle allait et venait avec précipitation, bousculant les terrines et les chaudrons, et chassant les poules à grands coups de pied.

Il me sembla qu'elle avait pleuré ; elle avait les yeux gonflés et rouges. Son bonjour fut plus bref que de coutume ; et, ce bonjour dit, elle ne bavarda pas, comme elle en avait l'habitude, à propos de tout et de rien.

Pierre n'était pas sorti ; cela m'étonna. Je l'aperçus, contre la cheminée, gravement occupé à nettoyer son fusil, qu'il avait démonté, et dont il tenait

Digitized by Google

les deux canons dans un seau plein d'eau tiède. Il y passait la baguette et faisait jaillir l'eau à grand bruit.

Il me parut plus maigre et plus pâle que je ne l'avais connu. Ses sourcils étaient plus rapprochés ; son regard avait quelque chose de plus farouche.

Il vint cependant à moi, en souriant, me tendit sa large main et m'accueillit par cette phrase banale que vous jettent invariablement les gens de la campagne s'ils vous rencontrent avant midi :

— Vous v'là éveillé?

— Mon Dieu, oui.

La conversation en resta là. Pierre mangea la soupe, but un verre de vin et sortit, le fusil sous le bras.

Dès qu'il eut disparu, le mère Champagne me regarda et joignit les mains sans rien dire. Puis elle fit un brusque demi-tour, empoigna une vieille soupière qui n'avait besoin d'aucun nettoyage, et se mit à la frotter comme si elle avait voulu enlever jusqu'aux fleurs incrustées dans la faïence. La mère Champagne était évidemment très-surexcitée.

Pourquoi donc ne me disait-elle rien de la scène qui avait eu lieu ?...

Il pleuvait depuis le matin. Après une bonne demi-heure d'hésitation, ne sachant que faire dans

Digitized by Google

les vingt mètres carrés de cette cuisine, je bouclais de grosses guêtres de chasse afin de pouvoir braver impunément l'humidité et la boue des chemins, lorsque la porte de la cour s'ouvrit bruyamment. La femme du garde, que je connaissais pour l'avoir aperçue une fois ou deux sur la place du marché, entra, comme folle, et nous dit :

— Vous n'avez pas vu Bernard?

La mère Champagne laissa tomber une cuiller de bois qu'elle était en train d'essuyer, et, toute pâle, se retourna :

— Bernard? répondit-elle;... non... Pourquoi?

— Il n'est pas rentré hier soir.

— Ah!... Et où était-il allé?

— Dans les bois, comme à l'ordinaire... J'ai pensé d'abord que de là il était allé à Montgermont, chez M. le comte... Je viens du château, on ne l'y a pas vu!... Personne à Pringy ne l'a vu. J'ai envoyé Fulgence à Ponthierry. Rien! pas de nouvelles!... Que lui est-il arrivé?...

— Faut pas vous tourmenter, la Bernard, dit la mère Champagne... Il se retrouvera... Un homme ne se perd pas comme une aiguille!... Qu'est-ce que voulez qu'il lui soit arrivé dans ce pays-ci?... Hein? pas vrai?... Il n'a pu se noyer... la rivière n'est pas assez profonde... Et puis, il sait nager, ajouta-t-elle en riant.

Digitized by Google

Ce rire de la mère Champagne me fit presque peur. La femme du garde était partie sans l'entendre ; elle courait à la recherche de son mari.

Un soupçon, rapide comme un éclair, me traversa l'esprit : la mère Champagne sait peut-être pourquoi le garde n'est pas rentré. Pierre a braconné cette nuit; une querelle a pu s'élever entre Bernard et lui, et... qui sait?...

— Mais non, pensai-je ensuite : Pierre semblait bien tranquille et bien calme ce matin. On retrouvera le garde.

On le retrouva — mais frappé d'un coup de fusil en pleine poitrine — et mort!

La nouvelle nous en fut apportée le soir par un homme du pays, qui nous cria sans préambule :

— Vous savez? Bernard Cloutou a été assassiné la nuit dernière.

Pierre, dont la journée de chasse avait été courte, se trouvait là. Il soupait. Je tournai les yeux vers lui brusquement. Il ne broncha pas. Je le vois encore, une feuille de salade au bout de sa fourchette, rester la main en l'air, lever la tête, et faire tout simplement : « Ah! »

La mère Champagne, elle, n'avait rien dit non plus. Sa figure exprimait la stupéfaction. Elle resta un instant les bras pendants, la bouche entr'ouverte, l'air hébété, et ce ne fut qu'au bout d'un

Digitized by Google

temps qui me parut très-long qu'elle demanda :

— Par qui?

— Ah! vous le savez ben comme moi, répondit l'homme en haussant les épaules.

La mère Champagne se mit à trembler comme une feuille. Un instant je crus qu'elle allait tomber.

Elle avait interprété comme moi la phrase de cet homme; pour elle, comme pour moi, c'était une accusation directe contre son fils!

Sa surprise ne fut donc pas moindre que la mienne lorsque nous le vîmes s'approcher de Pierre et lui tendre la main en disant :

— Pauv' diable de Cloutou! c'était un bon homme tout de même, pas vrai?... Tu dois en savoir queq'-chose! S'il avait voulu!... Son successeur ne le vaudra peut-être pas!... A te revoir, Pierre!

Pierre serra la main qu'on lui tendait, reconduisit l'homme jusqu'à la porte et vint tranquillement se remettre à table.

La mère Champagne le regardait comme je m'imagine que les Hébreux regardèrent l'eau qui jaillissait du rocher. Elle semblait absolument déroutée.

Tout à coup, elle s'approcha de Pierre, lui prit la tête à deux mains, l'embrassa, et se mit à pleurer en nous regardant et en nous disant à tous les deux :

— Étais-je bête!

Digitized by Google

Pauvre femme ! que de joie et d'amour il y avait dans ces trois mots-là !

Pour moi, j'aurais voulu savoir à quoi m'en tenir. Mais la soirée était trop avancée déjà pour qu'il me fût possible de sortir, utilement du moins. Je me retirai donc dans ma chambre, tant pour rassembler mes idées que pour laisser à la mère Champagne toute liberté d'avoir avec son fils une explication qui me paraissait indispensable.

Au petit jour, j'entrai dans la cuisine ; la mère Champagne y était déjà. Je m'attendais, après son « Etais-je bête ! » de la veille, à la voir telle que je l'avais toujours vue, épanouie, le sourire aux lèvres, et la joie dans les yeux. Hélas ! non. Quelques heures avaient-elles suffi pour réveiller les soupçons que son amour maternel s'efforçait de repousser ? Je n'aurais point osé l'affirmer, et, cependant, elle me parut, comme la veille, agitée, fiévreuse ; ses yeux s'humectaient par instants comme si des larmes sans cesse refoulées y étaient remontées sans cesse.

Je n'échangeai que quelques mots avec elle. Le sujet n'était pas de ceux que je pouvais aborder. On ne dit pas à une mère : « Votre fils est peut-être un assassin ! »

Je n'avais rien de mieux à faire que de sortir. C'est ce que je fis. J'allai à la maison du garde.

Digitized by Google

Elle était située à un kilomètre environ, sur la lisière du bois, au bord de l'eau, juste en face d'un vieux moulin abandonné, dont la roue vermoulue disparaissait à demi sous ces longues plantes aquatiques qui ressemblent à des paquets de ficelle verte. Le chemin creux qui y conduisait était bordé d'un côté par un mur couvert, lui aussi, de plantes grimpantes, et abrité de l'autre par de grands arbres. Lorsque j'arrivai, le soleil glissant à travers les peupliers de la rive miroitait sur l'eau, sur les herbes, et dessinait des arabesques lumineuses sur les murs et sur le toit de la maison. Je trouvai tout à la place accoutumée. Rien n'indiquait extérieurement qu'un drame terrible eût bouleversé ce petit coin du monde ; et, sans un gendarme qui se tenait à la porte, assis sur une borne, la bride de son cheval entre les mains, j'aurais refusé d'y croire moi-même.

Il avait, comme on dit, une bonne figure, ce gendarme. Je m'approchai de lui.

— Sait-on quelque chose?

— Peut-être bien, me répondit-il.

Les gendarmes, en général, n'aiment guère les questions ; celui-là ne les aimait pas du tout. J'en risquai pourtant une seconde :

— Puis-je entrer ?

— Si ça vous fait plaisir.

Digitized by Google

Je franchis la porte. La cour était déserte. Une bande de canards, qui rêvait au soleil, sur un tas de paille, s'effaroucha à mon approche, et, clopin clopant, avec des *couan* formidables, regagna le bord de l'eau. Comme j'allais pénétrer dans la maison, un second gendarme me barra le passage. On n'entrait pas. Je ne pus que jeter un coup d'œil par la porte restée ouverte.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut le cadavre du garde étendu sur une civière, encore vêtu comme il l'était au moment du crime. Près de cette civière, une femme et deux enfants pleuraient. Un homme vêtu de noir était assis devant une table; un autre, à côté de lui, paraissait écrire. C'étaient le substitut du procureur du roi et son greffier. Debout au milieu de la chambre, enfin, j'aperçus Fulgence Lebarbot, le Barbottin. C'était la première fois que je voyais ce garçon. Il me fit peine. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Il était bien tel que me l'avait dépeint la mère Champagne : maigre, pâle, l'air niais, avec ses cheveux filasse et ses yeux ternes. Il semblait hébété. Il tenait sa casquette à la main et la roulait machinalement entre ses doigts pour se donner une contenance. Le substitut le fixait du regard et lui enfonçait pour ainsi dire ses questions dans la cervelle. Le malheureux se troublait visiblement, hésitait, bégayait. Je n'entendais rien des ques-

Digitized by Google

tions, rien des réponses, et cependant il me semblait que la justice faisait fausse route.

Mais, en pareille matière, la prudence est le seul guide à suivre. Pour rien au monde je n'aurais parlé. C'était me mettre dans l'obligation d'accuser le fils de la mère Champagne, et je n'avais aucune preuve sérieuse contre lui.

Je me bornai donc à mon rôle de spectateur muet; puis, ne trouvant personne à interroger, je repris ma route à travers bois pour regagner le village. Là du moins j'étais sûr de trouver à qui parler.

Inutile de dire que l'assassinat du garde et l'enquête commencée y avaient mis toutes les têtes en ébullition. Il n'était et ne pouvait être question d'autre chose. Devant chaque porte je trouvai des groupes, où, chose bizarre, on ne paraissait pas soutenir telle ou telle probabilité : tout le monde y semblait du même avis, et je ne fus pas longtemps à me convaincre qu'en effet pour tout le monde Fulgence Lebarbot était coupable.

Mais la foule accepte volontiers les présomptions pour des preuves, et ses jugements hâtifs sont maintes fois infirmés par les décisions des tribunaux. Je me mis en mesure de recueillir tous les indices qui pouvaient me guider à mon tour et me tirer de mon incertitude.

Digitized by Google

Les présomptions étaient graves.

On affirmait avoir entendu, quelques jours plus tôt, Fulgence dire en plein cabaret :

— Il passera un mauvais quart d'heure !

La veille du crime, on l'avait vu, complétement ivre, dans ce même cabaret, agiter son fusil avec des gestes menaçants dans la direction de la maison du garde.

Bernard enfin avait, quelque temps auparavant, dit à plusieurs témoins qu'il n'était pas tranquille et que Fulgence était capable d'un mauvais coup.

J'avoue que, connaissant à peine le Barbottin, j'accueillis avec une involontaire satisfaction toutes les charges qui s'élevaient contre lui. J'aurais été navré pour la mère Champagne de voir cette triste affaire se compliquer d'un doute qui pouvait, un jour ou l'autre, justifier ses soupçons. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Je devenais cruel par sympathie et par affection pour cette brave femme. Si ce que j'entendais dire était vrai — et je n'avais aucune raison de croire qu'il en fût autrement — le sieur Fulgence n'était digne, après tout, que d'un médiocre intérêt ; et, tout fier de la conviction que je venais d'acquérir, je regagnai la maison, persuadé que la mère Champagne allait me sauter au cou et me crier :

— Eh ben, vous savez, ça me fait plaisir, ce que

Digitized by Google

vous me dites là ! ça me retire un poids qui m'étouffait !

Je la trouvai assise, devant la cheminée, sur un escabeau, en train d'écumer le pot-au-feu. Elle enlevait lentement et méthodiquement l'écume, et la jetait dans les cendres du foyer. Elle tourna la tête quand j'entrai, me sourit du bout des lèvres et se remit sans mot dire à sa besogne.

— Eh bien, m'écriai-je, vous savez la nouvelle, mère Champagne ?

— Non.

— C'est Fulgence qui a fait le coup !

— Sûr ?

— Autant dire oui.

— Autant dire, répéta-t-elle, après tout... oui... possible.

Puis, tout en continuant, du même mouvement lent et régulier, à jeter l'écume par-dessus le bord, elle murmura :

— Pauvre diable !

Je résumai de mon mieux mes informations ; j'accumulai mes preuves pour la convaincre. Elle se leva, me coupa la parole, et d'un ton qu'elle ne prenait jamais avec moi :

— Pardine ! me dit-elle, vous n'avez que faire de le charger, ce gars !... Il y a des juges.

La pauvre femme était évidemment sous le coup

Digitized by Google

d'un doute qui l'obsédait et dont elle souffrait cruellement, si cruellement que huit jours après la mort du garde — huit jours à peine — elle était presque méconnaissable. Elle avait maigri ; ses bonnes et fraîches couleurs avaient disparu ; ses yeux s'étaient enfoncés dans leur orbite ; elle faisait peine à voir ! Lorsque j'essayais de l'amener sur le terrain des confidences, elle me jetait des regards presque durs, et me tournait le dos. Pierre avait, pendant ce temps, repris son genre de vie habituel. Il partait le matin dès l'aube, avec son fusil, et ne rentrait que tard le soir; quelquefois il ne rentrait pas du tout. Lorsque, par hasard, le mauvais temps ou quelque circonstance imprévue le retenait au logis, je l'observais avec attention; j'épiais un tressaillement, un regard, un geste qui me mît sur la trace de la vérité. Rien! Pierre ne sourcillait pas. Si je faisais allusion au meurtre du garde, il levait les épaules et ne répondait que par des mots comme : « Faudra voir ! »

J'étais fermement convaincu que la mère Champagne, abusée par le souvenir de l'inimitié qui régnait entre son fils et Bernard Cloutou, s'aveuglait elle-même et se persuadait d'un malheur imaginaire.

Fulgence était arrêté depuis trois semaines lorsque les premiers témoins cités à comparaître devant le juge d'instruction firent le voyage de Melun.

Digitized by Google

Il ne fallait pas moins que cela pour réveiller le souvenir de cette affaire, dont on commençait à ne plus parler.

L'instruction était menée activement; mais les détails n'en transpiraient pas, ou du moins n'arrivaient pas jusqu'à nous.

La mère Champagne, qui sortait peu, me disait chaque matin :

— Sait-on queq'chose?

— Non, mère Champagne.

— Je voudrais bien que ça soit fini!

— Et que Fulgence soit condamné?

— S'il n'y a pas de preuves?

— On n'arrête pas un homme, on ne le retient pas en prison, on ne le traduit pas en cour d'assises, si l'on n'a pas relevé de preuves contre lui.

Elle s'intéressait aux moindres circonstances du crime; elle aurait voulu tout savoir, jusqu'aux bavardages et aux cancans du pays.

Je m'étais, à sa prière, abonné à un journal du département qui passait pour bien informé; et, comme elle ne savait pas lire, la pauvre femme, je le lui lisais d'un bout à l'autre.

— C'est peut-être à la place que vous ne lisez pas, me disait-elle, qu'il y a du nouveau.

J'avais beau chercher à lui faire comprendre la division du journal; lui dire que la première page

Digitized by Google

était réservée à la politique, la seconde aux informations de l'extérieur, la quatrième aux annonces, elle n'en voulait pas démordre, et je m'exécutais inutilement.

Un matin, cependant, à la troisième page, par laquelle j'avais toujours soin de commencer, je trouvai les lignes suivantes :

« Tout le monde se souvient de l'assassinat commis dans le courant de septembre sur la personne du sieur Bernard Cloutou, garde particulier au service de M. le comte de X..., propriétaire du château de Montgermont. C'est définitivement dans les premiers jours de novembre, le 4, selon toute apparence, que s'ouvriront, devant la Cour d'assises de Seine-et-Marne, les débats de cette grave affaire. Le remords a jeté, nous assure-t-on, le prévenu dans un état de prostration qui ne laisse aucun doute sur sa culpabilité. »

— Nous irons, dit la mère Champagne.

— Comment !... vous voulez?... Mais à quoi bon?

— Nous irons ! répéta-t-elle énergiquement.

Et comme Pierre entrait :

— N'est-ce pas, Pierre, que nous irons? lui dit-elle, et que tu viendras?

— Où ça, la mère?

— A Melun.

— Pour?

Digitized by Google

— Pour voir juger le Barbottin.

— Comme vous voudrez.

Pierre n'avait pas tressailli; sa voix ne tremblait pas. Il posa tranquillement son fusil contre la cheminée et vint s'asseoir auprès de moi. La mère Champagne avait baissé la tête. Elle pleurait.

Jusqu'à la fin d'octobre elle ne me reparla plus de l'affaire. Elle ne m'apporta pas le journal, en murmurant :

— Qué malheur de ne pas savoir lire !

Mais, dans les premiers jours de novembre, elle revint à son idée fixe et dit à Pierre devant moi :

— Nous y allons, tu sais?

— Oui... oui... je sais, répondit machinalement Pierre.

— Bien!

Et, se tournant vers moi, la mère Champagne ajouta plus bas :

— Je veux savoir!

Les citations envoyées aux témoins vers la même époque nous apprirent que l'ouverture des débats était fixée au 8. Ce jour-là, dès l'aube, la mère Champagne fut sur pied. Elle revêtit sa robe la plus belle et se coiffa de son bonnet des dimanches; comme pour une fête, la pauvre femme! Il lui restait certainement au fond du cœur l'espérance de revenir heureuse et consolée de ce voyage.

Digitized by Google

Pierre, averti par elle, ne tarda pas non plus à descendre. Il était calme, ou du moins impassible. Je remarquai seulement que sa respiration était plus courte, sa parole plus brève qu'à l'ordinaire. Il n'aida pas sa mère à atteler.

Elle avait sorti la bête de l'écurie, la carriole du hangar; elle ajustait les harnais, serrait les sangles; mais tout cela fiévreusement et par saccades.

Lorsque tout fut prêt pour le départ, elle sauta lestement dans la voiture où nous étions installés déjà, et me dit tout bas en s'asseyant :

— Misère de Dieu ! je voudrais bien être revenue !

Puis elle ramassa les rênes, fouetta Cocotte et nous partîmes. Le temps n'était pas fait ce jour-là pour chasser les idées sombres qui m'obsédaient. Le ciel était gris, sans clarté. Une pluie fine et serrée, une de ces pluies qui mouillent jusqu'aux os, tombait lentement et obscurcissait l'horizon. La jument clapotait dans les flaques d'eau avec un bruit régulier et monotone. Devant nous, à travers ce brouillard terne et opaque nous n'apercevions sur la route que les parapluies rouges ou bleus des gens qui se rendaient à l'audience. La moitié du village allait à Melun. Chemin faisant, chacun nous hélait.

— Hé ! bonjour la mère ! Bonjour, Pierre !

La mère Champagne répondait de la tête seule-

Digitized by Google

ment. Depuis longtemps déjà on ne l'entendait plus, comme jadis, crier à pleine voix :

— Bonjour, père un tel ! Bonjour, garnement !

Plus loin, on s'arrêtait pour échanger quelques mots avec un témoin à charge ou à décharge.

A quoi tient la vie d'un homme? Les témoins à décharge eux-mêmes croyaient à la culpabilité de celui que leur témoignage devait sauver !

— Hue, Cocotte ! criait la mère Champagne quand elle en avait assez entendu ; et nous nous remettions à trottiner sous l'avalanche de brouillard qui nous étouffait... et nous attristait.

Une heure après nous étions à Melun ; Cocotte et la voiture étaient remisées à l'auberge, et nous nous dirigions vers le palais de justice.

— Donne-moi le bras, avait dit la mère Champagne à son fils.

Pierre avait obéi.

Sur le seuil, au moment de pénétrer dans la salle où le drame allait se dénouer, elle l'arrêta, le regarda en face, et, avec des larmes, lui dit :

— Veux-tu m'embrasser, hein?

Pierre tressaillit involontairement, se pencha sans rien répondre, et lui présenta la joue. Elle y colla ses lèvres, et, tout en pleurs, se retourna vers moi en essayant de sourire et en murmurant :

— Comme on se fait des idées !

Digitized by Google

Pierre affectait de ne rien voir des angoisses que sa mère n'avait plus la force de cacher, et que je lisais, moi, dans ses yeux. La situation se résumait ainsi pour elle : « Si la justice condamne Fulgence, je me suis trompée ; — c'est bien. Je bénirai Dieu ; j'embrasserai mon Pierre, et je lui demanderai pardon à deux genoux. — Si les juges ne se prononcent pas, s'ils hésitent, si Fulgence est acquitté, on ne connaît pas l'assassin. C'est peut-être Pierre !... Peut-être !... Et il me faudra vivre éternellement avec ce doute qui me torture ! N'oser plus regarder mon garçon ! n'oser plus l'embrasser ! n'oser plus sortir à son bras, de peur que le hasard, un jour, ne nous arrête au passage tous les deux et ne lui crie, devant moi : « Tu es un meurtrier, Pierre Champagne ! »

Heureusement — je l'espérais alors — il n'y avait plus que patience à prendre. Quelques minutes encore et tout serait dit.

La salle était pleine. Arrivés de très-bonne heure, nous avions trouvé place sur le premier des bancs réservés au public. Le silence était profond ; tout au plus entendions-nous comme un bruissement les propos tenus à voix basse par tous ces braves gens que l'appareil si simple et si grand de la justice frappe comme d'une secrète terreur.

Un huissier cria : « La cour ! »

Digitized by Google

Tout le monde se découvrit et se leva.

Les magistrats, vêtus de rouge, entrèrent et prirent place au-dessous du grand christ de bois noir qui étendait ses bras sur le mur.

L'audience commençait.

Les formalités indispensables une fois remplies, le président ordonna la lecture de l'acte d'accusation. Ce document, que j'abrégerai dans quelques-unes de ses parties, était ainsi conçu :

« Le 18 septembre dernier, vers dix heures du soir, les nommés Prosper Audry et Jacques Letourneur, manouvriers à Pringy, revenant de Saint-Sauveur, trouvèrent dans les bois de Montgermont, au lieu dit : le coin de Mal-Echo, le corps inanimé du sieur Bernard Cloutou, garde particulier. Après avoir constaté la mort et pressentant qu'un crime venait d'être commis, ils se hâtèrent d'aller prévenir à Ponthierry le brigadier Guillemardet, qui se transporta immédiatement sur les lieux avec un des gendarmes de sa brigade. Des premières constatations il résulta : 1° que le garde était mort, frappé d'un coup de feu presque à bout portant ; 2° que la mort ne pouvait être ni le résultat d'un accident, ni le résultat d'un suicide.

« En effet, on retrouva près de lui son fusil dont les deux coups étaient encore chargés et amorcés.

« La mort était le résultat d'un crime.

Digitized by Google

« Sur qui devaient se porter les soupçons?

« La rumeur publique désignait le prévenu Fulgence Lebarbot, dit le Barbottin, fils de la veuve Lebarbot, femme en secondes noces de la victime. Une profonde animosité régnait depuis longtemps, en effet, entre son beau-père et lui.

« Ivrogne et paresseux, il n'avait jamais payé que d'ingratitude les bienfaits et les sacrifices des siens; de là étaient venues des querelles fréquentes, et plusieurs témoins affirmaient l'avoir entendu proférer, en plein cabaret, des menaces de mort contre le sieur Bernard Cloutou.

« Quoique très-graves ces présomptions n'auraient pas suffi. A côté des indications morales, il fallait des preuves matérielles indiscutables.

« Ces preuves, l'instruction les a relevées.

« Et d'abord, à quelle heure avait été commis le crime? Le garde Bernard est vu à sept heures — il en sera témoigné — au pont de Sainte-Assise. Il cause avec le gardien préposé au péage de ce pont. Puis il descend à Ponthierry et entre au cabaret du *Soleil levant*, où il se fait servir une omelette, une bouteille de vin et du pain. Il était alors sept heures trois quarts. Cette heure a été précisée de la manière la plus formelle.

« Or, les médecins chargés de l'autopsie de la victime ont constaté dans l'estomac la présence

Digitized by Google

d'aliments à demi digérés. Le crime n'a donc pu être commis que une heure et demie ou deux heures, au plus tard, après le repas; c'est-à-dire de neuf heures un quart à neuf heures trois quarts. Les médecins, interrogés à cet égard, croient pouvoir fixer neuf heures et demie.

« Où était le prévenu Fulgence Lebarbot de neuf heures un quart à neuf heures trois quarts ?

« Dans les bois, où l'appelaient, dit-il, ses fonctions de garde adjoint.

« Or, il résulte d'informations données par la veuve elle-même, que jamais Bernard Cloutou ne confiait à Fulgence le soin des tournées de nuit, qui demandent une sûreté de coup d'œil et une expérience que ne pouvait avoir un garde nouveau dans le métier. — Son service ne l'appelait pas au dehors. Il ne pouvait donc être poussé à sortir, armé, à pareille heure, que par l'idée préconçue du meurtre qu'il allait accomplir, et que nous l'accusons d'avoir accompli.

« En effet, son fusil trouvé dans sa chambre et saisi par les magistrats instructeurs n'était chargé que du côté droit. Le coup gauche avait été récemment tiré. Affolé sans doute, après son crime, il n'avait pas songé que ce détail pouvait devenir une preuve accablante.

« Interrogé sur ce point, il déclare avoir, sur la

Digitized by Google

lisière du bois dit : les Acacias, tiré sur un lapin qu'il a manqué. Tout dément cette assertion.

« A cinq pas du cadavre, on a retrouvé la bourre d'un fusil. Cette bourre, en papier, à demi consumée, portait cependant des lettres encore visibles qui ont permis de constater qu'elle avait été faite avec un morceau du journal *le Siècle ;* — et, le canon encore chargé du fusil du sieur Fulgence ayant été déchargé à la baguette en présence des magistrats instructeurs, a été trouvé bourré avec un fragment du même journal.

« Dernier détail enfin : le plomb trouvé dans l'arme était du numéro 6, le plomb extrait de la blessure du numéro 6 également. Les réponses du prévenu sur ces différents points sont évasives et trop vagues pour qu'il en puisse être tenu compte. Les explications fournies par lui, contradictoires pour la plupart, n'atténuent en rien la gravité des faits qui, appuyés de témoignages nombreux, l'ont désigné à la justice comme l'auteur du crime dont elle lui demande compte aujourd'hui.

« En conséquence, le nommé Fulgence Lebarbot, dit le Barbottin, est accusé d'avoir, le 18 septembre dernier, commis au lieu dit : le coin de Mal-Echo, un meurtre sur la personne du garde Bernard Cloutou, son beau-père ; lequel meurtre a été commis avec préméditation. »

Digitized by Google

Pendant toute cette lecture, que j'écoutais avec attention, la mère Champagne, immobile, pâle, le corps un peu penché, avait regardé fixement Pierre, qui, le menton dans les mains, n'avait pas l'air d'entendre et semblait indifférent à ce qui se passait autour de lui.

De temps en temps, elle essuyait du revers de sa main les gouttes de sueur qui perlaient sur son front; mais cela sans tourner la tête, sans tourner les yeux.

L'interrogatoire venait de commencer.

Sur l'ordre du président, le Barbottin s'était levé. Pâle et maigre, il était devenu, pendant ces six semaines de prévention, plus pâle et plus maigre encore. Son œil atone avait pris les reflets ardents que donne la fièvre de l'anxiété. Il tenait à la main sa casquette et la roulait entre ses doigts comme je l'avais déjà vu faire dans la maison du garde. Il avait l'air effaré. Etait-ce l'attitude d'un coupable écrasé sous le poids du remords, ou d'un innocent sous le coup d'une épouvantable fatalité? Nul n'aurait pu le dire encore.

Aux premières questions qui lui furent posées, il répondit à peine. Peu à peu, sa voix s'affermit. La conscience du danger qu'il sentait grandir l'éperonnait sans doute. Il donna sur sa vie passée et sur ses aventures des détails à peu près clairs, et poussa même l'audace — c'était

Digitized by Google

de l'audace pour lui — jusqu'à dire au président :

— Qu'est-ce que ça prouve tout ça?... C'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

A compter de là, cette phrase accompagna comme un refrain toutes ses réponses.

— Vous reconnaissez avoir tiré un coup de fusil dans la soirée du 18 septembre ?

— Faut bien !... Mais c'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

— Vous persistez à soutenir que c'est au lieu dit : les Acacias, et non dans les bois du coin de Mal-Echo, que vous avez tiré ?... sur un lapin ?

— Sans doute que oui !... C'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

— Comment expliquez-vous que l'on ait trouvé sur le lieu du crime une bourre exactement semblable à celle qui se trouvait dans le canon de votre fusil ?

— Est-ce que je sais ?... C'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

Cette négation, formulée à intervalles pour ainsi dire égaux, d'un ton monotone et lent comme le tic tac d'une horloge, avait quelque chose de machinal, et, loin de convaincre les jurés et le public, menaçait de devenir une charge de plus contre le malheureux Fulgence.

Il a peur, se disait-on, il perd la tête ; c'est pour

Digitized by Google

cela qu'il jette à tout hasard, sans en avoir conscience, cette phrase que l'on retrouve dans la bouche de tous les accusés : « Ce n'est pas moi ! »

Si accablantes pourtant que fussent les charges relevées par l'acte d'accusation, il restait au doute une porte ouverte. Les preuves décisives manquaient encore.

Le Barbottin se défendait mal ; mais il n'avouait pas, et, pour les juges, il pouvait n'y avoir dans tout cela qu'une série de hasards fâcheux contre lui.

Tout à coup, d'un geste brusque, le président lui montra une petite pipe qu'il venait de prendre sur la table, et lui dit à l'improviste :

— Reconnaissez-vous cela?

— Que oui... c'est ma pipe.

— Messieurs, dit alors le président aux jurés, cette pipe a été retrouvée hier sur le lieu du crime par le brigadier Guillemardet. Les traces de boue, déjà anciennes, que vous y pouvez voir, laissent à penser qu'elle a été perdue par l'accusé le jour du meurtre.

Fulgence paraissait accablé. Il sentait que sa liberté, sa vie peut-être lui échappaient, et que ce petit morceau de bois était sa perte.

— Cette pipe est bien à vous? répéta le président.

Fulgence, l'œil fixe, bouche béante, regardait la pipe.

Digitized by Google

— Non ; murmura-t-il.

— Vous venez de la reconnaître.

— Oui... elle était à moi... mais je l'ai donnée, huit jours avant la mort du père Bernard.

— A qui ?

Fulgence ne répondait pas. Il semblait poursuivre un souvenir qui lui échappait.

— C'était au cabaret, dit-il enfin... ; j'avais bu... ; je l'ai donnée à... à...

Et, ne trouvant pas le nom qu'il cherchait, il tomba lourdement assis entre les deux gendarmes qui le gardaient, et s'arracha les cheveux en criant, avec des sanglots dans la voix :

— Je ne me souviens pas !... je ne me souviens pas !

Un frisson me courut dans les veines. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper. Le plus habile comédien n'aurait pas trouvé de pareils cris !

Et pourtant des murmures ironiques s'élevèrent au fond de la salle. Cette involontaire énergie avec laquelle il venait de jeter à ses juges la preuve morale de son innocence, avait paru trop bien jouée.

Le président lui-même prit soin de faire remarquer aux jurés ce qu'il y avait d'improbable dans cette indication tardive de l'accusé, qui, après avoir reconnu la pipe, disait l'avoir donnée, en

Digitized by Google

apprenant qu'elle avait été trouvée sur le lieu du crime. Il prétendait avoir bu ce soir-là ! Mais il buvait tous les jours et ne perdait, au dire des témoins, ni la conscience ni la mémoire de ses actes.

A compter de ce moment, je regardais Fulgence comme perdu. Le réquisitoire fut écrasant ; la plaidoirie de l'avocat — un avocat nommé d'office — insignifiante et plus nuisible qu'utile à l'accusé. On réclamait pour lui le bénéfice de son infirmité morale, de sa faiblesse d'esprit. C'était avouer le crime, et ne demander autre chose que l'atténuation de la peine. L'avocat croyait avoir une tête à sauver. Il eût regardé comme une folie de plaider l'acquittement.

Le président, lorsque tout fut fini, dit au Barbottin :

— Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

Fulgence regarda le président, et d'une voix lente :

— Non, répondit-il...; c'est pas moi qu'ai tué le père Bernard.

Et il se cacha la tête dans les mains en sanglotant.

Le silence était profond dans la salle. Involontairement on attendait. Devant ces vraies larmes, devant ce désespoir, peut-être semblait-il à tout le monde que le drame ne pouvait finir ainsi.

Digitized by Google

Les débats allaient être clos cependant. Le président allait renvoyer les jurés dans la salle de leurs délibérations. Il ouvrait la bouche, il allait parler, quand tout à coup la mère Champagne se dressa de toute sa hauteur, et, saisissant Pierre par le collet de sa blouse, l'enleva de son banc avec une force surhumaine et le dressa tout debout à côté d'elle, en lui criant :

— Misérable ! dis-leur donc que c'est toi !

Sur les magistrats, sur les jurés, sur la foule, sur moi, cet épouvantable coup de théâtre produisit un indescriptible effet. Ce fut une stupeur générale.

Pâle, les poings crispés, Pierre n'avait pas trouvé de réponse à l'énergique et sauvage apostrophe de sa mère. Il tremblait de tous ses membres, et c'est tout au plus s'il eut la force de se tenir debout, lorsque, sur l'ordre du président, deux gendarmes s'approchèrent de lui pour l'emmener.

La mère Champagne, sans attendre l'effet du cri qui venait de lui échapper, était sortie de la salle, en bousculant tout devant elle.

Je la rejoignis à l'auberge, où je la trouvai en train d'atteler. Je lui adressai la parole, elle ne m'entendit pas ; je montai dans la voiture à côté d'elle, et elle ne s'aperçut même pas que j'étais là. Elle agissait par la force de l'habitude ; mais l'âme

Digitized by Google

semblait sortie du corps, la raison à jamais sortie du cerveau. D'un coup de fouet, elle lança Cocotte, et nous revînmes à Pringy presque à fond de train.

En arrivant, la mère Champagne ne dételа pas; elle descendit, entra dans la cuisine, regarda un instant autour d'elle et, comme si tous les souvenirs qu'elle essayait inutilement de rassembler depuis une heure lui étaient revenus tous à la fois, elle poussa un grand cri et tomba par terre, à genoux, en pleurant.

Je m'approchai d'elle ; je lui pris les mains ; je lui jetai quelques-unes de ces banales consolations qui servent pour toutes les douleurs, — et que les vraies douleurs n'entendent pas. Peu à peu, le calme lui revint. Elle me regarda en joignant les mains, et me dit avec un épouvantable accent de désespoir :

— Hein !... mon garçon !

— C'est grave, mère Champagne, lui dis-je, ce que vous venez de faire !... Il fallait être bien sûre...

— Bien sûre ? Oh ! malheur !... Bien sûre ?... Est-ce que vous croyez que je n'en suis pas bien sûre ?... Et j'aurais laissé guillotiner le Barbottin !... Allons donc !... quand c'est lui... mon garçon...

Sa voix s'éteignit encore une fois ; ce mot, si plein de tous les bonheurs évanouis, l'étranglait.

Digitized by Google

— Mais enfin, lui dis-je après quelques minutes de silence, comment savez-vous ?...

— Comment ?... Vous allez voir !... J'vas vous dire... Bernard a été assassiné le soir de votre arrivée; vous vous souvenez que ce soir-là nous avions bavardé longtemps tous les deux... Je vous avais parlé du Barbottin, justement... C'est drôle ! dirait-on pas que j'avais comme un pressentiment ? Vous étiez couché depuis un bout de temps, quand il est rentré, lui, Pierre...; ah ! si vous l'aviez vu, mon cher bon monsieur, dans quel état !... blanc comme vot' chemise ! les cheveux hérissés ! les dents serrées !... tremblant comme la feuille !... En le voyant, je me dis : « Y a quéqu'chose... pour sûr, y a quéqu'chose !... Il a fait un mauvais coup !... » Et je lui dis :

— T'as vu Bernard ?

— Bernard ? qu'il s'écrie, Bernard ?... c'est pas vrai ! J'ai pas vu Bernard !... Qu'est-ce qui vous a dit ça ? Celui qui vous a dit ça en a menti !

Et il courait par la chambre comme un fou, avec son fusil dans la main. Et plus il me répétait : C'est pas vrai ! plus je me répétais, moi : « C'est vrai !... il a vu Bernard, et il a fait un mauvais coup. » Et pourtant, je ne savais rien encore, n'est-ce pas ?... Mais je le sentais ! On m'aurait volé, ce soir-là, tout ce que je possède que ça ne m'aurait pas donné une

Digitized by Google

pareille secousse!... Le voilà qui monte à sa chambre, sans vouloir souper. Il met le pied sur l'escalier... Tout à coup il redescend, s'approche de la cheminée et vide dans le feu son carnier, où il y avait toutes sortes de choses..., des papiers..., des lettres..., des chiffons..., de l'amadou..., est-ce que je sais?... Et puis il tire la baguette de son fusil, et décharge un des canons... ; l'autre était vide!

Je le regardais faire, moi, et je me disais : « Il a fait un mauvais coup!... » Et comme il allait se coucher enfin :

— Voyons, Pierre, que je lui dis, qu'est-ce qui s'est passé?

— Rien!... rien!

Et le voilà parti!... Ah! j'ai pas beaucoup dormi cette nuit-là ni les suivantes... Y a beau jour que je ne dors plus! Pourtant, vous savez..., c'est dur de soupçonner son fils. On ne se résigne pas comme ça!... Le lendemain, j'avais fini par me persuader... quoi?... que j'avais rêvé... ; que j'étais folle!... et voilà qu'on nous annonce la mort de Bernard!... Vous étiez là... Oh! je m'en souviens!... le même soupçon qu'à moi vous est venu. Vous avez regardé Pierre!... Eh ben, n'est-ce pas qu'il n'a pas tressailli..., qu'il n'a pas bougé? Je ne savais plus que penser, voyez-vous!... Par moments je me disais : « C'est horrible! ça ne se peut pas! » et par

Digitized by Google

moments : « C'est lui..., c'est lui..., c'est lui ! »

Ah !... je ne suis pas méchante, vous savez...; eh ben, quand on a dit dans le pays que c'était le Barbottin qu'avait tué Bernard.., ah ! j'ai été bien heureuse !... j'aurais donné gros pour que ce fût lui !... Mais, j'avais beau faire, cette idée-là me revenait toujours : « C'est mon garçon ! » Aussi, pendant ce temps-là, vous avez vu, je ne mangeais guère, je vivais de ma fièvre !... Ah ! vous avez dû me trouver bien changée !... Je vous ai malmené, peut-être bien ?... Faut pas m'en vouloir. Maintenant, vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi j'ai voulu aller à Melun ? Si c'est lui, je me disais, nous le verrons bien... là !... On ne laisse pas condamner un innocent !... Eh ben, tout d'abord, au commencement, pendant qu'on lisait le papier contre le Barbottin, pendant l'interrogatoire, la confiance m'était revenue un peu... Pierre ne sourcillait pas !... On aurait dit que tout ça c'étaient des histoires qui ne l'intéressaient pas... Mais voilà que le président sort la pipe... vous savez... et dit au Barbottin :

— C'est-il à vous ça ?

Si vous aviez regardé Pierre à ce moment-là, mon cher bon monsieur !... Sa figure était décomposée ; les yeux lui sortaient de la tête !... Il était pâle comme les morts du cimetière de Pringy !... Ses deux mains, qu'il tenait contre sa figure, étaient cris-

Digitized by Google

pées, à croire qu'il allait s'enfoncer les ongles dans la chair ! Nous attendions la réponse du Barbottin.

— C'est à moi, qu'il dit.

Pierre a l'air de se remettre.

Et puis voilà que le Barbottin se ravise et dit :

— Non, je l'ai donnée.

— A qui ? demanda le juge.

Pierre n'était plus un homme, monsieur ! la sueur lui coulait à grosses gouttes sur le front. Je ne sais pas comment, à ce moment-là, le président, les juges, les gendarmes, tout le monde, ne s'est pas écrié : « Mais le voilà, le meurtrier ! là-bas... sur le premier banc ! »

Ah ! ç'a été bien plus clair encore quand le Barbottin a eu dit : « Je ne me souviens pas... » Pierre s'est essuyé le front, il a poussé un grand soupir, et puis il a regardé tout autour de lui... Mais ses yeux ont rencontré les miens, et ça lui a fait peur, allez !... Ah ! c'est que je me disais, moi : Y a une justice !... il ne faut pas qu'on coupe la tête au Barbottin, si c'est pas lui qui a tué Bernard !... Aussi, quand j'ai vu que tout le monde était contre lui, même les juges, même l'avocat... oh ! alors... j'ai... Mon Dieu ! mon Dieu !... Est-ce que j'aurais pu si j'en avais pas été bien sûre ?

Et la mère Champagne se jeta dans mes bras en poussant des cris inarticulés. Elle tremblait. Sa tête

Digitized by Google

allait à droite et à gauche comme une feuille qui s'agite au vent. Cela dura bien cinq minutes ; et puis elle tomba dans une sorte de prostration dont j'eus grand'peine à la tirer pour la mener jusqu'à sa chambre, et lui faire entendre qu'il était temps de se reposer.

Le lendemain et les jours suivants elle s'occupa du ménage comme de coutume. En apparence, il n'y avait rien de changé dans la maison. Mais elle avait beau faire, l'effroyable douleur dont elle souffrait se trahissait dans ses gestes, dans sa démarche, dans les quelques paroles qu'elle prononçait. Le coup avait été si rude, que tout en elle s'était brisé. D'une minute à l'autre, elle devait tomber... pour ne plus se relever peut-être.

La veuve du garde vint la voir sur ces entrefaites.

— Eh ben ? lui dit-elle... et Fulgence ?

— Ah !... le pauvre gars ! répondit la veuve. Il vous doit un joli cierge... et moi aussi !... Il est bien changé, allez !... la leçon lui a profité !... Plus de cabaret ! Il ne boit plus !... et le voilà décidé à travailler !... Ah !... si mon homme était encore là !...

Puis, voyant que la mère Champagne pleurait en l'écoutant, elle l'embrassa, la consola de son mieux, et partit.

Dès que nous nous retrouvâmes seuls :

— Libre ! me dit la mère Champagne... Vous avez entendu, Fulgence est libre.

Digitized by Google

— C'est justice.

— Oui... oui... c'est justice... Fulgence libre... Pierre en prison!

Et elle se cacha la tête dans les mains comme si elle avait eu à rougir du crime que son fils avait commis.

Après la visite de la veuve, pendant quinze jours encore la mère Champagne sembla vivre sa vie habituelle. On aurait dit que son fils était mort, et que, désespérée, elle se résignait. Ce n'était plus la femme alerte et vive que nous avions connue. Elle faisait tout machinalement, ne s'intéressait à rien et passait des journées entières assise près de la fenêtre, tenant à la main des bas de laine qu'elle ne tricotait pas. Elle regardait, sans les voir à coup sûr, les poules s'ébattre dans la petite cour, au milieu du brouillard, et se blottir sous la paille quand la pluie ou la neige tombait.

Nous étions en décembre. Depuis longtemps j'aurais dû avoir quitté Pringy. Mais je me sentais indispensable. Sans savoir au juste ce qu'elle avait à me demander, je devinais que la mère Champagne attendait de moi quelque chose. Plus d'une fois elle s'était approchée, avait ouvert la bouche et s'était éloignée sans me rien dire. Un jour enfin elle prit son courage à deux mains, et m'abordant :

— Est-ce que vous sortirez aujourd'hui? me demanda-t-elle.

Digitized by Google

— Peut-être.

— Et... de quel côté irez-vous?

— Je ne sais trop.

— Du côté de Melun, peut-être bien?

— Pourquoi ces questions?

— Si vous étiez allé du côté de Melun... je vous aurais prié de... Mais ça vous contrariera peut-être... Ça n'est pas gai d'entrer là!

— Vous voulez que j'aille le voir, mère Champagne?

— Oh, oui! dit-elle en joignant les mains... Vous comprenez, je n'ose pas, moi... Je ne peux pas!... C'est moi qui l'ai fait mettre là... Je ne peux pas..., ça me ferait trop de mal!... Mais faut pourtant bien qu'on aille le voir!... Après tout, Bernard l'avait peut-être provoqué, n'est-ce pas?... Les querelles, vous savez ce que c'est!... et dame!... Et puis... voilà qu'il fait froid...; il n'a pas ce qu'il lui faut... Ça vous serait-il égal de lui porter un petit paquet?

— Tout ce que vous voudrez.

— Tenez... v'là du linge... Y a un peu d'argent aussi... Vous lui direz qu'il y a là trois chemises... des neuves... et puis trois paires de bas de laine...; et puis..., s'il a besoin de souliers... on lui en enverra, pas vrai?... Dites-lui qu'il écrive..., qu'il m'explique tout...

— Oui, mère Champagne.

Digitized by Google

— En revenant, vous me direz s'il est changé !... s'il a maigri... s'il a peur..., s'il espère qu'on ne le condamnera pas...

— Soyez tranquille.

— Et puis... voulez-vous, dites ?... vous... vous l'embrasserez pour moi..., mon garçon...

Un hoquet lui coupa la parole. Elle répéta encore en se tordant les bras : « Mon garçon... mon garçon ! » et tomba à la renverse, épuisée à la fois par cet effort et par le douloureux silence qu'elle avait gardé pendant trois semaines.

Elle avait la fièvre ; une crise était à craindre ; je la couchai de mon mieux ; je prévins une voisine, et me rendis à Melun, où je m'acquittai scrupuleusement de mes commissions.

Pierre avait tout avoué, tout ; en revanche, il avait obtenu que la douleur d'un interrogatoire, à peu près inutile, fût épargnée à sa mère. L'instruction avait donc suivi son cours sans que la mère Champagne fût appelée à Melun. Les débats allaient s'ouvrir, et la condamnation paraissait inévitable, en raison des aveux de l'accusé et des témoignages que l'on avait relevés à l'appui.

Apporter à Pringy de pareilles nouvelles, c'était tuer la mère Champagne. Je résolus de me taire ; il serait toujours temps de lui apprendre la vérité.

Elle la savait, hélas ! en partie du moins, quand

Digitized by Google

j'arrivai. Elle avait appris, par la voisine que j'avais laissée auprès d'elle, que le procès de son fils allait commencer. Ce nouveau coup l'avait abattue, au point qu'il lui fut impossible de se lever, et qu'il me fallut, le soir même, appeler le médecin.

Elle ne souffrait pas. Son épuisement était pour cela trop complet. En deux mois elle avait dépensé toutes ses forces dans sa lutte contre la destinée et contre elle-même. Il n'y avait plus d'huile dans la lampe, et j'allais, me dit le médecin, la voir s'éteindre, sans qu'il fût possible de prolonger d'une minute les dernières lueurs qu'elle devait jeter.

La vie s'échappait goutte à goutte de ce pauvre corps si rapidement usé par la douleur.

Chaque matin elle faisait un effort pour se lever et retombait la tête en arrière, avec un grand soupir. Son regard était fixe. Elle semblait poursuivre une idée, toujours la même. De temps en temps elle se tournait vers moi, péniblement, et me demandait:

— Y a-t-il du nouveau?

Alors je prenais le journal, je le parcourais des yeux rapidement, et je répondais :

— Rien, mère Champagne.

Elle n'insistait pas.

— Est-ce que vous croyez qu'il sera condamné? me dit-elle un jour.

— Ce n'est pas sûr.

Digitized by Google

— Mais c'est possible!... A quoi, hein?... à... à mort?

Elle s'était à demi levée, et ses deux mains tremblantes s'agitaient dans le vide, comme si elle avait voulu écarter l'épouvantable vision de l'échafaud qui se dressait devant elle.

Et puis, elle se laissa retomber en murmurant :

— Mon Dieu! mon Dieu! si je m'étais trompée!

— Ce serait affreux! lui dis-je.

— Affreux?... Ah! mon cher bon monsieur, je donnerais ce qui me reste de jours à vivre pour ça!... Je donnerais mon salut dans l'autre monde!

Puis, après un instant de silence, elle ajouta en me regardant avec un de ces sourires étranges que l'on ne trouve que sur le visage des moribonds :

— Je ne mourrais pas si je m'étais trompée!

Une idée me vint alors : pourquoi ne pas adoucir les derniers jours qu'elle avait à vivre? pourquoi ne pas la convaincre de ce qu'elle souhaitait si ardemment? C'était difficile, mais ce n'était pas impossible; et, dès le lendemain, je me mis à l'œuvre.

Jusqu'alors les voisins, les amis, les indifférents même, étaient venus à toute heure prendre des nouvelles, en apporter, échanger avec la malade une poignée de main ou quelques mots. De concert avec le médecin, je fis peu à peu cesser toutes ces visites. Il ne fallait pas qu'une indiscrétion involontaire vînt

Digitized by Google

entraver mes efforts. Je ne mis dans la confidence que le curé du village, la veuve Bernard et deux voisins, dont l'absence prolongée eût été inexplicable.

Puis, un matin, le plus naturellement du monde, je dépliai le journal et m'écriai :

— Tiens!... tiens!... Mais il y a du nouveau, mère Champagne!

Elle se dressa sur son lit :

— Du bon?

— Mais, dame, cela se pourrait.

Et j'improvisai — était-ce bien improvisé? je le préparais depuis trois jours — l'alinéa suivant :

« L'instruction commencée contre le sieur Pierre Champagne, prévenu de meurtre sur la personne du garde Bernard Cloutou, vient d'être brusquement interrompue. Des indices nouveaux semblent devoir fair peser sur un autre la responsabilité de ce crime. Dès que nous pourrons le faire, sans entraver l'action de la justice, nous donnerons à nos lecteurs les renseignements qui nous seront parvenus à cet égard. »

Le visage de la mère Champagne s'était soudainement illuminé :

— Je vois ce que c'est, dit-elle; eh ben, oui... pardine! J'étais folle!... Je connais Pierre; il aura eu une querelle avec Bernard... et puis il aura eu peur d'être accusé... Voilà pourquoi il était si

Digitized by Google

pâle!... Sa pipe?... Eh ben, sa pipe... qu'est-ce que ça prouve? Il avait peur... ça ne pouvait pas être lui... Mon garçon!... mon garçon!

Et, sans transition, elle passa du désespoir à la joie la plus extravagante. Comme un enfant, elle sautait sur son lit en battant des mains, en pleurant et en répétant : « Je me suis trompée! »

Puis, un peu plus calme, elle me regarda fixement et me dit :

— Allons le chercher.

— Pas encore, patience!... Il ne peut être mis en liberté sans que la nouvelle instruction soit finie.

— C'est vrai.

Sa joie s'éteignit brusquement, comme un feu de paille sous une pluie d'orage. Jusqu'au soir, elle ne me parla plus. Le soir seulement, n'ayant pas conscience de l'heure, elle me dit :

— Le journal, lisez-moi le journal!...

Je lui fis comprendre à grand'peine qu'il était tard, que le journal n'arriverait que le lendemain matin, qu'il fallait attendre.

Je restai près d'elle toute la nuit. Elle était dans un tel état de fièvre et d'agitation, que je craignais de la voir mourir à toute minute.

D'heure en heure, jusqu'au matin, elle me répéta :

— Le journal, lisez-moi le journal!...

Digitized by Google

Lorsque l'aube parut, au petit jour, à bout de ressources, ne sachant plus comment lui faire prendre patience et la calmer, je pris à tout hasard un vieux journal qui se trouvait là et je le dépliai.

Je fus effrayé du regard que me jeta la mère Champagne en me demandant : « Eh bien? »

Une étrange lucidité semblait lui être revenue tout à coup. Que faire? J'étais pris à l'improviste. Il n'y avait pas à reculer. J'imaginai de mon mieux une fable dont elle m'avait elle-même fourni, sans le savoir, les lignes principales, et je lus presque couramment :

« Nous pouvons aujourd'hui donner à nos lecteurs les renseignements que nous leur avions promis au sujet de l'assassinat du garde Bernard. Dans les derniers jours du mois dernier, on arrêtait, sous inculpation de vol, un individu très-connu dans les environs de Fontainebleau comme un braconnier émérite, vivant de sa chasse en temps de chasse, et de rapines le reste de l'année. Un couteau trouvé sur lui fut reconnu par un des témoins, garde au château de Jonville, comme ayant appartenu au garde Bernard. Interrogé à ce sujet, Chapuis — tel est le nom de cet individu — se troubla et refusa de répondre. La pensée vint alors au magistrat chargé de l'instruction que le meurtre, nié par le sieur Champagne, pouvait avoir été commis par Chapuis. On mit sur

Digitized by Google

pied deux des plus fins limiers de la police, et bientôt le drame de Montgermont se trouva reconstruit, tel qu'il viendra se dérouler prochainement devant la cour d'assises de Seine-et-Marne.

« Il résulte de l'instruction que Chapuis braconnait depuis longtemps dans les bois de Montgermont et avait eu, comme Pierre Champagne, maille à partir plus d'une fois avec le garde Bernard Cloutou.

« Dans la soirée du 18 septembre, Pierre Champagne rencontra Bernard au coin de Mal-Echo ; mais tout se borna entre eux à une discussion assez vive, suivie de voies de fait de la part de Pierre, qui, voyant le garde le mettre en joue, se retira précipitamment, perdant sa pipe, qui était devenue tout d'abord une charge écrasante contre lui. Pierre avait à peine quitté le garde, qu'un coup de feu retentit. Il revint sur ses pas et trouva le malheureux Cloutou baigné dans son sang; la mort avait été instantanée. La frayeur d'être accusé lui-même l'empêcha seule de révéler ces faits, lors de l'accusation portée contre le sieur Fulgence Lebarbot. « Chapuis a fait les aveux les plus détaillés et les plus complets. »

Tout cela était bien invraisemblable ; je tremblais qu'un doute ne s'élevât dans l'esprit de la mère Champagne. Mais non ; elle souriait, elle pleurait des larmes de joie et s'écria ;

— Le v'là libre?

Digitized by Google

— Sans doute.

— Il va revenir?

— D'un jour à l'autre... demain...

— Peut-être aujourd'hui? dit-elle; nous faut aller au-devant de lui.

Et elle se leva. Je croyais qu'elle allait, comme cela lui était arrivé maintes fois, retomber sur son lit, en disant :

— Je ne peux plus!

Mais cette joie immense l'avait comme ressuscitée. Elle s'habilla, ouvrit la porte de la chambre, traversa la cour, sortit Cocotte de l'écurie et attela la carriole.

Je n'en pouvais croire mes yeux. J'avais beau lui répéter :

— Mère Champagne, c'est de la folie! Je vous en prie!... malade comme vous l'êtes!...

— Je suis guérie, me répondait-elle; ah ben! ferait beau voir qu'il sorte de là-bas sans que j'y sois pour l'embrasser! Il me ferait la mine, hein?... Dame! y a de quoi. Bast! nous finirons bien par nous entendre, pas vrai?

Elle était montée dans la voiture.

— Allons, venez, dit-elle, venez!

Je ne pouvais que me résigner à obéir.

Un coup de fouet vigoureux enleva Cocotte, et nous partîmes au grand trot.

Les gens du village nous regardèrent passer, ne

Digitized by Google

sachant si c'était un rêve. Cinq minutes après, nous étions sur la route de Melun.

Le ciel était sombre ; de gros nuages d'un gris de plomb couvraient, à perte de vue, la plaine toute blanche de givre. Ce pays sans horizon, ce ciel sans lumière, ces bois sans verdure, cette femme à demi folle qui, poussée en avant par la fièvre, fouaillait son cheval et criait : « Hue ! Hue donc ! » c'était sinistre.

J'essayai de lui faire rebrousser chemin : peine perdue ! Elle fixait sur moi son œil ardent et me répondait :

— Eh ben, quoi donc ? Je l'ai livré !... c'est bien le moins que j'aille au-devant de lui. Hue ! Cocotte !

— Advienne que pourra, me disais-je, si Dieu le veut !... J'ai cru bien faire.

Et, résigné à tout, je regardais machinalement fuir, à côté de moi, dans la brume, les pommiers qui bordent la route.

Tout à coup, je n'entendis plus rien, ni cris ni coups de fouet ; je me retournai. La mère Champagne était tombée évanouie au fond de la carriole, sur la paille où elle était assise.

Je pris les rênes et revins à Pringy de toute la vitesse du cheval ; on coucha la pauvre malade ; la chaleur de son lit la ranima.

— Qué dommage ! me dit-elle ; j'ai pas pu aller jusqu'au bout... Pauv'garçon !... Qu'est-ce qu'il va

Digitized by Google

dire de ne pas me voir à la porte de la prison, quand il en sortira,... car il va revenir, pas vrai?

— Oui, oui, calmez-vous, reposez-vous.

Epuisée par ce dernier effort, par la fatigue et par la fièvre, la mère Champagne était retombée sur son lit, immobile et respirant à peine.

Son œil seul semblait vivant ; son œil, implacablement fixé sur la porte par laquelle, à chaque instant, elle croyait voir entrer son fils.

— C'est drôle, il ne vient pas ! murmurait-elle.

Jusqu'au soir, et pendant toute la nuit jusqu'au lendemain, elle ne dit plus que cela :

— C'est drôle, il ne vient pas !

Vers dix heures, la porte de la cour s'ouvrit bruyamment ; la mère Champagne se dressa d'un bond, les mains tremblantes, les lèvres entr'ouvertes, comme pour crier : « Mon garçon ! »

Mais, avant que de la cour celui qui venait d'entrer fût arrivé jusqu'à sa chambre, elle retomba... et ce fut pour la dernière fois.

Dieu la faisait mourir à temps.

Dans le journal que venait de me remettre le facteur, je trouvai le jugement rendu par la Cour d'assises de Seine-et-Marne, qui condamnait aux travaux forcés à perpétuité le sieur Pierre Champagne, convaincu de meurtre sur la personne du garde Bernard Cloutou.

Digitized by Google

LE SECRET DE L'ONCLE JEAN

BLANCHE DE FRESNE A MADELEINE DE SENNEVIÈRES.

Avril 1872.

Ah ! que je voudrais, ma chère Madeleine, être cachée en quelque petit coin chez toi pour jouir de ta surprise lorsque tu recevras cette lettre !

Je te vois d'ici ouvrir des yeux — grands comme ça — et battre des mains en disant :

— D'elle ! ah ! par exemple ! elle ne m'a donc pas oubliée ? Comment, par qui a-t-elle eu mon adresse ?

Le fait est que, sans le hasard qui s'en est mêlé, je serais peut-être restée cinq ans encore sans nouvelles de toi. Ingrate ! qui ne se souvient déjà plus de nos bonnes causeries d'autrefois, ni de la promesse solennelle que nous avions échangée en quittant notre cher couvent — notre cage, comme nous disions ! — Mais tranquillise-toi, va ! je suis toujours la même ; trop étourdie, trop légère, trop heu-

Digitized by Google

reuse... et je t'aime trop pour ne pas te pardonner !

Comment j'ai retrouvé ton adresse? Voici :

Nous étions l'autre jour au salon, mon oncle Jean et moi, nez à nez, devant le feu — les soirées sont encore fraîches en avril ! — Mon oncle, qui se porte candidat au conseil général, décachetait sa correspondance avec un sérieux... il fallait voir ! Tu ne connais pas mon oncle Jean ?... Non. Il n'est jamais venu me voir là-bas du temps que nous y étions ensemble. Tu le connaîtras dans peu. En attendant, je te crayonne son portrait. Je ne sais rien de plus désagréable que d'entendre parler des gens sans savoir s'ils sont grands ou petits, droits ou bossus ; sans avoir enfin une idée approximative de leur physionomie et de leur caractère.

Mon oncle a soixante-deux ans, les cheveux et les favoris tout blancs, l'œil doux, la bouche souriante et le teint fleuri. J'ai toujours envie, tant l'expression de sa figure est avenante, de lui sauter au cou quand je le regarde. C'est bien, du reste, le meilleur, le plus généreux et le plus dévoué des hommes ! Si ses électeurs lui jouent le mauvais tour de ne pas le nommer, gare à eux ! Je les voue à l'exécration des siècles à venir !... C'est qu'il en serait désolé, mon pauvre oncle !... Pourquoi ? Et quel grand besoin a-t-il de cette occupation nouvelle?... Enfin... il est ambitieux ! Il prétend que

Digitized by Google

c'est dans mon intérêt. A l'entendre, je ne dois épouser qu'un prince ! Et il paraît que le prince de ses rêves ne viendra pas me chercher dans notre vieux château des Petits-Prés. Il faut que mon oncle soit ministre ! Je ne puis lui faire entendre raison là-dessus. Je compte sur toi pour en venir à mes fins. A nous deux... car tu vas venir, n'est-ce pas ? Ta chambre est prête. J'en ai surveillé moi-même l'aménagement. J'ai mis sur le piano tes morceaux favoris, des tapisseries dans les corbeilles et des fleurs dans tous les vases. De la fenêtre, tu domineras notre vallée, qui vaut bien, en vérité, la peine d'être vue, surtout par ce beau soleil de printemps qui joue à travers les branches déjà vertes, de ce vert tendre si gai à l'œil et si doux au cœur. En un mot, tu seras là comme un oiseau dans son nid !

C'est à cela que j'ai songé d'abord quand le hasard m'a jeté ton nom sous les yeux. Mais, à propos, je ne t'ai pas encore dit comment.

Donc, nous étions devant le feu, mon oncle et moi. En guise d'écran, j'avais pris un des innombrables journaux que nous recevons, et je le parcourais machinalement. C'était un journal judiciaire, et je te prie de croire que j'allais y renoncer lorsque tout à coup ces deux lignes me frappent les yeux : « Déclare Mme de Sennevières mal fondée en

Digitized by Google

sa demande, l'en déboute, etc. » Je fais un bond; je déplie le journal; je cherche et je lis : « Ouï Me... » je ne sais plus qui, « en ses conclusions au nom de Patrice Geck, etc. », je passe; « et Me... » je ne sais comment, « pour Mme de Sennevières, agissant au nom et comme tutrice légale de Mlle Madeleine-Marie de Sennevières, sa petite-fille, encore mineure, demeurant à Paris, rue Saint-Pierre-Montmartre, n° 3, etc., etc. »

Rue Saint-Pierre-Montmartre ! Quelle idée d'aller se loger dans un pareil quartier! A moins que l'on n'ait encore une fois démoli et rebâti notre bonne ville de Paris, que je ne connais guère, il me semble que la rue Saint-Pierre est étroite et sombre. Tu n'étais pas faite pour vivre là !

Voyons! Quand pars-tu? Voici les renseignements dont tu as besoin, si, par impossible, il te prenait fantaisie de partir avec ta chère grand'mère sans nous avoir prévenus de votre arrivée :

Départ à la gare d'Orléans; arrêt à la Ferté-Saint-Aubin; correspondance jusqu'à Saint-Aubin. Là, tu demanderas au premier passant venu le château des Petits-Prés. Si tu oublies ce nom, tu n'oublieras pas le mien, j'espère, qui te servira dans le pays comme le fameux : « Sésame, ouvre-toi! » des contes de fée. Car je suis plus connue encore que le superbe château que j'ai l'honneur d'habiter. Je

Digitized by Google

ne sais à quelles vertus merveilleuses je dois ma réputation, mais partout je suis accueillie comme si je descendais du ciel! Sans parler de mon oncle Jean, qui m'adore, il n'est personne ici qui n'ait pour moi le sourire sur les lèvres; et les oiseaux des chemins, eux-mêmes, me font la gracieuseté, quand je passe, de me saluer de leurs chansons! Mon oncle Jean, conseiller général, voire député, n'aura, certes, pas plus d'influence que moi dans son canton. Je suis une manière de fée! Tu verras cela le jour de notre première excursion. Je te donnerai Trilby, un cheval doux comme un agneau, et joli!

Allons, ingrate! en chemin de fer! Je brise ma couronne de reine et je t'en abandonne la moitié. Viens la prendre; mes sujets ne s'en plaindront pas.

MADELEINE A BLANCHE.

Avril 1872.

Hélas! ma Blanche toujours aimée, ma Blanche d'autrefois, je n'ai pas d'éclats de rire à te renvoyer pour répondre aux tiens!

Ce jugement, auquel je dois ta bonne et affectueuse lettre, était le dernier mot d'une histoire bien sombre, dans laquelle Dieu nous avait assigné,

Digitized by Google

à ma grand'mère et à moi, le rôle de victimes. Quant à ce Patrice Geck, il n'a fait qu'exécuter les ordres d'un homme!... Ah! ne parlons pas de cela! ce serait t'attrister inutilement. La toile est tombée; le drame est fini... et nous sommes dans la misère!

Voilà tout le secret de mon long silence; voilà pourquoi nous demeurons rue Saint-Pierre-Montmartre, dans une chambre où, pour horizon, au lieu de la riante et joyeuse vallée dont tu me parles, je n'ai qu'un grand mur percé de fenêtres sur l'appui desquelles s'étiolent de misérables pots de giroflées!

Oh! la misère! Ce n'est pas pour moi que j'en souffre, crois-le bien; je me suis résignée, moi! c'est pour ma grand'mère. Travailler! à son âge! Car nous travaillons; nous passons des journées entières, des nuits quelquefois, penchées sur le métier; et nous ne mettons le pied dehors que pour reporter en ville les tapisseries terminées ou pour chercher de l'ouvrage.

Quelquefois, brisée de fatigue, ma pauvre vieille mère ferme les yeux, puis les rouvre en souriant, comme pour me dire : « Sois tranquille, mon enfant... ce n'est rien! » Elle reprend l'aiguille, la laisse retomber et s'endort. Alors mon courage m'abandonne; toute seule dans cette chambre

Digitized by Google

maussade et triste, je sens les larmes monter à mes yeux, et, malgré moi, je songe au passé!

Tu m'accuses d'ingratitude, moi qui, depuis cinq ans, même aux heures désespérées de ma vie, n'ai cessé de penser à toi! Tu m'accuses d'oubli, moi qui, depuis cinq ans, m'efforce d'oublier, sans le pouvoir. Oublier! oui, je le voudrais; sinon les douces causeries d'autrefois où nos âmes se confondaient, du moins les rêves dorés dont nous nous bercions et qui me rendent presque insupportable ma misère d'aujourd'hui... Ma misère! Combien d'autres, à ma place, s'estimeraient heureuses pourtant!... J'ai le pain de tous les jours... Oui... mais je me souviens — et c'est ma vraie misère, cela — je me souviens que j'ai été riche, riche à millions!

Pendant un an, mes rêves ont été une réalité pour moi; j'ai vécu, pendant un an, au milieu des éblouissements du luxe, jetant l'argent sans compter, et ne souhaitant rien que de revenir en France pour te dire, comme tu me l'as dit : « Je coupe en deux ma couronne de reine : je t'en offre la moitié, viens la prendre! » Pendant un an...

Mais, encore une fois, je ne veux pas te parler de tout cela! Je ne veux pas me souvenir du passé! Il me faut tout mon courage pour faire face aux douleurs et aux amertumes du présent, toute ma résignation pour ne pas mourir de tristesse et de

Digitized by Google

fatigue dans cette misérable chambre où je me sens plus éloignée de toi que je ne l'étais alors que les deux mille lieues de l'Océan nous séparaient !

Oui — ne t'y trompe pas — c'est un abîme que la misère a creusé entre nous ! un abîme que nous nous efforcerions en vain de franchir l'une ou l'autre. Quoi que tu puisses dire, ce nid que tu m'as préparé, je ne l'habiterai jamais, fût-ce une heure. Il faut du temps et de l'argent pour voyager. Le temps et l'argent me manquent.

Que veux-tu, pauvre chère, il faut que le château des Petits-Prés se passe de moi et que tu gardes ta couronne entière sur la tête !

Oh ! ne proteste pas, ne te fâche pas : il le faut. Je sais d'avance tout ce que tu pourras dire pour me décider. Mais, songes-y bien, je ne puis rien accepter, même de toi ! Ta douce et bienveillante hospitalité, d'ailleurs, si je l'acceptais pour quelques jours, ne ferait que me rendre plus cruelles au retour ma solitude et ma misère !

Tu lèves les épaules ?... Oui. Mais tu sens bien que j'ai raison et que nous ne pouvons entreprendre ce voyage.

Ne m'accuse ni d'égoïsme ni d'orgueil... crois-moi ; séparées, puisque Dieu l'a voulu ainsi, ne nous rapprochons que par le cœur. Ecris-moi toujours, écris-moi souvent. Je te répondrai. Heureuse

Digitized by Google

de me mêler à tes joies, je souffrirai moins, puisque de ton côté tu prendras ta part de mes douleurs.

Ma grand'mère te remercie du souvenir affectueux que tu nous a gardé. Elle t'aime comme si tu étais ma sœur.

O pauvreté ! pauvreté !

BLANCHE A MADELEINE.

Avril 1872.

Et tu t'imagines que tout est dit ? « Je n'ai ni temps ni argent à dépenser... ton hospitalité me rendrait plus lourde ma misère... et patati et patata ! » Voilà de belles raisons, en vérité !

Ainsi, pour ne rien accepter — même de moi — tu condamnes ta pauvre vieille grand'mère à une existence misérable que son âge doit lui rendre plus misérable encore ! Et tu veux que je ne t'accuse ni d'égoïsme ni d'orgueil !

Je te réserve là-dessus l'opinion de mon oncle Jean. S'il était ici, sa lettre serait déjà écrite et partirait avec la mienne. Malheureusement, il est en tournée électorale et ne rentrera que tard dans la soirée.

Patience !... Las ou non, il faudra qu'il s'installe devant sa table et t'écrive, à moins — ce qui vau-

Digitized by Google

drait mieux — qu'il ne se décide à faire le voyage de Paris pour vous aller chercher et vous ramener toutes les deux. Tu ne lui résisterais pas.

Oh ! ne secoue pas la tête ; je sais ce que je dis ; je le connais.

Tu n'as pas oublié, j'imagine, que je passais, au couvent, pour une écervelée assez volontaire. On n'obtenait facilement de moi que ce qu'il me plaisait d'accorder. Lorsque je suis arrivée ici, placée sous la tutelle d'un oncle que je ne connaissais pas et qui ne pouvait être qu'un tyran, je me sentais instinctivement disposée à la révolte ; et je me promettais de ne pas courber la tête sous le joug !... Ah ! cela n'a pas été long ! Mon oncle a la voix persuasive et douce ; aux premiers mots de lui, j'étais prise, comme une alouette au piége de l'oiseleur ! Le lendemain, j'étais domptée ; huit jours après, j'adorais mon cher tyran d'oncle et je n'avais d'autre crainte que celle de lui désobéir ou de lui déplaire.

Je dois dire qu'il m'a fait un esclavage assez doux. Dès qu'il a compris que sous mes apparences un peu hautaines, un peu folles, il y avait un cœur généreux et un esprit droit, il m'a rendu la main et jeté la bride sur le cou.

Maintenant, c'est moi qui mène la maison. Je règle et je contrôle la dépense ; je donne les ordres ;

Digitized by Google

il ne s'en mêle plus ; et, tout en faisant de mon mieux pour mériter ses éloges, je trouve encore le temps de galoper deux ou trois fois par semaine, en bonne compagnie, je te prie de le croire !

C'est une pépinière de châteaux, ce pays-ci ! Sur les deux rives du fleuve — ou du ruisseau, comme tu voudras — ce ne sont que castels de tous les styles et de toutes les époques. Pas de chemin de halage, pas de ces berges malpropres où l'herbe, mille fois foulée sous les pieds des mariniers ou des passants, a perdu sa belle verdure et sa bonne odeur ! Ici, tout est propre, coquet et parfumé ! Les arbres y poussent mieux et plus droit qu'ailleurs. On dirait, en vérité, qu'ils ont, comme nous, leur petite dose d'orgueil, et tiennent à ne point déparer les majestueuses demeures qu'ils entourent. Je ne connais guère que ce pays ; mais je t'assure que je n'en rêve pas d'autre, et que j'irais au bout du monde sans en trouver un qui le valût, surtout si tu l'habitais avec moi !

Car il faut bien en revenir là ! et j'y reviendrai tant que tu n'auras pas cédé.

A bientôt, chère entêtée.

P.-S. — Mon oncle Jean est rentré à cinq heures. Je lui ai fait part de mes offres et de ton refus. Il vient de monter dans sa chambre. C'est à ta grand'-

Digitized by Google

mère qu'il écrit ; sa lettre partira en même temps que la mienne.

M. JEAN DE FRESNE A Mme DE SENNEVIÈRES.

Avril 1872.

Madame,

Quoique je n'aie l'honneur ni de vous connaître ni d'être connu de vous, j'ai pensé que l'amitié qui unit depuis si longtemps Mlle votre petite-fille et ma nièce m'autorisait à tenter un effort auprès de vous pour vaincre sa résistance et la vôtre.

La situation fâcheuse où vous vous trouvez réduite ne saurait se prolonger sans danger pour elle et sans amertume pour vous. Nous n'avons, il est vrai, ma nièce et moi, le droit de vous rien offrir; aussi ne vous offrons-nous rien qui ne se puisse accepter et ne s'accepte tous les jours : l'hospitalité la plus cordiale et la plus affectueuse pour une saison. C'est vous demander bien peu. Mais je ne crois pas qu'il nous faille plus, pour trouver dans le monde au milieu duquel je vis un parti convenable pour Mlle de Sennevières. Le nom qu'elle porte et les vertus qu'elle vous doit valent mieux que des millions ; et vous l'aimez trop pour ne pas faire, dans l'intérêt de son avenir, ce que vous hé-

Digitized by Google

siteriez peut-être à faire dans celui de votre repos et de votre bonheur.

Je vous ai destiné un pavillon où vous trouverez, je l'espère, tout le bien-être que vous pouvez souhaiter. Vous y serez à l'abri des indiscrétions et des visites ; vous y pourrez vivre à votre guise ; les importuns n'y pénétreront pas ; et vous ne nous verrez nous-mêmes que si vous voulez bien ne pas oublier que les portes du château des Petits-Prés vous sont ouvertes à deux battants.

Daignez agréer, madame, l'assurance de mon respectueux dévouement.

MADELEINE A BLANCHE.

Mai 1872.

Vite ! vite ! écris-moi ! réponds-moi !

Ma grand'mère, depuis qu'elle a reçu la lettre de ton oncle, est dans un état d'agitation qui me tourmente et m'inquiète ! L'écriture de cette lettre, qu'elle croit reconnaître, l'a frappée... Elle s'est mis en tête... Mon Dieu !... Je ne sais comment te dire... Je n'ose pas !...

Voyons, ne cherche point à comprendre ; ne me demande rien ! réponds-moi !

Qu'est-ce que ton oncle Jean ?... Le connais-tu depuis longtemps ? Quel est son vrai nom ? Est-il

Digitized by Google

riche? Où et comment a-t-il fait fortune? en France? à l'étranger? Dans quel pays? Réponds vite! réponds!

BLANCHE A MADELEINE.

Mai 1872.

Hé! mon Dieu! que de points d'interrogation! Quelle mouche vous a piquées, ta grand'mère et toi? Que supposez-vous donc? Et que vous a fait mon pauvre oncle?

Il écrit mal, j'en conviens; ses pattes de mouches sont heurtées et titubantes; les lignes vont de la cave au grenier; il met des majuscules où il n'en faut pas, et des virgules un peu au hasard.

Mais il n'y a pas là de quoi pendre un homme, et je ne comprends rien au trouble de ta grand'mère, rien à toutes tes questions.

Ce n'est pas une lettre que tu m'adresses... c'est un réquisitoire!

Mais on ne juge que les coupables. Permets-moi donc, ma tout aimée, de ne pas prendre cela trop au sérieux, et de n'y répondre que s'il te convient de m'en dire un peu plus long et de m'apprendre pourquoi il t'importe si fort de savoir où, quand et comment mon oncle Jean a fait fortune.

Quoique ta pauvre petite tête me semble un peu

Digitized by Google

égarée, j'y mets, comme à l'ordinaire, un bon baiser... en guise de pardon.

Mais oui, mademoiselle... de pardon!

MADELEINE A BLANCHE.

Même date.

Tu veux une explication, ma chère Blanche? Soit. Nous en souffrirons peut-être toutes les deux, et cruellement! N'importe! Cette explication, la voici :

Tu sais — je dois te l'avoir dit — que j'avais à peine cinq ans lorsque je perdis ma mère. Ce que tu ne sais pas, ce que je ne pouvais te dire, ne le sachant pas encore, c'est que, vers la même époque, mon père, entraîné par le désir ardent qu'il avait de m'enrichir, se trouva subitement presque ruiné. C'est tout au plus si de sa fortune il parvint à rassembler quelques débris qui devaient lui permettre de nouveaux efforts.

Il m'adorait. La pauvreté, qui sans doute ne l'aurait pas effrayé pour lui-même, l'effraya pour moi.

C'était, à ce que m'a dit de lui ma grand'mère, un homme d'un caractère aventureux et entreprenant, d'une imagination vive. Désespérant d'atteindre assez vite, s'il restait en France, le but qu'il poursuivait, il résolut de s'expatrier.

Il m'embrassa longuement, me regarda longtemps

Digitized by Google

avec des larmes dans les yeux, et partit, nous laissant à ma grand'mère et à moi une somme qui devait suffire à nos besoins jusqu'à l'époque de son retour.

Il ne nous avait pas même dit où il allait.

Une dépêche nous apprit cinq jours plus tard qu'il s'était embarqué pour San-Francisco.

Puis nous restâmes un an sans nouvelles.

Dans sa première lettre — que je viens de relire — il nous annonçait à la fois son heureuse arrivée sur les bords du Colorado et le succès inespéré de son entreprise.

Le pays où il était allé cherché fortune n'était déjà plus cette contrée presque fabuleuse où les premiers mineurs se disputaient le sol à coups de fusil, et par imprévoyance en venaient à mourir de faim sur les monceaux d'or qu'ils arrachaient aux fleuves et aux montagnes; mais ce n'était pas encore non plus un pays où l'on pût vivre sans peine et sans danger. Y arriver seul, c'était courir le risque de n'en plus sortir. L'effort individuel y était annihilé déjà par des capitalistes qui spéculaient, pour s'enrichir plus vite, sur l'avidité des malheureux émigrants.

Mon père n'avait pas encore trouvé le moyen qu'il cherchait ardemment de se frayer un passage sur cette route encombrée, lorsqu'il rencontra —

Digitized by Google

c'était sur le pont même du bâtiment qui l'emmenait — un homme, à peu près de son âge, dont la distinction le frappa. A bord, l'intimité s'établit vite. Au bout de vingt-quatre heures, les deux émigrants étaient déjà de vieux amis. Ni l'un ni l'autre ne s'était livré cependant.

Mon père, pour des raisons faciles à comprendre, avait résolu de changer de nom en quittant la France et de ne reprendre le sien que le jour où, par son travail, il aurait reconquis une fortune qui lui permettrait de le porter.

Il se faisait appeler Pierre Lefèvre.

Son nouvel ami cachait-il aussi son vrai nom? C'est plus que probable. Dans ses lettres, mon père en paraît certain. Toujours est-il qu'interrogé à ce sujet, il déclara se nommer Louis Lefèvre.

Cette similitude de noms vrais ou faux resserra les liens d'amitié qui les unissaient. Ils se tendirent la main, se jurèrent protection et fidélité mutuelle et résolurent de tenter ensemble la fortune.

Ils se proposaient d'embaucher un certain nombre d'ouvriers, de trouver un gisement favorable, de le mettre en exploitation, et d'établir, si les premiers résultats le permettaient, une vaste usine avec machines à vapeur pour broyer et laver le minerai.

Digitized by Google

A la fin de la lettre dont je te parle, mon père nous faisait savoir que les premières fouilles avaient été plus heureuses qu'il ne l'espérait.

Il était définitivement établi avec une cinquantaine d'ouvriers sur les bords du rio Colorado, dans un site merveilleux où l'or abondait. Les constructions de l'usine étaient commencées. Tout allait pour le mieux. — Il terminait par un long panégyrique de celui qu'il appelait son frère Louis, et qu'il paraissait déjà aimer d'une inaltérable affection.

A partir de cette époque ses lettres deviennent rares. Celles que je retrouve ici ne sont pleines que de sa tendresse pour moi. J'y suis à chaque ligne. Il veut qu'on l'informe de tout ce que je fais, de tout ce que je dis. Il demande mon portrait. L'absence lui pèse intolérablement sur le cœur. On sent qu'il lutte et rassemble toutes ses forces pour ne pas faiblir. Son rêve est de nous appeler auprès de lui, dès que les circonstances le permettront. Sur son exploitation, sur les progrès de son entreprise, peu de détails. En revanche, son frère Louis a fait ceci, a dit cela ; son frère Louis voudrait nous connaître ; toujours son frère Louis ; parfois il met : « mon frère », tout court.

Si j'insiste là-dessus, c'est pour te bien faire comprendre à quel point mon pauvre père s'était livré, et quelle infâme comédie jouait auprès de lui

Digitized by Google

l'aventurier qu'il aimait de toutes les forces de sa nature franche et ouverte.

Au commencement de 1866 nous reçûmes, enfin, la lettre si longtemps espérée qui nous appelait là-bas. J'étais sortie depuis trois mois du couvent, d'où tu ne devais sortir qu'un an après, et si je ne t'écrivis pas à cette époque, c'est qu'en vérité je perdis la tête. C'était le premier événement grave de ma vie, et, pour la première fois, je t'oubliai. Pardonne-moi! Je n'avais qu'une pensée qui absorbait toutes les autres : j'allais revoir et embrasser mon père, que je connaissais à peine, mais que ses lettres m'avaient rendu plus cher, mille fois, que n'auraient pu le faire, s'il avait été près de nous, ses baisers et ses caresses. Pour m'enrichir, il s'était expatrié; pour m'assurer l'avenir, il avait pris la pioche, renoncé à tout, et bravé pendant dix ans la fatigue et le danger! Comment ne l'aurais-je pas aimé, d'ailleurs, lui dont ma grand'mère me parlait tous les jours, lui dont, tous les jours, elle me vantait l'intelligence, la bonté, le dévouement?

J'étais folle de joie!... bien que légèrement inquiète, au fond, sur le genre de vie qui m'attendait. Je me représentais ce que mon père appelait, dans ses lettres, l'usine des frères Lefèvre, comme un amas de bicoques en planches, où rien ne devait être sacrifié au confortable. Et puis, cela m'effrayait un

Digitized by Google

peu, je l'avoue, de vivre au milieu d'un monde d'ouvriers de toutes races et de tous pays, gens grossiers et à demi sauvages. J'ai toujours eu, même pauvre, l'horreur instinctive de tout ce qui est bas. Une robe de laine, bien; mais qu'on la porte comme une robe de soie! Une blouse, d'accord; mais que celui qu'elle couvre puisse mettre un habit noir au besoin. Que veux-tu, je suis faite ainsi!

Quinze jours après la lettre de mon père, nous quittions Paris; six semaines plus tard, nous étions à San-Francisco.

Mon père nous attendait au bout de la passerelle, et je ne fis pour ainsi dire qu'un bond du paquebot dans ses bras. De ce qui se passa pendant la demi-heure suivante, je ne sais rien. Nous pleurions de joie; nous parlions sans écouter; nous nous interrogions sans nous répondre!

Quand mon émotion — facile à comprendre, n'est-ce pas? — fut un peu calmée, je m'aperçus que mon père n'était pas seul. M. Louis Lefèvre, son frère, était près de lui. Il me l'avait présenté et je ne m'en étais pas aperçue!

C'était un homme âgé déjà, qui portait, comme ton oncle Jean, de longs favoris blancs. Le regard était doux, la bouche souriante; tout, en lui, respirait la franchise, la droiture, la bonhomie. Ah! je comprends que mon père s'y soit laissé prendre!

Digitized by Google

Pendant un an, ma grand'mère et moi nous nous y sommes laissé prendre aussi.

Ah ! tiens, ma pauvre Blanche, je regrette d'avoir commencé ! Je n'irai pas plus loin. A quoi bon t'arracher brutalement tes illusions ? A quoi bon te désespérer ?... Restons-en là !...

LA MÊME A LA MÊME.

Mai 1872.

Je m'étais couchée, hier soir, bien résolue à déchirer ma lettre ce matin. Eh bien, non ! il faut que j'aille jusqu'au bout ! il faut que nous sachions la vérité ! Je n'ai pas le droit de me taire si, en parlant, je puis reconquérir un bien qui est à nous et dont on nous a lâchement dépouillées !

Mais j'ai hâte d'arriver au dénoûment et d'en finir. Quoique j'aie vécu bien heureuse là-bas pendant un an, ces souvenirs me sont devenus odieux ; ils m'importunent. Et cependant j'ai été bien heureuse... oui !

Au lieu des misérables cabanes de planches que je m'attendais à trouver, imagine un véritable palais où l'on avait, à prix d'or, amoncelé toutes les merveilles de Paris, de Londres et de New-York ; des écuries pleines ; des voitures sous les remises ; à quelques pas, sur le fleuve, une flottille de bar-

Digitized by Google

ques et un yacht de plaisance; autour de la maison, enfin, un parc, un vrai parc, aussi correctement dessiné que peut l'être celui de votre château des Petits-Prés. De l'usine je n'entendais pas même le bruit; elle était à un kilomètre de là. Pas d'ouvriers; je n'étais entourée que de domestiques plus prévenants et plus polis que ceux des meilleures maisons de France.

Pouvais-je me défier du présent ou craindre l'avenir? Pendant six mois je me jetai comme une folle dans les plaisirs de cette existence nouvelle. Ce ne furent, pendant six mois, que promenades à cheval, excursions sur le fleuve, visites à l'usine, longues courses dans la montagne ou dans la forêt! Car il y a de tout dans cet admirable pays : des horizons à éclipser les plus fameux de l'Italie; des montagnes à humilier la Suisse, et des arbres auprès desquels ceux que tu me vantes ne sont que des nains imperceptibles.

Je vivais au jour le jour, sans me soucier du lendemain. Je me croyais à l'abri de tout, entre ma grand'mère qui menait la maison, mon père qui m'adorait, et M. Louis Lefèvre, que je n'avais pas tardé, moi aussi, à regarder comme un ami sûr et dévoué, presque comme un père.

Il m'appelait sa « chère petite », et causait avec moi des heures entières; et sa voix était si persua-

Digitized by Google

sive et si douce que, sans écouter parfois ce qu'il me disait, je me laissais bercer au bruit de ses paroles, comme il arrive au bord d'une eau qui coule sur les cailloux et dont le murmure éveille dans l'âme des rêves confus et délicieux!

Tout le monde paraissait nous aimer, d'ailleurs, ma grand'mère et moi. On ne jurait plus que par Mme Charlotte et Mlle Madeleine, que les ouvriers avaient baptisée Mlle Mad : c'était plus court et plus facile.

Sur la recommandation de mon père, nous avions pour tout le monde, pour M. Louis même, pris et gardé le nom de Lefèvre, le seul sous lequel il fût connu là-bas. Personne, du reste, ne semblait se soucier beaucoup de savoir si c'était bien notre nom. Je lisais sur tous les visages la confiance la plus absolue, la franchise la plus expansive. Si quelque chose avait pu me faire soupçonner un danger dans l'avenir, c'eût été — mais comment y songer alors — la bienveillance excessive de M. Louis Lefèvre pour un certain Patrice Geck, Hollandais, je crois, factotum de l'usine, avec lequel il avait de fréquents entretiens, et toujours — je m'en suis souvenue depuis — lorsque mon père était absent. Mais ce ne pouvaient être, à mes yeux, que des entretiens d'affaires, et je n'ai pas besoin de te dire que je ne me mêlais en rien de ce qui touchait à

Digitized by Google

l'exploitation. Cela regardait mon père, qui — je le regrette à présent — nous en épargnait les ennuis, et nous laissait tout entières à nos plaisirs de châtelaines.

Et l'orage, pendant ce temps-là, s'amoncelait sur notre tête!

Voici comment il éclata :

Un soir, mon père ne parut pas au dîner. Comme nous nous en étonnions, M. Louis Lefèvre, dont la pâleur nous avait frappées, nous répondit, en hésitant, qu'il avait été retenu sans doute, qu'il ne tarderait pas à revenir, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

La soirée se passa; la nuit vint; mon père n'était pas rentré. Le lendemain matin, personne encore! M. Louis savait quelque chose, à coup sûr; ce retard ne le surprenait pas. Depuis le dîner de la veille il ne nous avait point adressé la parole. Lorsque, effrayées enfin, nous revînmes à la charge pour obtenir de lui la vérité :

— Ah! s'écria-t-il, que ne puis-je vous le cacher.

Il entraîna ma grand'mère dans la pièce voisine. J'entendis, au bout d'un instant, crier : « Mon fils! mon fils! » Puis plus rien. Je me précipitai dans la chambre. Ma grand'mère était évanouie; M. Louis Lefèvre essayait de la rappeler à la vie.

Digitized by Google

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? m'écriai-je, que s'est-il passé?

Il ne me répondit pas.

Ma grand'mère était à peu près revenue à elle. M. Lefèvre nous prit les mains à toutes les deux, nous fit asseoir auprès de lui, et nous dit alors que, la veille, dans l'après-midi, mon père, parti à cheval pour explorer un nouveau filon sur les bords du Colorado, avait été emporté dans une course folle et précipité du haut des rochers dans le fleuve... dont le courant avait tout emporté, cheval et cavalier!...

Ai-je besoin de te le dire? Je ne compris qu'une chose : mon père était mort! mon père que j'adorais! Toute à ma douleur, je ne songeai point à ce qu'il y avait d'invraisemblable dans ce récit. Mon père était mort! Et je ne devais pas même avoir la triste consolation d'accompagner ses restes à leur dernière et éternelle demeure! Je ne devais pas même le voir une dernière fois!

Nous passâmes deux jours entiers dans les larmes, ma pauvre grand'mère et moi, ne nous arrêtant que pour nous regarder, et pleurant de plus belle lorsque dans un regard nous avions échangé toutes les désolantes pensées qui nous torturaient!

Hélas! tu le sais peut-être — puisses-tu, si tu l'ignores, ne le savoir jamais! — les plus amères dou-

Digitized by Google

leurs, comme les plus cruelles souffrances, s'usent par leur excès même. Les larmes ne coulent plus; les yeux sont vides; le cœur s'atrophie et cesse de battre. C'est une sorte d'hébétement! Il semble que l'on recommence une vie nouvelle et que, depuis la veille, des années entières se soient écoulées!

Nous en étions là quelques jours après la mort de mon père.

Pendant ces quelques jours, M. Louis s'était montré plein de tendresse et d'égards. Comprenant sans doute que sa présence eût été pour nous une gêne plus qu'une consolation, il ne nous avait fait que de rares visites; mais dans chacune il avait trouvé de ces mots qui viennent du cœur et qui vont au cœur. Notre affection pour lui s'était augmentée de toute celle que nous ne pouvions plus donner à l'absent!

Lorsque nous songeâmes, pour la première fois, à reprendre notre train de vie habituel, la pensée nous vint en même temps que nous allions avoir à régler de graves questions d'intérêt. Comment les choses s'arrangeraient-elles? Resterions-nous, et M. Lefèvre se chargerait-il de poursuivre seul, pour notre compte comme pour le sien, cette exploitation considérable? ou bien liquiderait-on notre part et quitterions-nous le pays?

Il fallait le savoir.

Digitized by Google

Ma grand'mère fit demander M. Lefèvre. M. Lefèvre n'était pas là, et ce fut Patrice Geck qui vint nous en informer.

— Quand il rentrera, priez-le de passer dans notre appartement, dit ma grand'mère.

— Oh! riposta Patrice Geck avec un mauvais sourire, M. Louis pourrait bien ne pas rentrer de sitôt!

Et il sortit sans nous rien dire de plus. Nous étions stupéfaites. Les manières et le ton de cet homme, si obséquieux d'ordinaire, nous avaient paru changés brusquement. Il y avait en lui quelque chose d'arrogant et de hautain. Le valet semblait devenu le maître.

Et ce n'était que trop vrai!

Le lendemain nous étions, au nom de la loi, expulsées de la maison que nous habitions. M. Louis Lefèvre s'était embarqué pour l'Europe, et Patrice Geck, son mandataire — je devrais dire son complice — faisait valoir ses droits. Nos protestations furent inutiles; tous les actes étaient en règle. M. Louis Lefèvre était créancier de M. Pierre Lefèvre, mon père, pour des sommes considérables, que ne pouvaient couvrir même ses droits dans la liquidation de l'entreprise! Quand, où, comment ces dettes avaient-elles été contractées? Pourquoi, devant nous, n'en avait-il jamais été question? Ce fut lettre close!

Digitized by Google

On nous jetait dehors, sans argent, sans abri, sans autre ressource que quelques louis dans notre poche et les vêtements que nous avions sur le dos!

Et M. Louis Lefèvre était parti!

Comment donc était mort mon père?... Ces papiers, en vertu desquels on nous chassait, étaient-ils vrais ou faux?...

Nous revînmes en France, Dieu sait comment!... Et, maintenant, comprends-tu? Dans cette lettre signée de ton oncle Jean, ma grand'mère a positivement reconnu l'écriture de ce M. Louis Lefèvre, de ce... — j'ose à peine t'écrire cela, mais il le faut! — de ce misérable dont le misérable Patrice Geck exécutait les ordres!

Pardonne-moi le mal que je te fais, mais il faut que nous sachions la vérité!

BLANCHE A MADELEINE.

Juin 1872.

Malgré toute mon amitié pour toi, ma chère mignonne, j'aurais grand'peine à te pardonner si tu n'avais cette excuse à mes yeux, que tu ne connais pas mon oncle et que tu ne sais pas de qui tu parles!

Il me semble t'avoir écrit, cependant, que c'est le meilleur, le plus généreux, le plus probe et le plus

Digitized by Google

dévoué des hommes. Le soupçonner, lui! Et de quoi? D'une infamie! Pis encore peut-être, d'un crime! Ah! non! non! ce n'est pas sérieux. Le pays tout entier partirait d'un éclat de rire homérique, si une pareille histoire était colportée. Lui! mais il ne songe qu'à faire le bien! Il ne se préoccupe que de soulager les misères, que de réformer les abus, que de lutter contre les injustices! L'idée seule d'une méchante action le met hors de lui, et vous supposez!... Ne parlons jamais plus de cela, je t'en prie! Votre misère n'est pas son fait! Je le dis! Je le sens! Je l'affirme!

Certes, il m'aurait été bien facile de vous en envoyer la preuve immédiate. Je n'avais qu'à lui dire : « Voilà ce dont on vous accuse. Est-ce vrai? » Et il aurait bondi, sans aucun doute, en s'écriant : « Je n'ai jamais mis les pieds dans ce pays-là!... » Mais il en serait tombé malade, et je n'en ai rien fait. Je n'en ferai rien. N'en parlons plus.

J'ai d'ailleurs bien autre chose en tête pour le moment. Tu ne sais pas? Je me marie! Mon Dieu oui. Cela s'est fait en quinze jours. C'est mon oncle Jean qui m'a trouvé un mari; je l'accepte les yeux fermés; tout ce que fait mon oncle est bien fait. Il paraît que les fortunes se sont convenues. Je suis riche; M. de Verninac est à son aise; tout est pour le mieux. M. de Verninac! Cela sonne bien, n'est-ce

Digitized by Google

pas? Le nom me plaît ; et celui qui le porte ne m'a pas déplu.

Mon oncle Jean le trouve très-bien.

Je l'ai vu pour la première fois hier. C'est un grand jeune homme blond, qui me fait l'effet d'être un peu timide et un peu... faible. Mais il a de qui tenir. Mon futur beau-père est un agneau qui prend bénévolement à contre-pied l'article je ne sais combien du Code civil. Il doit obéissance à sa femme, qui, en revanche, lui doit et lui donne protection. De braves gens, du reste, très-estimés dans le pays, et que j'aurais grand tort de ne pas aimer... ils m'adorent déjà. C'est une fatalité, tout le monde m'adore. Pourquoi? Je suis tentée de croire que cela tient à ce que je me montre toujours telle que je suis, et que je laisse tomber les paroles et les actions comme elles me viennent, sans songer à ce qu'elles valent.

Tu sais que ce sera très-beau, ma noce! On a déjà commencé dans le parc d'immenses travaux pour ce jour-là. Illuminations féeriques! feu d'artifice! danse sur la pelouse! Tout le village viendra. C'est pour le 10 juillet.

Comme il ne s'agit plus, cette fois, que d'une hospitalité de quelques jours, j'espère que vous ne ferez pas la sourde oreille.

Mon oncle se propose de vous écrire à ce sujet.

Digitized by Google

Pardonnez-lui son écriture et venez. N'est-ce pas une occasion toute trouvée de vous assurer *de visu* de l'absurdité de vos soupçons ?

C'est convenu ? — Oui. — Sinon je reprends et je garde pour d'autres les baisers que je vous destinais.

MADELEINE A BLANCHE.

Juin 1872.

Nous avons reçu la lettre de M. Jean de Fresne. Eh bien, ma pauvre Blanche, fâche-toi, répète-nous que c'est absurde... ma grand'mère affirme que c'est lui ! Le doute n'est plus possible pour elle ; et si je doute encore, moi, c'est que je t'aime trop pour ne pas souhaiter de me tromper. Avec quelle joie je te l'avouerais pour t'épargner la douleur d'une si amère désillusion !

Mais il faut que nous allions jusqu'au bout. Songes-y ; s'il nous est permis d'espérer un avenir meilleur ; s'il nous est permis de croire que nous ressaisirons un jour quelques bribes de notre fortune, c'est à la condition de retrouver l'homme qui nous en a dépouillées.

Si c'est lui... Ah ! ne t'emporte pas ! raisonne ! Le monde est plein de gens qui n'ont de la probité que le masque, et bien des crimes ne sont impunis que parce qu'ils sont restés ignorés.

Digitized by Google

Je te fais mal ; je te désespère, je le sais.

N'importe.

Tu as une photographie... une carte... un portrait quelconque de M. de Fresne? Envoie-le-moi.

Tout sera dit.

Ne compte pas sur nous à l'époque de ton mariage. La misère est un maître qui ne laisse pas de répit à ses esclaves. Notre chaîne est trop solidement rivée. Nous ne pouvons la briser!... Je ne dispose ni d'un jour, ni d'une heure, ni d'une minute. Et cela est si vrai, que je n'ai pas même le loisir de t'en écrire plus. Il me faut quitter la plume pour l'aiguille!

M. JEAN DE FRESNE A PATRICE GECK.

(Par les soins de MM. Smith et Cᵉ, banquiers à San-Francisco.)

Juin 1872.

Voilà bien longtemps, mon brave Patrice, que je n'ai reçu de nouvelles. Mes trois dernières lettres sont restées sans réponse. L'inquiétude me gagne. Que se passe-t-il? Ecrivez-moi.

Je tiens à savoir si cette liquidation touche à son terme, et si toutes les mesures ont été prises par vous conformément aux instructions que je vous avais données. De pareilles affaires ne doivent pas traîner en longueur. Celle-ci n'a déjà que trop duré.

Digitized by Google

Hâtez-vous donc! Et surtout, pas un mot... à qui que ce soit!

BLANCHE A MADELEINE.

Juillet 1872.

Je suis restée près d'un mois sans te répondre. Oh! je ne te le cache pas, j'étais presque résolue à rompre avec toi! Je m'étonnais de te voir, après mes dénégations énergiques, persister dans l'injurieux soupçon que tu fais peser sur mon oncle Jean. Je t'avais priée de ne plus me parler de cela!

Comment se peut-il donc que ma colère soit tombée, et que, toute triste, je te pardonne encore une fois?

Je vais te le dire.

M. et Mme de Verninac sont ici depuis quelques jours. M. Henri, leur fils, dont je ne serai la femme que dans trois semaines au plus tôt — le mariage a été retardé — M. Henri vient passer tous ses dimanches avec nous. Mais, quand il n'est pas là, quand mon oncle est en tournée, puisque sa malheureuse ambition ne le quitte pas, je suis seule avec ma nouvelle famille; et mon oncle m'a si bien recommandé de ne pas manquer, en son absence, à mes devoirs de maîtresse de maison, que je n'ai pas une minute à moi et que, comme une écolière, je guette avidement les occasions de m'esquiver et de cou-

Digitized by Google

rir dans mon bien-aimé parc, où je n'ai plus le temps de mettre les pieds.

Or — il y a de cela trois jours — je m'étais sauvée à toutes jambes dans les allées les plus sombres et les plus tortueuses pour mieux jouir de la solitude et du silence. La chaleur était accablante. Involontairement, je me laissai tomber sur un banc, à l'ombre d'une charmille, et, la tête dans les mains, je me pris à réfléchir. Ah! dame, ce n'est pas sans émotion que l'on renonce à sa vie de jeune fille. Tout semble pour le mieux, qualités, famille, fortune, et cependant on hésite. Je ne me sentais pas, d'ailleurs, poussée vers cette union par un de ces penchants irrésistibles qui font évanouir tout le passé dans les nuages azurés de l'avenir, et je me disais... je ne sais trop, en vérité, ce que je me disais, lorsque, derrière moi, j'entendis parler. M. et Mme de Verninac étaient venus s'asseoir sur un banc adossé, pour ainsi dire, à celui sur lequel je me trouvais, et dont il n'était séparé que par une mince épaisseur de branches et de feuillage.

Je dois m'accuser ici de n'avoir pas brusquement interrompu leur entretien en révélant ma présence. La curiosité s'en mêlait; il me semblait avoir entendu mon nom; aussi, loin de me lever ou de tousser pour les avertir, me fis-je toute petite, immobile et respirant à peine.

Digitized by Google

Je ne perdais pas un mot.

C'était bien de moi qu'il s'agissait; et je ne tardai pas à me repentir de mon indiscrétion. Non pas que... au contraire! Mme de Verninac ne tarissait pas en éloges sur mon compte; et M. de Verninac, dans la crainte peut-être de contrarier sa femme, dont il a grand'peur, comme tu sais, accentuait mon panégyrique par des exclamations laudatives, approbatives et admiratives... dont je rougissais dans mon coin. Au fond — il faut bien être franche — j'aimais encore mieux cela que des critiques, et pourtant je fus bien aise d'entendre se détourner l'entretien. Bien aise, oui! mais cela dura peu.

Mme de Verninac venait de dire à son mari :

— Et malgré cela, je crains que nous ne soyons allés un peu vite.

— Un peu vite?... Comment?... Pourquoi?

— Blanche est une perle, à coup sûr. Mais, vous savez, on trouve des perles un peu partout... dans le fumier quelquefois.

— Que voulez-vous dire?

— Rien ne vous paraît louche ici?

— Rien.

— Depuis quand connaissez-vous ce M. Jean de Fresne?

— L'oncle de Blanche?

— Oui... depuis quand?

Digitized by Google

— Mais...

— Je vais vous le dire : depuis quatre ans. Voilà quatre ans, jour pour jour, qu'il s'est installé au château des Petits-Prés, où sa nièce lui a été amenée un mois après environ. D'où venait-il? On l'ignore absolument. Dans le cercle de nos relations, à Paris, personne ne le connaît. Où et comment a-t-il fait fortune? Le seul renseignement que j'aie pu obtenir sur son compte par le chevalier de Jonzac, qui l'a connu autrefois, c'est qu'il a mené pendant sa jeunesse une vie fort agitée, qu'il s'est ruiné et que, un beau jour, il a disparu du boulevard, des théâtres et des restaurants à la mode, sans qu'un seul de ses compagnons de plaisir pût dire ce qu'il était devenu!

M. de Verninac coupait chaque phrase par un petit grognement approbatif.

Pour moi, je me sentais souffrir d'un mal dont je n'avais point encore souffert : le doute! pernicieuse et fatale semence que la faiblesse humaine jette dans toutes les âmes et que tes lettres avaient fait germer dans la mienne!

Je crois à la probité de mon brave et digne oncle Jean, comme je crois à l'éternelle bonté de Dieu. Et cependant, s'il avait fallu me dresser tout à coup et crier en face à Mme de Verninac : « Mais c'est une folie, madame! On ne soupçonne pas M. Jean de

Digitized by Google

Fresne!... » eh bien, je ne l'aurais pas pu! Toute la sombre histoire que tu m'as contée me revenait à l'esprit avec les soupçons de ta grand'mère et les tiens! J'avais beau me répéter : « C'est absurde! » je sentais mon cœur se serrer et les larmes me monter aux yeux. « Elles ne sont pas seules à douter de lui, me disais-je; d'autres comme elles se demandent : « Où et comment a-t-il fait fortune? »

Où? Comment? Je n'en savais rien!

M. et Mme de Verninac s'étaient éloignés. Je me levai à mon tour, je passai ma main sur mon front comme pour en effacer les dernières traces de ce mauvais rêve, et je regagnai la maison, luttant de toutes mes forces contre ce que j'appelais, contre ce que j'appelle encore ma lâcheté!

Tout le monde fût-il contre lui, je dois être pour lui! Quelles que soient les calomnies dont on l'accable, je dois être là pour lui dire :

— Je ne les crois pas, moi! que vous fait le reste?

Lorsqu'il rentra pour le dîner, je me jetai à son cou, je le couvris de baisers; je pleurais.

— Hé! qu'est-ce donc, ma petite Blanche? me dit-il avec son bon sourire. Vous voilà bien agitée; que s'est-il passé?

— Rien.

— Bien sûr?... Souffrez-vous?

— Non, mon oncle.

Digitized by Google

— Pourquoi ces larmes?

— Un enfantillage!... N'y songez plus et venez dîner.

Avertie par la conversation que j'avais surprise, je me doutais bien que Mme de Verninac s'efforcerait de surprendre le secret de mon oncle Jean, si tant est que mon oncle Jean puisse avoir un secret à cacher! Je la savais trop adroite, d'ailleurs, pour la supposer capable de brusquer les choses et de compromettre la situation. Aussi ne laissai-je échapper, pendant tout le repas, aucune de ses paroles, bien sûre que, à la première attaque indirecte, à la première allusion, mon oncle allait franchement parer le coup, et désarmer ses adversaires par l'aveu de ce que l'on n'osait pas lui demander.

Juge de ma stupeur lorsque je le vis, au contraire, éviter avec soin toutes les occasions qui lui étaient offertes de se placer sur ce terrain. Huit ou dix fois il détourna l'entretien, et je crus m'apercevoir que cela devenait une gêne pour lui. A plusieurs reprises il m'avait paru frappé de l'insistance de Mme de Verninac, et ce fut avec une visible satisfaction qu'il se leva de table pour aller fumer un cigare.

Je restai seule, songeuse et triste, avec Mme de Verninac jusqu'à l'heure où nous avons coutume de nous retirer. Cette idée m'obsédait : « Qu'y a-t-il

Digitized by Google

dans le passé de mon oncle Jean? » Et cette idée me poursuivit ce soir-là jusque dans mon sommeil. Je rêvai de mines d'or, de chevaux emportés, de fleuves immenses, et si quelqu'un s'était trouvé près de moi pendant la nuit, peut-être m'aurait-il entendue murmurer : Les frères Lefèvre... San-Francisco... Patrice Geck.

Oh! la triste nuit!

Je suis, tu le sais, d'un caractère assez résolu. Le lendemain matin j'étais décidée à tout savoir, coûte que coûte. Tout savoir? Non. J'étais bien sûre qu'il n'y avait rien. Mais j'étais décidée à me débarrasser à tout prix de ce doute que je sentais grandir et qui me torturait déjà!

Il n'y avait pour cela qu'à prendre une carte photographique et à te l'envoyer en disant : « Est-ce lui? »

Mon oncle était levé depuis longtemps.

J'entrai dans sa chambre et — ce n'était pas la première fois — je me mis à fouiller bravement dans ses tiroirs.

— Que cherchez-vous donc là, ma chère enfant? me demanda-t-il.

J'hésitais; je rougissais; j'avais honte de moi.

— Une photographie de vous, lui dis-je enfin.

— A quoi bon?... l'original ne vous suffit-il pas?

— Ce n'est pas pour moi.

— Pour qui donc?

Digitized by Google

— Pour Madeleine.

J'aurais pu, n'est-ce pas? ajouter : pour Madeleine Lefèvre, la fille de M. Pierre Lefèvre. Je l'aurais vu tressaillir, ou ce nom ne lui aurait produit aucun effet. C'était un moyen sûr... facile!... Eh bien, explique cela qui voudra, ce nom m'aurait déchiré les lèvres! Le prononcer, c'était dire en face à mon oncle : «Je vous ai soupçonné, moi, votre nièce bien-aimée, de la plus vile et de la plus infâme action.» Et puis, qui sait! peut-être avais-je peur de le voir tressaillir, peur d'apprendre ce que je ne sais pas, ce que je ne veux pas croire, ce que je ne crois pas!

— C'est pour Madeleine, lui dis-je tout simplement.

— Votre chère Madeleine, me répondit-il, est une curieuse. Elle voudra bien se résigner à faire le voyage si elle a quelque désir de connaître son vieil ami Jean de Fresne... Ecrivez-le lui, ma chère enfant.

— Mais elle ne peut pas venir.

— Eh bien... elle ne me connaîtra donc que par ce qu'il vous plaira de lui dire de moi.

— Mais...

— Pas de «mais», je vous en prie; et ne cherchez plus; il n'existe pas de photographie de moi... et je n'en ferai pas faire... J'ai pour cela des raisons personnelles.

Digitized by Google

Je ne sais pourquoi ce refus me causa le même frisson que les quelques mots de Mme de Verninac!... Oh! le doute! le doute!

Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, viens, viens à tout prix! Le temps de le regarder sans être vue et de me dire : Non, ce n'est pas lui!

LA MÊME A LA MÊME.

J'étais folle hier!... Ne viens pas!

Je suis bien misérable et bien lâche!... Voilà donc comment je reconnais le bien que l'on me fait! par des soupçons que rien ne justifie!

Qu'y a-t-il enfin?... Deux écritures qui se ressemblent... cela se voit souvent. Un homme qui s'est ruiné d'abord et qui s'est enrichi plus tard... cela se voit tous les jours.

Et, d'ailleurs, à quoi bon raisonner?... Je n'ai qu'à le regarder; je n'ai qu'à voir son bon et affectueux sourire; je n'ai qu'à serrer ses mains dans les miennes pour m'écrier : «Non! non! tout cela est impossible!»

Oh! ne viens pas!... je t'en supplie!

Mme DE SENNEVIÈRES A BLANCHE DE FRESNE.

C'est à moi, ma chère enfant — permettez-moi de vous appeler ainsi, mon âge et l'inaltérable amitié

Digitized by Google

qui vous unit à ma petite-fille m'en donnent presque le droit — c'est à moi de réparer, s'il en est temps encore, le mal que nous vous avons fait, un peu étourdiment, je l'avoue.

Le malheur aigrit les âmes les plus sereines et rend soupçonneux les esprits les moins défiants. Si l'on ne doute de personne à votre âge, au mien, surtout quand on n'a guère vu de la vie que ses méchants côtés, on doute, ou peu s'en faut, de tout le monde.

J'ai eu le tort grave de ne pas garder pour moi mes soupçons; Madeleine a eu le tort plus grave d'être indiscrète et d'éveiller en vous une crainte que je veux être la première à dissiper. Où avais-je les yeux? L'écriture de M. votre oncle ressemble vaguement, il est vrai, à celle de ce... Louis Lefèvre; mais, en l'examinant de plus près, j'ai acquis la certitude — et je m'en félicite — que je m'étais trompée, et que Madeleine, avec ses yeux de vingt ans, s'était trompée comme moi, la chère folle!

Pardonnez-nous donc à toutes les deux.

Il faut que les têtes blanches sachent au besoin se courber comme les autres. Je reconnais mes torts, pauvre vieille femme que je suis; n'est-ce pas la meilleure manière de vous les faire oublier? Car vous oublierez tout cela, vous me le promettez? — pour ne songer qu'aux témoignages d'affection que

Digitized by Google

vous a donnés votre excellent oncle; et si parfois le souvenir vous en revient, dites-vous et répétez-vous que, pliant, Madeleine et moi, sous le poids de la misère, nous avons si ardemment et si souvent souhaité d'en sortir, que nous nous accrochions, comme les gens qui se noient, à des roseaux que nous prenions pour des branches.

Surtout, ne grondez pas Madeleine !

PATRICE GECK A M. JEAN DE FRESNE.

San-Francisco, juin 1872.

Tout va bien, monsieur; dans quelques mois ce sera fini. J'ai suivi de point en point vos instructions, et votre secret sera bien gardé. Je n'écris pas facilement, vous savez. Excusez-moi donc si je ne vous en dis pas plus; l'essentiel est que je vous en aie dit assez.

Votre humble serviteur.

BLANCHE A MADELEINE.

Juillet 1872.

La lettre de ta bonne grand'mère est venue trop tard, chère aimée. Son généreux mensonge — oh ! c'en est un, ne cherche pas à le nier — est inutile maintenant.

Digitized by Google

Il y a quelques jours, toute aux préparatifs de mon mariage, dont l'époque est prochaine — si jamais elle doit venir — je ne songeais plus ni à tes lettres, ni aux hésitations de Mme de Verninac; je ne songeais qu'aux promesses de la vie où j'allais entrer; qu'aux bonheurs déjà lointains de celle que j'allais quitter et que m'avait faite si douce l'affection de mon oncle Jean.

Je m'efforçais, en me montrant pour lui plus expansive et meilleure, d'effacer à mes propres yeux la trace de mes injustes soupçons. Je me sentais confiante, calme, heureuse comme autrefois; et, comme autrefois, la maison retentissait du bruit de mes éclats de rire et de mes chansons.

Tout cela n'a guère duré!

Samedi, mon oncle réunissait aux Petits-Prés les électeurs les plus influents du canton. Il se proposait, m'avait-il dit la veille en riant, d'étudier la grave question de l'influence des truffes au point de vue électoral. Il s'était occupé avec moi du menu, que j'avais composé magistralement, un menu princier, qu'il trouvait trop simple et trop bourgeois!... Ce que c'est que l'ambition!

Le déjeuner était pour midi. A dix heures, nos invités commencèrent à débarquer, les uns de leur cabriolet, les autres de leur charrette; ceux-ci en blouse, ceux-là en paletot; des casquettes par-ci,

Digitized by Google

des chapeaux par-là !... Toute triste que je suis, je ris encore de cet étrange tohu-bohu.

Me vois-tu forcée de recevoir et d'accueillir ces braves gens que je ne connaissais pas? Mlle Blanche de Fresne distribuant des bulletins de vote !

A midi précis on entrait processionnellement dans la salle à manger. La plupart de nos électeurs avaient amené *leurs dames;* ce qui m'autorisait, ou plutôt me condamnait, à jouer jusqu'au bout mon rôle de maîtresse de maison.

Pendant tout le premier service, je ne crois pas avoir entendu d'autre bruit que celui des couteaux et des fourchettes. Les convives s'acquittaient de leur besogne en gens dont l'estomac promet d'être reconnaissant. Je riais tout bas... je ne me savais pas si près de pleurer!...

Au second service, la politique et l'économie politique montrèrent le bout de l'oreille; au dessert, elles avaient bel et bien montré l'oreille tout entière. C'était un feu roulant de questions auxquelles mon oncle répondait avec l'empressement d'un homme... qui n'est pas encore élu et qui veut l'être.

Il sait le canton sur le bout du doigt et se serait facilement tiré d'affaire sans l'insistance d'un électeur, mon voisin de gauche, qui semblait prendre plaisir à jeter des bâtons dans les roues de son char. — Pourquoi? peu nous importe. Battu sur

Digitized by Google

plusieurs points, je l'entendis s'écrier tout à coup que M. le comte de Fresne, si libéral aujourd'hui, n'avait pas toujours suivi la même ligne. Il n'en voulait pour preuve, disait-il, qu'une profession de foi signée de ce nom, en date de 1868, et dont il proposait de donner lecture.

— Eh, morbleu ! s'écria mon oncle, dont l'impatience était visible, cette pièce n'émane pas de moi, mais de mon frère, Raoul de Fresne... Je n'étais pas en France à l'époque dont vous parlez... J'étais en Amérique... Tenez !...

En même temps il passait à son contradicteur une lettre que celui-ci s'empressa de prendre et de déplier.

En Amérique !... Le sang m'en était monté au visage. Oh ! cette lettre, je la dévorais des yeux. Mais l'enveloppe, placée à côté de moi sur la table, était à l'envers et je ne pouvais voir le timbre.

Au bout de quelques minutes, qui me parurent des siècles, mon voisin la reprit enfin cette enveloppe ; et, pour y replacer la lettre qu'il venait de lire, il la retourna. J'y jetai les yeux.

San-Francisco !... Ce nom y était imprimé en gros caractères, à l'angle de gauche, en haut ; je vois encore la place !... San-Francisco !...

A compter de ce moment, je n'entendis plus rien, je ne vis plus rien ! Je profitai d'un moment de

Digitized by Google

tumulte et de bruit pour quitter la table et me retirer dans ma chambre.

Ton horrible histoire me revenait à l'esprit. Etait-ce donc vrai ?... Cet homme que depuis cinq ans j'aimais, que depuis cinq ans je respectais comme un père, n'était-il qu'un aventurier sans probité, sans honneur ; un... ? Mais non ! non ! cela ne se pouvait pas !... C'était absurde !...

Oui... Mais cette pensée épouvantable me revenait sans cesse, me harcelait, m'obsédait.

Je restai chez moi jusqu'au soir. Vers huit heures, mon oncle vint s'informer des motifs de ma brusque disparition. Je me laissai embrasser sans lui jeter comme de coutume mes bras autour du cou, sans lui rien dire. Quelque chose étouffait en moi les paroles affectueuses que mon cœur me criait pour lui.

Oh ! que j'en ai souffert ! De la nuit je n'en ai pas fermé les yeux.

Le lendemain matin je voulais savoir. Je descendis, résolue à lui dire en face : « Connaissez-vous un nommé Patrice Geck ? Avez-vous connu les frères Lefèvre ? » Eh bien, en arrivant près de lui la force m'a manqué. J'avais peur !... De quoi ?... Je n'ose pas te le dire ; j'ose à peine me l'avouer : j'avais peur qu'il ne me répondît : « Oui ! » J'avais peur de ne plus pouvoir douter.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous, ma chère Blanche? me demanda-t-il affectueusement.

— Rien... mon oncle... rien.

Mais je ne sais pas mentir. Il insistait... Que dire? que répondre?

Une idée me vint. Je ne lui avais jamais parlé de ma fortune. Sur le point de me marier, n'était-il pas tout simple de lui en toucher quelques mots? et n'était-ce pas une occasion de le mettre sur un terrain où il pouvait, d'une minute à l'autre, me laisser, à son insu même, entrevoir la vérité?

— Mon oncle, lui dis-je, combien ai-je de dot?

Il leva brusquement les yeux, me regarda d'un air à la fois surpris et triste, hésita quelques secondes et me répondit :

— Ce sont des comptes que vous me demandez?

Un « oui » étouffé sortit de mes lèvres.

— Je ne m'attendais pas à cela de votre part, ajouta-t-il.

Et, comme je ne répondais rien, il me prit les mains et me dit encore :

— Des comptes... de vous à moi?...

— Oui.

Oh! ce mot, j'avais eu bien de la peine à le dire... mais il était dit.

Mon oncle prit dans un des tiroirs de son bureau une liasse de papiers qu'il déplia et que je regardai

Digitized by Google

sans les voir — j'avais comme un nuage devant les yeux ; — puis, d'une voix lente et grave, il m'exposa ma situation. J'entendais vaguement... assez pour comprendre, hélas !...

Je suis ruinée, moi aussi, ma pauvre Madeleine !... Je ne possède rien de mon chef !... Tout le bien-être dont je jouis, tout le luxe qui m'entoure, c'est à M. de Fresne, à lui seul !... Ma dot? c'est lui qui me la donne !... Ce mariage est son œuvre !... Et sans lui je ne serais rien, je ne pourrais rien être ! Quelle désillusion !... quelle chute !...

S'il est coupable de ce crime, s'il est indigne de mon affection, je perds tout : fortune, espérance, avenir !... C'est la misère !...

Eh bien ! ce n'est pas la misère que je crains le plus ; elle me rapprocherait de toi. Ce que je crains, c'est la sinistre vérité qui ferait descendre mon oncle, mon second père, du piédestal où l'a mis depuis cinq ans mon affection.

Ah ! de cela, surtout de cela, je souffre à en mourir !... Et je ne sais rien !... et je n'ose pas aller franchement au but !...

Pendant ce fatal entretien, je n'ai vu sur sa figure ni trouble ni crainte. Je n'y ai lu qu'une tristesse profonde de se voir interrogé par moi, qu'un regret amer d'être obligé de me dévoiler toute l'étendue de son abnégation et de son dévouement.

Digitized by Google

Depuis... Ah! depuis, nous nous regardons comme des gens qui ont une injure à se pardonner et qui ne veulent ni l'un ni l'autre avouer leurs torts.

Plus de bonnes causeries au coin du feu!... Plus de bons baisers, le soir, à l'heure du sommeil!...

Ah! je suis bien malheureuse et bien triste!... J'ai vieilli de dix ans!...

Il me faut ton affection, ne l'oublie pas. Puisse la mienne te servir à quelque chose! C'est tout ce que je puis t'offrir à présent! Ton orgueil du moins ne t'empêchera pas de l'accepter.

M. JEAN DE FRESNE A MADELEINE.

Juillet 1872.

Mademoiselle,

Si je m'adresse à vous directement et sans recourir à l'intermédiaire de Mme votre grand'mère, c'est que vous êtes la meilleure amie de ma nièce et que, à ce titre, la connaissant mieux que personne, vous devez être mieux que personne à même de me répondre.

Blanche a dû vous parler de moi dans ses lettres et vous dire que je suis, depuis cinq ans, son tuteur, presque son père. Mais ce qu'elle ne vous a peut-être pas dit, c'est que pendant ces cinq années de vie commune j'ai reporté sur elle toutes mes affec-

Digitized by Google

tions, toutes mes tendresses, et que je l'ai aimée de toutes les forces de mon vieux cœur.

Elle m'a pendant ces cinq années, la chère enfant, largement payé sa dette.

Pourquoi donc ne m'aime-t-elle plus ?

Car elle ne m'aime plus !... je le sens. Pourquoi ses yeux se détournent-ils des miens ? Pourquoi, si je l'aborde, le sourire s'éteint-il sur ses lèvres ? Le savez-vous ? Au nom du ciel, si vous le savez, ne refusez pas de me le dire ! S'il y a un secret entre nous, révélez-le-moi par pitié ! Donnez-moi le mot de cette énigme que j'essaye en vain de déchiffrer.

Cela s'est fait brusquement, du jour au lendemain ! C'est inexplicable !... La veille encore, il n'était question que de son mariage.

Que lui a-t-on dit pour la détourner de moi ? D'où est venue la calomnie ? Je ne sais. De quoi s'agit-il ? je l'ignore. Et tout mon bonheur s'est envolé !

Je suis vieux, mademoiselle ; j'ai successivement perdu mes parents les plus aimés, mes amis les plus chers ; il ne me restait qu'elle ! C'est en m'appuyant sur elle que j'espérais marcher mes derniers pas ! J'espérais, au bruit de ses baisers, ne pas entendre s'approcher la mort ; au rayonnement de ses sourires, voir s'illuminer mes derniers jours ! Et tout cela m'échappe à la fois !

Digitized by Google

Si vous pouvez quelque chose pour m'épargner cette suprême douleur, faites-le, mademoiselle ; au nom du ciel, faites-le !

BLANCHE A MADELEINE.

Août 1872.

C'est fini ! je sais tout ! C'est du couvent, où je suis retournée, que je t'écris.

Il fallait en finir. J'avais fait reculer, une fois encore, l'époque de mon mariage. Une explication devenait imminente. Pour l'éviter, et tout apprendre cependant, j'ai eu recours à une ruse qui n'a que trop bien réussi. Tu vas voir.

Depuis quelques jours, M. de Fresne semblait s'être désintéressé tout à coup de ses idées ambitieuses ; il avait repris ses habitudes sédentaires et passait auprès de moi, dans le grand salon du rez-de-chaussée, presque toutes ses après-midi. Je travaillais ; il lisait, et, de temps en temps, tournait les yeux de mon côté comme pour mendier une parole ou un sourire que, hélas ! je ne trouvais plus pour lui !

J'avais pris la ferme résolution de lui jeter à brûle-pourpoint ce nom de Lefèvre qui devait m'éclairer tout le passé ; mais le courage me manquait toujours. Et voici ce que j'imaginai pour en venir à mes fins.

Digitized by Google

J'allai trouver l'aide-jardinier, un garçonnet de quinze ans, et je lui dis :

— Demain à deux heures, à deux heures précises, tu passeras devant les fenêtres du salon, et à pleine voix, sans tourner la tête, tu appelleras : «Hé ! Pierre Lefèvre ! » Si mon oncle se lève, s'approche et te demande à qui tu parles, tu lui répondras que c'est à un homme du village qui apporte des outils. Je lui donnai la pièce et lui recommandai de ne pas me trahir, alléguant que je voulais faire une surprise à M. de Fresne.

Il ne m'en demanda pas plus.

Le lendemain, vers une heure et demie, nous nous trouvions au salon comme de coutume, mon oncle et moi, chacun à notre place habituelle. Je pouvais l'observer sans éveiller son attention. Il était préoccupé, sombre et feuilletait machinalement des papiers qu'il ne lisait pas.

Le silence était profond autour de nous. Dehors, je n'entendais que le bourdonnement sourd des insectes qui voltigeaient au grand soleil, et le grésillement des cris-cris au loin, dans la plaine brûlée par une chaleur torride ; dedans, rien que le tic tac de la pendule et le bruissement des papiers que de minute en minute mon oncle jetait sur la table.

Tout à coup j'entendis des pas sur le sable : le petit Dominique approchait. Arrivé à la hauteur du

Digitized by Google

salon, il m'obéit scrupuleusement, et de toute la force de ses poumons cria :

— Hé! Pierre Lefèvre!

Anxieuse, je regardais M. de Fresne. Il se leva d'un bond, la bouche entr'ouverte, l'œil hagard. Il était d'une pâleur livide et comme atterré.

Je n'avais pas même tressailli, moi; je n'avais pas quitté l'aiguille; je n'avais pas levé les yeux. Il dut croire, il crut que son trouble m'avait échappé. Tout tremblant encore, il se passa la main sur le front, et sortit sans me rien dire.

Jusqu'au soir je ne le revis pas. Je ne l'ai pas revu depuis; je ne le reverrai jamais!

Le sachant indigne de mon respect, indigne de ma tendresse, pouvais-je encore accepter son hospitalité, accepter de sa main une dot qui eût fait de moi sa complice? Non, n'est-ce pas? — Ma résolution fut bientôt prise.

Je montai dans ma chambre, j'empaquetai mes robes et mon linge; je fis prévenir une femme du village — qui m'a vue jadis toute petite — de se tenir prête à m'accompagner le soir même, et j'écrivis à M. de Fresne une lettre... que voici :

« Ce sera pour vous, monsieur, un étonnement de me savoir partie; une douleur peut-être, car je ne veux pas douter de la sincérité de votre affection. Mais cette douleur, dont je souffre moi-même, je

Digitized by Google

ne puis vous l'épargner. Si vive que soit ma reconnaissance de vos bienfaits, elle n'en saurait atténuer la honte; et ma fierté se révolte à l'idée que j'ai pris ma part d'un bien mal acquis. Le passé, que vous me cachiez avec tant de soin, n'est plus un secret pour moi. Je sais d'où vous est venue cette fortune que vous prodiguez, et je rougis en songeant que la mère et la fille de M. Pierre Lefèvre, réduites par vous à la misère, manquent de tout dans un grenier; tandis que, riche à leurs dépens, vous ne manquez de rien dans un château !

« Tout doit être fini entre nous.

« J'ai, depuis six semaines, vingt et un ans; c'est-à-dire le droit de vivre où et comme je l'entendrai. Pauvre, je n'ai plus l'espérance de me marier. Je me retire au couvent des Carmélites. Je tâcherai d'y oublier ces cinq années de ma vie... si pleines pourtant de bons souvenirs. C'est à Dieu que je vais en demander la force.

« Puisse-t-il me l'accorder et vous pardonner, à ma prière, le mal que vous avez fait ! »

Elle était dure cette lettre, n'est-ce pas? cruelle même?... Comme il a dû souffrir; comme il a dû pleurer en la lisant ! Eh bien ! ne devais-je pas l'écrire?... Oui, oui.... sans doute ! et cependant je me la reproche comme une mauvaise action !... Il est coupable, bien coupable !... Mais était-ce à moi

Digitized by Google

de lui jeter si durement au visage une faute dont il souffre, dont il se repent?... Une faute qu'il voudrait réparer peut-être? Il me semble que j'ai mal fait. Mais il est trop tard, c'est fait!...

A cinq heures une carriole était à la porte; j'y montais avec la vieille Marianne et je roulais vers le couvent des Carmélites. A cinq heures et demie M. de Fresne a dû recevoir ma lettre!...

Ecris-moi... j'ai des larmes plein le cœur et plein les yeux.

MADELEINE A BLANCHE.

Août 1872.

Ce n'est donc pas sans raison, ma pauvre Blanche, que nous sommes allées jadis l'une vers l'autre. Nous nous sentions instinctivement poussées vers la même destinée, condamnées aux mêmes revers.

Oui, tu dis vrai, la misère nous rapprochera — plus tôt, hélas! et plus étroitement que je ne l'aurais souhaité; — pour toi, surtout, que j'ai perdue par étourderie et par égoïsme. Et pourtant je suis si cruellement frappée, moi aussi, qu'il me reste à peine la force de te plaindre... Nos ressources sont épuisées; nous sommes sans argent, sans crédit, sans linge, sans meubles... sans asile bientôt! Les huissiers sont venus tout saisir hier, et ne nous ont

Digitized by Google

laissé que ce que la loi ne leur permettait pas de nous arracher. Tu le vois, nous n'avons plus rien à espérer... que de Dieu.

Mais Dieu est là, toujours juste et toujours bon, qui voit nos souffrances et qui les compte. Du courage, allons, du courage!

C'est à toi comme à moi que je jette ce cri désespéré contre lequel proteste, en dépit de mes efforts, mon âme abattue et brisée par la douleur.

BLANCHE A MADELEINE.

Août 1872.

J'ai lu ta lettre, chère aimée, à travers mes larmes ; car, lorsqu'elle m'a été remise, je pleurais. Mais c'était de joie. Ecoute.

Partie des Petits-Prés à cinq heures, j'étais arrivée au couvent à neuf heures du soir. Tout le monde y était couché déjà. Je parvins cependant, en me nommant, à obtenir une chambre — celle-là même que j'occupais le jour où tu vins me dire adieu. Elle donne, tu ne l'as pas oublié, sur le jardin; et les grands ormes de l'avenue allongent leurs branches noires de feuilles jusqu'aux vitres de la croisée.

A travers ces branches, la lune, dans son plein, éclairait toutes les chères allées, où tant de fois

Digitized by Google

ensemble nous avons ri et jasé ; j'y retrouvais des souvenirs dans tous les coins. Aussi restai-je à la fenêtre une partie de la nuit. Je ne songeais guère d'ailleurs à me reposer... On ne tombe pas brusquement de si haut sans souffrir de sa chute... Et puis je me sentais comme oppressée par un remords. Ne m'étais-je pas trop hâtée d'agir? Avais-je des preuves suffisantes ? N'y avait-il pas des points obscurs dans tout cela ? N'aurais-je pas dû provoquer une explication ?... Que sais-je encore ?

Mais la tête s'alourdit à tourner ainsi dans le même cercle. La fatigue m'accablait ; je me jetai dans un fauteuil et m'endormis.

Je ne m'éveillai qu'au bruit de la cloche qui sonnait le lever des pensionnaires. J'avais à peine eu le temps de me reconnaître quand la sœur tourière entra tout affairée dans ma chambre. Elle venait me prévenir que l'on m'attendait au parloir.

— Un monsieur à cheveux blancs, me dit-elle ; l'air très-respectable et qui semblait fort agité.

C'était lui ! je devais m'y attendre, et ce fut une surprise pour moi !... Que faire ? Refuser ? Je ne le pouvais pas, je ne le devais pas !... Au fond, d'ailleurs, quelque chose me poussait vers lui.

Même coupable je l'aimais encore.

Je suivis la sœur tourière au parloir. Mon oncle — c'était bien lui — qui se promenait à grands pas,

Digitized by Google

se retourna au bruit que je fis en entrant et se précipita vers moi. Sans me laisser le temps de m'en défendre, il me prit les mains et me dit avec des larmes dans les yeux :

— Vous êtes une enfant, ma chère Blanche, et, comme tous les enfants, vous avez été cruelle. Je ne sais de quelle méchante action vous avez pu me soupçonner, ni ce que l'on vous a pu dire contre moi. De quoi qu'il s'agisse, il me sera facile de me justifier. Mais je serais bien heureux de reconquérir votre confiance sans être obligé d'en venir là !... Ecoutez-moi, regardez-moi : devant ce Christ, qui me voit et qui m'entend, je vous jure que je suis un honnête homme, et que, de toute ma vie, je n'ai pas un instant cessé d'être digne de vous et des miens !... Me croyez-vous ?

Ah ! si tu l'avais vu, ma chère Madeleine ; si tu avais senti dans tes yeux ce regard droit, jusqu'au fond duquel on pouvait lire ; si tu avais entendu le tremblement de cette voix que faisait vibrer l'accent de la vérité, tu aurais fait comme moi, tu lui aurais jeté les deux bras autour du cou et tu l'aurais embrassé en lui criant comme je l'ai fait :

— Pardonnez-moi !... j'étais folle !...

Quand il a senti mes lèvres s'appuyer sur son visage, il s'est mis à pleurer comme un enfant, le pauvre excellent homme !

Digitized by Google

Moi... j'avais honte de mes soupçons. Tout s'était, en une minute, évanoui comme un vilain rêve, et j'aurais presque souhaité qu'il n'ajoutât rien à sa défense. Des larmes comme celles qu'il venait de verser devant moi valent toutes les preuves.

Mais il me fit asseoir près de lui, le plus près possible, et me dit :

— Voyons maintenant, chère enfant, ma fille, ma Blanche, dites, parlez !... De quoi s'agit-il ?

Que pouvais-je faire de mieux que de lui donner tes lettres ? Je les avais sur moi, je les lui remis.

Dès qu'il en eut pris connaissance :

— Mais c'est impossible ! s'écria-t-il.

En même temps il sortait à son tour de sa poche un paquet de lettres.

— Tenez, lisez, me dit-il.

Ces lettres, d'une date postérieure à votre retour en France, étaient signées Patrice Geck, et presque toutes conçues dans les mêmes termes.

Ce Patrice Geck annonçait à M. Louis Lefèvre que ses instructions avaient été suivies de point en point ; que la liquidation touchait à son terme ; que Mme Charlotte et Mlle Mad s'étaient retirées à San-Francisco, où elles vivaient heureuses ; qu'elles ne cessaient enfin de penser à lui et de le regretter.

Autant de mensonges !... Patrice Geck est un misérable !

Digitized by Google

Je ne sais encore rien de plus ; mon oncle n'est entré dans aucun détail ; mais cela me suffit pour te prédire que ce n'est pas au couvent que nous vieillirons toutes les deux, mais au château des Petits-Prés, s'il te plaît, où je suis bien sûre maintenant de te revoir... tout comme je suis sûre d'épouser M. Henri de Verninac — qui, après tout, ne me déplaît pas.

Et pourquoi donc ne te marierais-tu pas aussi? Deux noces le même jour ! Ce serait plus gai qu'une prise de voile ! et la couronne de fleurs d'oranger ne t'irait pas plus mal que la cornette de carmélite.

Nous en reparlerons.

Tout au futur maintenant, chère aimée ; le passé n'existe plus.

M. JEAN DE FRESNE A Mme DE SENNEVIÈRES.

Août 1872.

Madame,

C'est avec une stupéfaction et une douleur profondes que j'ai eu connaissance de votre infortune. Je vous croyais à San-Francisco. J'avais pris mes mesures pour vous y mettre à l'abri des soucis d'une exploitation trop lourde, et pour vous y assurer une existence honorable. J'ai été indignement trompé par l'homme en qui j'avais mis toute ma confiance.

Digitized by Google

Sa trahison a rejailli sur moi; vous m'avez soupçonné ; vous m'avez cru capable d'une infamie. Rien dans ma conduite passée ne vous y autorisait, et vous m'en avez accusé cependant. Je suis donc forcé de me justifier en vous révélant ce que je comptais vous laisser toujours ignorer.

Mon pauvre ami Pierre Lefèvre, votre fils, madame, n'était pas, au moment où vous êtes venue le rejoindre là-bas, dans une situation aussi brillante qu'il vous était permis de le croire, et que nous nous efforcions de vous le persuader. Entraîné par son insatiable ambition, il avait depuis deux ans fondé à San-Francisco un comptoir qui absorbait chaque année plus que sa part dans les bénéfices de notre exploitation. Depuis deux ans il avait dû recourir à moi, et je m'étais mis — je n'ai pas besoin de vous le dire — à son entière disposition, tout en essayant de l'arrêter sur une pente où je le voyais descendre avec une rapidité qui m'inquiétait.

Six mois après votre arrivée, le chiffre de sa dette avait grossi dans des proportions effrayantes.

Un dernier échec, aussi terrible qu'imprévu, consomma sa ruine.

Ce jour-là je ne le sentis plus de force à lutter.

Il avait perdu la tête ; et j'eus grand'peine, aidé par ce misérable Patrice, à vous cacher l'état déplorable dans lequel il se trouvait.

Digitized by Google

Sourd à tous les conseils, pris de vertige, il s'échappa de nos mains, sauta sur un cheval et disparut.

Nous ne pûmes le rejoindre, Patrice et moi, qu'au moment où, emporté par le galop furieux de l'animal qu'il avait rendu fou comme lui, il disparaissait dans le gouffre, d'où il ne devait jamais sortir !

Désespéré, à mon retour, je crus devoir ne vous dire qu'une partie de la vérité. Il était moins cruel pour vous de croire votre fils victime du hasard que de le savoir victime de son aveuglement et de sa faiblesse.

Je voulus aussi vous cacher sa ruine.

Pauvre par sa faute, vous auriez refusé — j'en étais sûr — votre part d'une fortune qui ne vous appartenait plus légalement. Vous auriez voulu, jusqu'au dernier centime, vous acquitter de sa dette envers moi; vous auriez insisté; je pouvais faiblir; je pouvais n'avoir pas jusqu'au bout le courage de vous tromper. Aussi pris-je la résolution de m'éloigner sans vous revoir, laissant à Patrice Geck l'ordre de vous remettre la moitié des sommes que devait produire la liquidation; une quittance générale de toutes celles versées par moi entre les mains de votre fils, et une lettre enfin, dans laquelle je vous donnais comme raison de mon brusque départ l'urgence d'une affaire qui m'appelait inopinément en Europe.

Digitized by Google

Vous savez aujourd'hui comment ce misérable a exécuté mes ordres.

Voilà toute la vérité en quelques mots.

Ai-je besoin pour vous en convaincre, madame, de vous dire que Patrice Geck est entre mes mains à présent? — Non. —Vous ne me ferez pas une seconde fois, je l'espère, l'injure de douter de ma parole, et vous ne refuserez pas d'atténuer la douleur qui m'est venue de vous, en acceptant de votre plein gré, simplement, comme je vous l'offre, ce que peut-être vous n'auriez point accepté là-bas.

Je vous en supplie, au nom de notre chère Mad, comme nous disions dans le salon des frères Lefèvre. Oui, des frères Lefèvre; il était bien mon frère; et j'ai pour vous, madame, tout le respect et toute l'affection d'un fils.

MADELEINE A BLANCHE.

Août 1872.

Nous partons demain. Je vais prendre la moitié de ta couronne de reine.

Digitized by Google

ÉCHEC AU ROI

La chaleur m'accablait. J'étais allé chercher un peu de fraîcheur au fond du jardin et m'étendre dans un hamac, à l'ombre des catalpas et des sorbiers. J'avais pris des journaux, et, pour l'acquit de ma conscience, je venais de les parcourir. Il n'y était question depuis trois semaines que des inondations du midi de la France.

— S'il faisait moins chaud, me disais-je...

J'en étais là de ma réflexion lorsque le valet de chambre s'approcha sur la pointe du pied, montra sa tête à l'angle du massif et allongea le bras en me disant : Une lettre pour monsieur.

Je tendis la main sans me déranger ; je pris la lettre ; je déchirai l'enveloppe et jetai les yeux sur la signature ; cette lettre était de M. le chevalier de Savigny.

— Parbleu ! me dis-je, voilà qui vient fort à propos. Cet excellent chevalier !... Son castel est à deux pas de la Garonne !... Il me donne des détails... voyons.

Digitized by Google

Je fis un effort pour ouvrir les yeux, et je lus :

« Mon cher cousin, je vous en veux, et beaucoup. Voilà plus de deux ans que j'attends la revanche que vous m'avez promise. Venez donc : j'ai découvert trois combinaisons nouvelles que je me propose d'essayer contre vous, le seul adversaire sérieux que j'aie rencontré. Venez, ou je me fâche. »

Et c'était tout ! M. de Savigny m'invitait à faire quelque chose comme cent cinquante lieues pour lui tenir tête aux échecs !

De tout autre, pareille lettre m'aurait stupéfié ; de lui, elle ne me causa pas la moindre surprise. Je le connaissais de longue date et savais à quoi m'en tenir sur son compte. C'était bien le plus parfait original que l'on pût rêver. Son originalité touchait même de si près à la folie, que l'on avait été forcé, l'année précédente, de l'enfermer six mois dans une maison de santé, d'où il n'était sorti que depuis peu. Cette circonstance avait été la cause principale du retard qu'il me reprochait. J'ai toujours eu peur des fous.

J'aimais pourtant beaucoup le chevalier.

Aussi l'idée me vint-elle, après avoir lu sa lettre, que je ne pouvais sans ingratitude lui refuser plus longtemps la bien légère satisfaction qu'il attendait de moi.

— J'irai là-bas, me dis-je... J'irai ; quand ?...

Digitized by Google

demain?... ce soir?... tout de suite?... et pourquoi pas?... Ah! ma foi, le sort en est jeté... Allons chez M. le chevalier de Savigny!...

Je parlerai peu de mon voyage; il ne m'en est resté, je dois le dire, qu'une impression très-confuse et très-vague.

Mes souvenirs ne sont nets et précis qu'à compter du moment où le chevalier vint me recevoir à la porte du salon où il se tenait d'habitude, au rez-de-chaussée. Il me parut — illusion sans doute — beaucoup plus grand, plus pâle et plus maigre que je ne l'avais vu autrefois; il y avait de cela deux ans. Ses cheveux blancs étaient tout ébouriffés sur son front; et son regard brillait d'un si étrange éclat, que je me sentis tressaillir involontairement. Je savais de source certaine qu'il avait eu plusieurs accès depuis sa guérison. Arrivais-je tout juste à point pour faire la partie d'un fou?

— Bast! me dis-je, ce n'est après tout qu'un petit malheur; et, le cas échéant, j'aurai facilement raison de lui.

Je fus d'ailleurs bientôt rassuré. Le chevalier me tendait les mains et souriait en me disant :

— Enfin, vous voilà!... Et comment va toute la chère famille?... Bien?... Allons, tant mieux... Je suis heureux de vous voir... et aussi de commencer ce match... J'ai des coups!... Ah! ah!... je vous

Digitized by Google

gagnerai, cette fois... et, vous savez, nous ne sortirons de cette chambre qu'après la défaite de l'un de nous !... Vous y consentez ?

— De grand cœur.

Le chevalier s'approcha d'une table préparée au milieu du salon et se mit à ranger méthodiquement les pièces sur l'échiquier.

Nous étions dans une vaste salle à panneaux gris garnie de meubles Louis XV. D'un côté, par deux grandes portes-fenêtres, elle donnait sur le parc, entièrement clos de murs, et planté d'arbres séculaires; de l'autre, par une porte, sur la pièce voisine qui communiquait avec l'antichambre, d'où l'on pouvait gagner la cour, la porte d'entrée et la campagne.

La table était placée de telle sorte que je tournais le dos aux fenêtres et que le chevalier se trouvait entre la porte de l'antichambre et moi. Je n'attachai d'abord aucune importance à ce détail.

Dès que les pièces furent en ordre :

— Eh bien ! me dit M. de Savigny, nous commençons ?

— Volontiers.

Il ne daignait pas songer que je n'avais ni bu, ni mangé, ni dormi depuis vingt-quatre heures. Je n'osai pas le lui rappeler. Un peu de repos m'aurait fait grand bien cependant. Quoique nous fussions

Digitized by Google

en plein été, je grelottais — de fatigue et de fièvre sans doute.

— Vous avez froid ? me dit le chevalier.

— Je l'avoue.

Et je me levai pour aller fermer les portes-fenêtres.

Alors, seulement, je m'aperçus que le ciel était d'un gris noir, peu en harmonie avec le climat et la saison. Les branches des arbres frissonnaient. Ma pensée se reporta aux sinistres dont les journaux m'avaient récemment apporté les détails ; et, lorsque je vins me rasseoir en face du chevalier, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Et les inondations ?

— On exagère, me répondit-il.

Et ce fut tout. Il se frotta les mains, et, me regardant de ses deux yeux étrangement fixes, me dit :

— A vous le trait.

J'y voyais à peine ; — le jour baissait de plus en plus ; le vent soufflait ; — et je me sentais mal à l'aise.

Je commençai pourtant. Pendant dix minutes on n'entendit dans le salon que le crépitement de la bourrasque à travers les branches et le bruit sec des pièces que nous posions tour à tour sur l'échiquier.

Soudain je m'arrêtai pour prêter l'oreille. Je ve-

Digitized by Google

nais d'entendre au loin s'élever un mugissement sourd et prolongé : la terre tremblait comme sous le poids d'une avalanche énorme. On aurait dit que des centaines de locomotives arrivaient sur nous à toute vitesse.

— Jouez donc, mon cher ami ! me dit le chevalier.

— Mais... vous n'entendez donc pas?

— Quoi !... ce n'est rien !... c'est le vent. Jouez donc.

Mais le bruit allait croissant, et avec lui l'étrange exaltation de M. de Savigny. Sa raison semblait fuir à mesure qu'approchait ce danger que je pressentais vaguement, et dont je ne connaissais ni la nature ni l'étendue.

Peut-être en ce moment pouvais-je me retirer avec les honneurs de la guerre. J'en avais grande envie. Pour mon malheur, je ne cédai pas à la tentation ; l'orgueil s'en mêlait ; ma frayeur me semblait puérile, et je me remis bravement au jeu.

Mais, en dépit de moi, ma pensée était ailleurs, et je faisais faute sur faute. Ce grondement qui bourdonnait à mon oreille ne discontinuait pas ; il grandissait !... Il approchait !... Bientôt même il fut si près de nous, que je me retournai brusquement.

Un cri de terreur m'échappa.

Une trombe d'eau, tumultueuse et blanche d'é-

Digitized by Google

cume, entraînant avec elle des débris de toutes sortes, venait de s'abattre sur les marches du perron. En face de moi les chênes, des arbres énormes, se courbaient comme des épis sur son passage. En moins d'un instant le parc ne fut plus qu'un lac immense, dont le flot battait avec un bruit sourd, monotone et régulier les murs de la maison.

Le perron comptait huit marches; l'eau touchait à la plus haute.

Encore une minute et il serait trop tard pour avoir pied; encore une minute et nous étions prisonniers dans la maison.

Je me précipitai vers la fenêtre; il n'était déjà plus temps. L'eau qui pesait sur elle m'empêcha de l'ouvrir. Sans doute elle allait céder sous le poids; — à tout prix il fallait fuir.

La retraite nous était coupée sur le parc. D'ailleurs il était entouré de murs et semé d'arbres. En supposant que des barques eussent été envoyées à notre secours, par là elles ne pouvaient arriver jusqu'à nous. Notre seule chance de salut était du côté de la cour. Là, du moins, on pouvait nous entendre, nous apercevoir, nous recueillir et nous sauver.

Comme je me retournais pour traverser le salon et courir à la porte, je me trouvai face à face avec le chevalier.

Pour un instant ma stupéfaction me fit oublier

Digitized by Google

ma frayeur. M. de Savigny, tranquillement assis devant l'échiquier, la tête appuyée sur ses deux mains, regardait fixement les pièces.

Au bruit que je fis en me rapprochant, il leva les yeux et me dit :

— Je roque.

— Eh! morbleu! chevalier, m'écriai-je, il ne s'agit plus de roquer ni de jouer!... Il s'agit de ne pas mourir noyés bêtement dans cette chambre!... Tâchons d'en sortir!... En montant sur le balcon du premier étage nous serons à l'abri pour quelques heures, et nous pourrons crier, appeler, tandis qu'un de vos gens — s'il en est un assez résolu pour tenter l'entreprise — tâchera d'aller décrocher le petit bateau qui se trouve à quelque cinq cents pas sur l'étang de la Passette.

— Tous mes gens sont dehors, me répondit le chevalier d'un air froid, ironique, presque féroce.

— Eh bien! soit... tâchons de nous sauver nous-mêmes!...

— Finissons notre partie d'abord... nous avons le temps.

— Le ciel me préserve d'une telle folie! m'écriai-je.

En même temps je me précipitais vers la porte pour l'ouvrir et monter au premier étage. Plus ra-

Digitized by Google

pide que moi, le chevalier y était arrivé le premier, l'avait fermée à double tour et en avait mis la clef dans sa poche.

Le doute n'était plus possible. Je me trouvais seul dans ce salon, dans cette maison déserte, face à face avec un fou! Et l'eau qui coulait lentement par les fenêtres dessinait déjà sur le plancher des rigoles qui, se réunissant çà et là, formaient de larges flaques où je sentais clapoter mes pieds.

Il ne me restait qu'une ressource : sauver le chevalier malgré lui — et me sauver. Il fallait pour cela m'emparer par la persuasion, par la force ou par la ruse de cette clef, qu'il venait de mettre dans sa poche.

— Cette clef! monsieur, lui dis-je; au nom du ciel, cette clef!... Voyez, l'eau monte... dans un quart d'heure il sera trop tard!...

— Vous êtes jeune et impatient, me répondit-il avec un sourire. J'étais comme vous jadis. Hé! hé! c'est beau la jeunesse!... Venez donc finir votre partie! vous savez que j'ai roqué?

En parlant ainsi, il était allé paisiblement reprendre sa place devant l'échiquier.

Dehors, à travers les vitres, je voyais l'eau moutonneuse monter insensiblement, sans secousse violente; mais monter, monter toujours, et blanchir de son écume le tronc des grands arbres, dont

Digitized by Google

plusieurs venaient de se briser et de tomber avec fracas.

Ce fou près de moi, cette masse d'eau implacable, cette porte fermée... c'était effrayant!

M. de Savigny avait soixante et dix ans. Il me répugnait d'employer la force contre lui. Et pourtant c'était ma seule chance de salut; je le comprenais. Vigoureux et jeune, je pensais avoir bon marché de ce vieillard cassé par la fatigue et la maladie. Tout espoir de le convaincre était perdu; il fallait agir.

Je m'approchai de lui par derrière, traîtreusement, pour plus de sûreté, et aussi pour éviter une lutte dans laquelle je craignais de lui donner involontairement quelque mauvais coup. Je le saisis à bras-le-corps, à l'improviste. Sûr de moi, je n'avais employé pour cela que la moitié de mes forces; et je ne tardai pas à le regretter. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le chevalier s'était dégagé de mon étreinte et, se retournant, m'avait saisi les deux poignets. Il me serrait à me faire crier. J'étais stupéfait. La rage décuplait mes forces; et je ne parvins cependant pas à recouvrer la liberté de mes mouvements. Pâle, l'écume aux lèvres, les yeux hors de la tête, je criais machinalement :

— Lâchez-moi, chevalier! lâchez-moi donc!

— Si vous me promettez d'être raisonnable.

Digitized by Google

— Soit.

— Je vous ai dit que nous ne sortirions de cette chambre qu'après la défaite de l'un de nous!... Vous savez où nous en sommes? J'ai roqué.

— Mais regardez donc, monsieur, regardez!

— Qu'importe?

— Mais nous allons mourir!... mourir noyés!

— Non, non. Cette eau vous effraye... mais je sais ce que c'est, moi!... On travaille au canal; on a bouché le ru de l'étang... l'eau s'écoule par ici... elle va passer!... Le soleil viendra demain à son tour et séchera tout cela. C'est un petit malheur... que voulez-vous?... j'y suis habitué... cette maison est très-humide.

Oh! les fous! les fous!... Dieu vous préserve des fous!... « Cette maison est très-humide! » Il me disait cela en souriant, et nous avions de l'eau déjà jusqu'à la cheville!... et l'une des vitres de la fenêtre venait de se briser!... et l'eau, par là, coulait sur le plancher du salon en clapotant, comme lorsqu'on emplit un baquet. Et je n'étais pas le plus fort!... Le hasard voulait que ce vieillard, chétif d'apparence, eût les muscles d'un hercule forain!...

Je ne savais que dire, que faire... je perdais la tête.

— Jouez donc! me répétait le chevalier.

— Si je pouvais le battre, pensai-je... très-vite;

Digitized by Google

le faire mat en trois coups; c'est l'affaire de dix minutes... L'eau ne sera encore qu'à la hauteur de la plinthe!... Il me rendra la clef; il sera encore temps d'ouvrir cette porte et de monter au premier étage. Oui, oui... c'est cela! il faut le battre!

Et je me remis en place devant M. de Savigny. Mais j'avais la fièvre; mes idées dansaient dans ma tête. Avec cela, je sentais le froid me gagner; j'avais les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux; je grelottais; mes dents claquaient. Par instants, des frissons d'épouvante me faisaient trembler comme tremblent les feuilles sous un vent d'orage!

Je ne distinguais plus les pièces les unes des autres. Et — chose affreuse — je comprenais que ma vie dépendait de la lucidité de mon esprit, de la sûreté de mes combinaisons! Je fis un effort violent sur moi-même et rassemblai toutes mes forces vers ce point : faire échec au roi, échec sur échec, dérouter mon adversaire par une série de coups imprévus, et saisir l'occasion de lui crier enfin :

— Vous êtes mat!

Je me hâtai pour mon malheur, et, d'un mouvement brusque, je fis tomber trois pièces. Je les remis tant bien que mal. Mais ce n'était pas l'affaire de M. de Savigny.

— Votre cavalier, me dit-il, était sur la quatrième et non sur la cinquième case du roi.

Digitized by Google

— Vous avez raison, m'empressai-je de répondre.

— J'ai raison... en êtes-vous sûr?... Voyons... quel est le dernier coup joué?

— Par pitié, chevalier, hâtons-nous! m'écriai-je comme affolé à mon tour.

— Vous êtes jeune, me dit-il encore en ricanant. C'est beau la jeunesse!

Ma raison m'abandonnait. Les pièces étaient à leur place, et je me sentais incapable de jouer trois coups de suite. Et l'eau venait de monter subitement dans le salon, si haut que la table nageait devant nous comme un bateau sur cette mer improvisée! Nous avions été forcés de nous lever pour continuer notre infernale partie.

C'est une horrible chose de mourir ainsi!...

La terreur me donna subitement une lucidité que je n'espérais plus. Je venais d'entrevoir un coup infaillible. J'étais sûr du succès. J'allongeai la main, je saisis ma reine, et, la plaçant sur une des cases, j'allais m'écrier : « Echec au roi! » lorsqu'une trombe furieuse entra par la fenêtre, bouleversa tout autour de nous et me coupa la parole.

J'essayai d'ouvrir la bouche pour jeter un cri; pendant une seconde j'agitai les mains dans cette eau qui bourdonnait à mes oreilles, qui m'étouffait, et...

Et je m'éveillai. Je m'étais tout simplement en-

Digitized by Google

dormi dans mon hamac; endormi d'un sommeil si profond, que je n'avais pas entendu gronder l'orage au-dessus de ma tête, et que j'avais reçu sans en rien perdre une de ces violentes ondées qui, dans l'espace de dix minutes, font d'une prairie un lac, et du plus mince ruisseau une rivière.

J'étais mouillé jusqu'aux os; je tremblais de froid. Je m'empressai d'aller changer de vêtements et, tout plein de mon rêve, j'écrivis à ce cher M. de Savigny que, retenu par des affaires de famille, j'étais, pour quelque temps encore, privé du plaisir d'aller faire avec lui ma partie dans son petit castel seigneurial... sur les bords de la Garonne.

Digitized by Google

LA BELLE-ARTÉMISE

Il y a quelque trente ans, à l'époque où le Havre, port de second ordre, ne comptait pas comme aujourd'hui presque autant de millionnaires que d'habitants, M. Letourneur y passait, avec quelque apparence de raison, sinon pour le plus riche, du moins pour un des plus riches armateurs. Il avait maison de ville et maison de campagne, domestiques nombreux, chevaux de selle et chevaux d'attelage ; ses dîners étaient exquis, et, s'il donnait un bal ou une soirée, il en était bruit huit jours d'avance.

Il devait cette fortune à son travail et à son énergie, affirmaient les uns ; à son adresse, prétendaient les autres.

Calomniez, a dit Basile, il en restera toujours quelque chose. De toutes les vérités, c'est la plus tristement vraie qu'on ait jamais dite. Lorsque, après le naufrage d'un de ses bâtiments, *le Triton,* on avait vu M. Letourneur, qui perdait près de

Digitized by Google

deux millions d'un seul coup, semer, comme la veille, l'argent à pleines mains, il s'était trouvé quelqu'un pour dire avec un haussement d'épaules significatif :

— Oh ! oh !... il a peut-être moins perdu que l'on ne croit.

Le lendemain, cinquante personnes allaient répétant partout :

— Eh bien, vous savez? Il paraît que Letourneur n'a rien perdu.

On ajouta bientôt : — Au contraire.

Moins de huit jours après le sinistre, une bonne moitié de la ville était convaincue que M. Letourneur avait fait volontairement sombrer son navire, chargé de marchandises insignifiantes et assuré pour une somme assez considérable. Un autre de ses bâtiments ayant eu le même sort quelque temps après, les bruits fâcheux sur son compte prirent une telle consistance, qu'il dut aller au-devant des calomniateurs, et provoquer une enquête dont le résultat ne pouvait être douteux. Cette conduite lui valut un regain d'estime et de confiance, sinon de la part des indifférents et des oisifs, du moins de la part de tous ceux qui, s'étant trouvés directement en rapport avec lui, avaient été à même d'apprécier la droiture de son caractère.

Digitized by Google

M. Letourneur était un fort honnête homme, en effet, si l'on peut donner ce titre, de tous le plus glorieux, à quiconque, n'ayant jamais eu maille à partir avec l'adversité, n'a pu avoir le mérite de sortir vainqueur d'une de ces luttes où sombrent quelquefois les mieux intentionnés.

Qu'aurait fait en pareille aventure M. Letourneur? Peut-être ceux qui professaient pour lui la plus bienveillante estime auraient-ils hésité à répondre à cette question. On le savait d'une nature hésitante, d'un caractère flexible et mou; et l'on pouvait le supposer capable de céder, pour le mal, aux insinuations du premier gredin venu, puisque pour le succès et pour le bien on l'avait vu maintes fois suivre docilement les conseils de sa femme ou de ses commis.

Cette irrésolution, disons le mot, cette faiblesse, qui faisait le fond de son caractère, se trahissait du reste visiblement. Un peu gros, la face large, le ventre proéminent, le teint coloré, s'il avait, au premier abord, l'aspect d'un homme absolument heureux, qui n'a rien à craindre d'autrui et rien à se reprocher à lui-même, on sentait, en l'examinant mieux, une sorte de gêne dans ses allures. Il semblait avoir toujours peur de quelque chose ou de quelqu'un, et parfois son regard évitait le regard comme s'il avait craint que, par cette

Digitized by Google

fenêtre trop grande ouverte, on pût voir ce qui se passait au fond de son âme.

Le secret de cette timidité maladive que l'on n'aurait pas manqué, le cas échéant, de retourner contre lui, ne pouvait être compris que de ceux qui connaissaient à fond et par le menu son existence passée et présente.

M. Letourneur, petit commis sans fortune et sans espérance d'avenir, n'avait dû qu'à son mariage de pouvoir charger son premier bâtiment. Et ce mariage inespéré s'était fait en quelque sorte à son insu, presque malgré lui. Celle qu'il épousait, veuve et déjà mère d'un enfant de quatre ans, l'avait choisi moins pour elle que pour lui-même. Elle était de celles qui pensent que, de tous les liens qui peuvent unir deux êtres ici-bas, la reconnaissance est le plus solide et le plus durable ; et elle espérait que son protégé, devenu son mari, lui payerait largement sa dette en dévouement et en affection. Elle ne s'était pas trompée en cela. Letourneur fut le modèle des maris et des pères. Mais, en même temps que la reconnaissance, une sorte de gêne s'était glissée dans son âme. Il se sentait l'obligé de sa femme. De là une première crainte qui expliquait bien des hésitations, bien des faiblesses apparentes. N'opérant pas avec ses propres capitaux, il se croyait moralement forcé de réussir ;

Digitized by Google

se ruiner, c'eût été voler sa femme. Aussi n'osait-il point aller de l'avant, et n'agissait-il qu'après avoir pris de tous les côtés des conseils qui, au besoin et en cas de malheur, lui auraient servi d'excuse. La reconnaissance et l'affection qu'il avait vouées à Mme Letourneur et à son fils, quoique très-vives, lui avaient donc toujours paru quelque peu lourdes à porter, parce qu'elles contenaient implicitement pour lui une obligation qu'il avait consentie sans la chercher et sans la vouloir.

Aussi lorsque, une douzaine d'années après son mariage, il avait été question d'associer son frère François, n'y avait-il consenti que sur les instances réitérées de sa femme, qui s'efforçait toujours, elle, de lui faire oublier qu'elle avait apporté la plus grosse pierre de l'édifice.

Veuf à cette époque, M. François Letourneur avait une fille âgée de treize ans ; Raymond en avait seize ; la première idée qui dut venir et qui vint à l'esprit de tous fut de cimenter plus tard par un mariage entre ces deux enfants les liens, déjà si solides, que créaient entre eux le dévouement, la confiance et l'affection.

Deux ans se passèrent pendant lesquels on ne songea qu'à ce joyeux projet sur lequel tout le monde était d'accord, Marguerite et Raymond plus que tout le monde.

Digitized by Google

Raymond, à dix-huit ans, était déjà un homme ; Marguerite, avec ses fraîches couleurs et sa belle chevelure blonde, portait admirablement ses quinze ans; et si leurs parents n'avaient songé à les unir, tout porte à croire qu'ils n'auraient pas manqué de les pousser doucement dans cette voie.

Il n'y avait pas alors au Havre de famille plus unie, pas de maison où les jours fussent plus également heureux, les soirées plus joyeusement calmes. On recevait peu; on vivait entre soi, comme si l'on n'avait pas voulu gaspiller son bonheur au profit des indifférents et des curieux. Rien ne semblait enfin devoir jeter d'ombre sur les lumières de ce tableau riant et sain comme un Greuze de la bonne époque, lorsque survint le désastre du *Triton*. Ce fut l'objet d'une discussion assez vive entre les deux frères. Ce qui, pour d'autres, n'aurait été qu'une piqûre à peine sensible fut pour eux une blessure qui ne se cicatrisa que lentement, si lentement, qu'elle était mal fermée encore lors du second désastre dont nous avons parlé et qui motiva l'enquête sollicitée par Letourneur aîné. Cette fois, la discussion s'envenima. Letourneur fit peser sur son frère toute la responsabilité de l'événement. Il n'avait pas pris les mesures nécessaires... le bâtiment était déjà vieux... il avait été mal visité... il aurait dû en contremander le dé-

Digitized by Google

part, et faire transborder la cargaison... etc. S'il s'en était tenu là, ce n'aurait peut-être été que demi-mal, mais il s'oublia jusqu'à lui dire :

— Qu'il ne souffrirait pas que, par étourderie et maladresse, on compromît l'avenir d'une femme dont il était le soutien et l'appui ; qu'une pareille tâche était assez lourde, et qu'il ne pouvait accepter la responsabilité des bévues d'un associé sans expérience, qui, d'ailleurs, n'avait rien apporté dans la maison !

François, dont la patience n'était pas la vertu dominante, prit son chapeau, fit ses malles et disparut.

Ce procédé un peu vif mit M. Letourneur dans un tel état d'exaspération, que pendant six mois il ne souffrit pas que l'on prononçât devant lui le nom de son ancien associé. Mais, en dépit de l'énergie apparente de sa rancune, harcelé par la crainte d'avoir eu des torts graves dans cette affaire, et poursuivi par les récriminations de sa femme et de son fils, il prit peu à peu, dans cette lutte qu'il soutenait contre lui-même et contre les siens, ces allures hésitantes et peureuses qui écartaient de lui la confiance.

Pendant trois ans, à la suite de cette rupture qui ruinait ses plus chères espérances, Mme Letourneur, avec la ténacité des mères qui combattent

Digitized by Google

pour le bonheur de leurs enfants, n'avait pas laissé échapper une occasion de revenir sur cette question délicate et de ménager un rapprochement entre les deux frères.

Elle avait, dans ce but, tâté d'abord, comme on dit, le terrain du côté de M. Letourneur jeune, qui s'était établi à Rio et y avait gagné une certaine fortune. Il refusait de faire les premiers pas, mais se montrait disposé à ne pas repousser les avances qui lui seraient faites.

— Que l'on m'envoie Raymond, avait-il dit. Il apportera ici l'oubli du passé.

M. Letourneur déclara positivement que Raymond ne partirait pas.

Vingt fois Mme Letourneur avait renouvelé ses instances, vingt fois elle avait échoué, lorsqu'un hasard inattendu vint réveiller son espoir et lui donner des forces nouvelles.

La Belle-Artémise appareillait pour Rio de Janeiro.

C'était un trois-mâts appartenant à la maison Letourneur, sur lequel Raymond pourrait faire le voyage dans des conditions exceptionnelles de bien-être et d'économie.

Il est indispensable, en effet, de dire ici que, depuis dix-huit mois environ, Mme Letourneur avait vu son mari restreindre ses dépenses, et n'était pas

Digitized by Google

sans croire que la question d'argent fût momentanément pour quelque chose dans ses refus.

Le départ de *la Belle-Artémise* était donc pour la famille de l'armateur un véritable événement.

Pour le commerce du Havre, c'en était un plus considérable encore; et depuis huit grands jours on ne parlait pas d'autre chose. Ce navire était chargé, disait-on, d'une cargaison importante, et assuré pour une somme si considérable, que plusieurs compagnies avaient dû se réunir pour en répondre. On parlait de 1 500 000 francs.

Or, quoique moins accentués, les bruits fâcheux sur le compte de M. Letourneur n'étaient pas suffisamment apaisés pour qu'on ne les entendît pas grossir un peu devant un pareil chiffre.

Le navire cependant était neuf, bien gréé, bien commandé; il n'y avait que peu de risques à courir. Mais cela n'empêchait pas les sceptiques et les envieux de hocher la tête comme s'ils avaient eu le pressentiment d'un mauvais coup.

C'est que les petites économies réalisées chez lui par Letourneur n'avaient pas plus échappé aux curieux du dehors qu'aux intéressés du dedans.

Sur une place de commerce, un cheval vendu, une soirée remise, suffisent à compromettre le crédit; et quoique M. Letourneur eût toujours fait

Digitized by Google

honneur à sa signature, on ne le sentait déjà plus sûr de lui-même.

En cela du moins, l'opinion publique ne se trompait qu'à demi. La maison Letourneur chancelait. Ce n'était plus qu'une question de temps ; six mois encore et elle devait tomber, si quelque événement inattendu n'y ramenait d'un coup les millions qui s'en étaient envolés un à un.

Depuis un an, Letourneur le savait, et depuis un an, tout en luttant contre la mauvaise chance, il s'était efforcé de ne rien laisser deviner aux siens des angoisses qui l'agitaient.

Il y avait presque réussi. Ni sa femme ni Raymond ne se doutaient de la gravité du danger qui les menaçait. Ils ne se préoccupaient que de mener à bien l'entreprise toute de cœur qui les touchait si profondément, et d'obtenir de M. Letourneur qu'il laissât Raymond prendre passage à bord de *la Belle-Artémise*.

Le départ était fixé au 28 août.

Le 27, vers cinq heures, ils attendaient au jardin M. Letourneur, qui, ses affaires finies, reprenait chaque soir le chemin de sa villa.

Madame Letourneur, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, était belle encore, avec ses admirables cheveux noirs où brillaient à peine quelques légers fils d'argent, ses lèvres fraîches et roses,

Digitized by Google

et ses grands yeux d'un bleu sombre dont le regard avait cette fixité calme que donne le repos de la conscience.

Assise à l'ombre d'un massif, les mains négligemment pendantes, elle regardait, comme savent regarder les mères, son fils Raymond, qui, debout contre la rampe de la terrasse, fixait sur l'immensité de la mer un regard à la fois pensif et triste.

L'air était pur cependant, le ciel limpide. C'était une de ces belles après-midi d'été, où tout est lumière et parfum. Le silence était profond ; on n'entendait que par instants bourdonner une mouche, et de minute en minute gronder la mer, d'où s'échappaient et montaient ces âcres senteurs qui grisent comme un vin généreux, et qui sont, pour les âmes déjà éprouvées surtout, pleines de rêveries toujours douces, d'extases toujours nouvelles.

Mais la pensée de Raymond était plus loin !

Madame Letourneur, après l'avoir un instant couvé des yeux avec une tendresse pleine de fierté, s'approcha doucement, et lui posant la main sur l'épaule :

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

— Vous le savez bien, ma mère, répondit le jeune homme en souriant tristement.

— Oui... Mais que veux-tu, mon pauvre garçon !...

Digitized by Google

Peut-être serait-il sage de renoncer à ce rêve d'enfance.

— Jamais !

— Et tu voudrais essayer une fois encore de convaincre M. Letourneur ?... tu voudrais obtenir ?...

— Mais que lui importe ?... Pourquoi s'oppose-t-il à ce départ ?... C'est plus que de l'entêtement ! et si je n'étais sûr de son affection...

— Oh ! de cela, mon ami, il ne faut pas douter ; ce serait me chagriner cruellement. M. Letourneur t'aime comme son fils, et s'il te refuse, pour la première fois, ce que tu lui demandes, c'est...

— C'est que son orgueil ne veut pas se résoudre à plier ! Il s'imagine que mon départ équivaudrait à des excuses... Et quand cela serait !... le beau malheur !... des excuses à son frère !... qui ne lui en demande pas, après tout. Cette rupture n'a jamais eu de cause sérieuse ; et c'est mal de sacrifier à des griefs insignifiants d'amour-propre le bonheur de toute ma vie. Vous n'avez pas insisté comme il le fallait, ma mère... Voilà plus de six semaines que vous ne lui avez reparlé de ce projet. *La Belle-Artémise* va mettre à la voile... dans vingt-quatre heures il sera trop tard.

— J'en parlerai ce soir, si...

— Si ?...

— Ah ! si M. Letourneur ne revient pas ce soir

Digitized by Google

comme tous les jours, préoccupé, sombre, tout à des idées qu'il ne me dit pas et que je crains de deviner.

— Que vous craignez ?

— Oui... sa situation est compromise. J'en ai peur, et s'il n'a pas trouvé le moyen de se relever promptement, ce serait peine perdue que de lui parler de tout cela. Il ne m'écouterait même pas.

Raymond laissa échapper un geste d'impatience, presque de colère, et s'accouda sur la rampe, le visage dans les mains, les yeux toujours fixés sur l'horizon.

Sa mère, penchée à côté de lui, triste comme lui, cherchait sans les trouver quelques mots de consolation ou d'espérance, lorsqu'une voix retentit derrière eux et s'écria :

— Ah ! ah ! je vous y prends à conspirer.

C'était M. Letourneur.

Il saisit de la main droite la tête de sa femme, de la main gauche celle de Raymond et, les approchant de la sienne toutes deux à la fois, mit sur chacune un baiser sonore et joyeux.

— Vous semblez rayonnant, mon ami? lui dit Mme Letourneur.

— Rayonnant !... Mais oui... tout va bien... ou plutôt tout va mieux... La maison Van Berg m'es-

Digitized by Google

compte 170000 francs de papier; j'ai en outre... Mais ne parlons pas d'affaires aujourd'hui.

Il réunit dans ses deux mains les mains de sa femme et de son fils, les entraîna, les fit asseoir et prit place à côté d'eux en souriant.

Certes, quiconque, en passant par le petit sentier qui, devant la balustrade, séparait le jardin de la côte, aurait vu dans son cadre de verdure et de fleurs ce délicieux et calme tableau, n'aurait pu se douter ni voulu croire que ces trois êtres seraient avant peu les héros d'un épouvantable drame, et que le hasard, d'un coup de baguette, renverserait toutes leurs espérances d'avenir et de bonheur.

En voyant son mari si heureux et si expansif, Mme Letourneur avait jeté à son fils un regard qui voulait dire :

— Je crois que c'est le moment de parler.

Au bout d'une minute, en effet, comme M. Letourneur venait de dire, en se frottant les mains : « On est bien ainsi entre soi, » Mme Letourneur ajouta :

— On pourrait être mieux encore.

— Que voulez-vous dire, ma chère amie?

— Ne manque-t-il personne sous ce berceau où tant de fois...

— Oh! s'écria M. Letourneur en se levant, je vous vois venir. Encore et toujours cette vieille

Digitized by Google

histoire! Ne pourrai-je donc passer une soirée tranquille?

— Songez, mon ami, que ce n'est pas seulement de nous qu'il s'agit dans cette vieille histoire, mais de mon fils.

— De notre fils, dites de notre fils, je vous prie.

— Si vous l'aimez, vous ne pouvez vouloir que son bonheur.

— Eh! c'est précisément pour cela que je crois bien faire en m'opposant...

— Oh! monsieur! s'écria Raymond en joignant les mains.

— Oui... oui... mon garçon, interrompit M. Letourneur avec bonhomie, je sais par cœur ce petit roman que tout le monde a fait au moins une fois dans sa vie. Mais il faut, dans une aussi grave question, voir les choses d'un peu plus haut et regarder un peu plus loin. J'admets pour une minute que tu ramènes ici monsieur mon frère et que tu épouses sa fille. Monsieur mon frère — que Dieu bénisse! il m'a fait la vie assez dure! — ne sera pas depuis huit jours au milieu de nous que le vieux levain aura fermenté... Ne levez pas les épaules, ma chère amie! Les anciennes querelles, comme un liége qu'on enfonce, reviennent sur l'eau dès qu'on ôte la main... Une nouvelle rupture, dans un pareil état de choses, serait grave, très-grave, non plus seule-

Digitized by Google

ment pour nous, mais pour toi, mon cher Raymond. Pour qui prendrait parti ta femme? Pour son père, bien entendu. Ta femme brouillée avec nous, qui suivrais-tu? ta femme. Il ne nous resterait donc que la triste ressource de nous rendre quelquefois des visites mystérieuses et discrètes. Nous serions des étrangers l'un pour l'autre. Tu t'en défends? Soit! C'est donc pour nous que tu prendrais parti? Ce serait alors brouille et désunion dans ton ménage...

— Mais, s'écria Mme Letourneur, où prenez-vous tout cela?... Qu'y a-t-il de si grave entre votre frère et vous que...

— Ce qu'il y a eu?

— Des piqûres d'épingles.

— Qui, répétées cent fois par jour, ont fini par faire une plaie!... Monsieur mon frère est un orgueilleux et un égoïste!... Est-ce que s'il m'aimait il serait parti de la sorte, sans dire ni bonjour ni bonsoir?... Est-ce que s'il avait une parcelle de cœur, il n'aurait pas le lendemain même senti l'indignité de sa conduite et ne serait pas revenu?

— Si vous étiez allé franchement au-devant de lui...

— Il n'aurait plus manqué que cela! Je reçois un soufflet; l'autre joue, n'est-ce pas?... Non, non, mille fois non!... Et puis, je vous le demande, que

Digitized by Google

signifie cette étrange condition qu'il m'impose en quelque sorte de lui envoyer notre fils? Un ambassadeur à M. François! Je suis l'humble sujet de Sa Majesté... C'est me traiter en petit garçon.

Letourneur, une fois sur ce terrain, ne s'arrêtait guère. Il s'échauffait au bruit de ses paroles. Mme Letourneur comprit que, cette fois encore, elle n'obtiendrait rien. Cependant, pour l'acquit de sa conscience, et ne voulant pas se donner aux yeux de son fils le tort de n'avoir pas jusqu'au bout pris l'intérêt de ses plus chères affections, elle interrompit son mari en lui disant :

— Bref, que décidez-vous?... Sacrifierez-vous à vos petites rancunes le bonheur de mon enfant, ou?...

— Je ne sacrifie rien, et je ne vois pas ce qui vous autorise à m'affubler de ce rôle de bourreau!... Je soutiens qu'il sera toujours temps de faire cette sottise, et que, pour le moment, le plus sage est de se tenir coi.

— Si pourtant monsieur votre frère, comme vous dites, apparaissait brusquement ici, les bras ouverts.

— Il n'apparaîtra pas, je le connais.

— Supposons que cela soit, le chasseriez-vous? Le haïssez-vous à ce point?...

— Mais je ne le hais pas!... Je ne lui en veux que de son incroyable égoïsme!... Ce monsieur,

Digitized by Google

depuis quatre ans, n'a pas même cherché à savoir si j'étais vivant ou mort!...

— Mais s'il revenait... s'il vous ouvrait les bras?

— Ah! dame... si... si... c'est mon frère après tout!

Madame Letourneur regarda Raymond en souriant.

Une idée nouvelle semblait lui être venue qui la rassurait pleinement sur l'avenir; et, sans plus insister, elle suivit M. Letourneur, qui venait de se lever et se dirigeait vers la maison en disant :

— Allons dîner.

Le repas fini, comme on quittait la table, au moment où M. Letourneur, le sourire aux lèvres, à la fois satisfait de sa journée et de son repas, allumait un cigare, son valet de chambre vint le prévenir que M. Siméon Leclerc l'attendait dans son cabinet.

— Tiens! s'écria M. Letourneur, que vient-il faire à cette heure-ci?

Ce Siméon Leclerc était le principal commis et intéressé de la maison. A la fois caissier, représentant, acheteur, il assumait une grosse part de la besogne et de la responsabilité. M. Letourneur avait en lui pleine confiance; et, sans qu'il soit besoin de le dire, on comprend qu'il ne devait et ne pouvait lui rien cacher de ses affaires. C'était d'ailleurs un homme d'une fidélité et d'une discrétion à toute

Digitized by Google

épreuve, qui, chose rare, adorait son patron et se serait jeté au feu pour lui.

Quand M. Letourneur entra dans son cabinet, Leclerc s'y promenait avec agitation. Au bruit de la porte, il s'arrêta court.

— Qu'y a-t-il donc, Siméon ? demanda M. Letourneur.

— Ce qu'il y a, monsieur ? dit le commis en joignant les mains. Il y a que nous sommes perdus. La maison Fauvel suspend ses payements.

— Fauvel ! s'écria Letourneur suffoqué. Fauvel !... impossible !... une des maisons les plus solides de la place !

— Elle suspend ses payements !... et nous sommes engagés pour 1 780 000 francs !

— C'est la ruine !

Le coup était d'autant plus rude que, un instant auparavant, M. Letourneur, avec les 170 000 francs qu'il venait d'escompter, se croyait sûr de l'avenir.

— La ruine ! répéta-t-il.

— Sinon demain, ajouta le caissier, du moins à courte échéance.

— A quand nos plus forts payements ?

— Six mois.

— Quelle somme ?

— Plus de 700 000 francs.

M. Letourneur tomba sur une chaise, les bras

Digitized by Google

pendants, le regard fixe. Ses idées commençaient à danser dans sa tête. Puis, il se releva brusquement en serrant les poings et en frappant du pied. Ce désastre, où le hasard entraînait avec lui sa femme et son fils, l'accablait et l'exaspérait en même temps.

— Après tout, monsieur, hasarda Siméon Leclerc, il n'y a que ceux qui ne luttent point qui sont déshonorés par la défaite... Il faut lutter!... La crise est plus terrible à coup sûr que celles dont nous sommes déjà sortis!... Mais peut-être...

— Peut-être, peut-être... Allons donc, mon cher! riposta brutalement Letourneur, on dirait que vous n'êtes pas dans les affaires. Je ne puis me relever qu'avec du crédit; cette faillite me ferme toutes les banques. Dans huit jours, on ne voudra pas de ma signature à 60 pour 100; ceux qui ne doutent ni de mon intelligence commerciale ni de ma probité, me refuseront 100 francs, et dans six mois je tomberai, à mon tour, avec un actif dérisoire et un passif de plus d'un million!

Et, fou de rage, il se mit à courir à travers la chambre en s'arrachant les cheveux et en répétant :

— Elle m'a enrichi et je la ruine!... Je la ruine!

Siméon s'efforça d'abord de le calmer; mais, sur une riposte un peu vive, il ne jugea pas utile d'insister et se retira discrètement, laissant au temps, au sommeil et à la réflexion le soin de remettre en

Digitized by Google

équilibre ce cerveau à demi dérangé par la violence d'une telle secousse.

Une fois seul, M. Letourneur tomba dans un accablement stupide et morne. Il ne sentait même plus la douleur du coup qui venait de le frapper; il ne songeait plus aux moyens, possibles ou non, d'en éviter les suites. Tous les rouages de son être s'étaient brisés à la fois; sa pensée, comme son corps, était inerte.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir; il n'entendit pas sur le parquet le bruit d'un pas lourd et ne leva la tête qu'au moment où une voix éraillée et creuse dit tout à côté de lui :

— Y aurait cependant moyen d'en sortir!

Celui qui venait de parler portait le costume des matelots : veste de drap, pantalon large, chemise de flanelle, ouverte ; il tenait son béret à la main.

C'était le type du loup de mer dans la mauvaise acception du mot, face aplatie, front bas, mâchoire large, encadrée d'un collier de favoris roux grisonnants. Ses lèvres minces s'entr'ouvraient à peine pour donner passage aux paroles; le regard de ses petits yeux ronds était perçant et cynique. Une méchante et laide figure!

— C'est vous, Martial Pic? murmura M. Letourneur.

— Oui, patron, c'est moi!... mande pardon!...

Digitized by Google

mais vous savez, quand les portes sont pas bien fermées, on entend sans écouter... J'étais... dans l'antichambre depuis une bonne demi-heure... Je venais vous demander une avance sur ma solde ;... c'est pas lourd la solde d'un maître calfat... Enfin, suffit !... C'est pas le moment !... De sorte que j'ai entendu... Pourquoi je me suis fait l'honneur de vous dire qu'on pourrait toujours sortir de là.

Une lueur de raison sembla revenir au malheureux armateur, qui prit les mains du maître calfat en lui disant :

— Ah ! tu es un brave et digne garçon, Martial Pic ! merci !... tu prends mes intérêts, toi !... sortir de là, oui... Il faudrait sortir de là ! mais comment ?

Martial regardait son patron en clignant alternativement l'œil droit et l'œil gauche, et en roulant dans sa bouche le morceau de tabac dont il avait la déplorable habitude de ne se séparer jamais. Cette grimace eût peut-être été significative pour un homme en état d'en démêler toute l'ironique et brutale malice. M. Letourneur, lui, n'y comprit rien.

Il regardait d'un air hébété le maître calfat, qui, sentant la nécessité d'être un peu plus explicite, murmura sans desserrer les dents ni ouvrir les lèvres :

— Si *la Belle-Artémise* sombrait en pleine mer ?

Digitized by Google

— Eh bien? demanda machinalement l'armateur.

— Eh ben... dame!... les compagnies financeraient ferme!... et m'est avis qu'un bon petit million ça vous mettrait du beurre dans la gamelle!

— Ah!... oui... oui... mais *la Belle-Artémise* ne sombrera pas... un bâtiment tout neuf!

— On en a vu sombrer de plus solides!

— Ceux-là...

— Ah dame! on les avait aidés un peu! Hé! hé! aide-toi, le ciel t'aidera... Une avarie de rien du tout... un trou grand comme ça!... quand on sait s'y prendre... n'en faut pas plus!... à fond le bâtiment... et ni vu ni connu je t'embrouille!

M. Letourneur avait compris enfin l'épouvantable opération que lui proposait son maître calfat. Il se redressa de toute sa hauteur, et d'un geste indigné lui montra la porte en criant :

— Hors d'ici, misérable!... et ne reviens pas!

Martial Pie haussa les épaules en ricanant, et se dirigea vers la porte, de ce pas lourd et dodelinant propre aux marins. Mais, avant de sortir, il se retourna, et fixant sur M. Letourneur son œil narquois:

— Je reviendrai demain soir, dit-il, à cinq heures, chercher ma solde!... à vous revoir, patron.

Et il ferma la porte en grommelant : « Faudra

Digitized by Google

voir ! » tandis que de son côté M. Letourneur murmurait avec indignation :

— Le misérable a osé me proposer une chose pareille !

Mais sa colère ne venait pas toute du mouvement de révolte que doit soulever dans une âme absolument droite l'offre d'un moyen tortueux. Il y avait de la frayeur dans cette colère.

M. Letourneur avait eu peur de lui-même. Et cela, parce que, au moment où la voix de Martial Pic lui ouvrait cyniquement cette route fangeuse, il venait, lui, l'honnête homme, d'y mettre involontairement le pied ! Au milieu de son accablement et de son trouble, dans le chaos de pensées confuses qui tourbillonnaient dans son cerveau, cette pensée lui était venue :

— Si *la Belle-Artémise* sombrait !

Et, avant que Martial Pic le lui eût dit, il se l'était dit à lui-même :

— Une avarie légère... on ne saurait rien !

La pensée du crime avait germé ! Et il ne l'avait pas chassée comme il venait de chasser le maître calfat ! Les suites de cette catastrophe, qui l'épouvantaient moins pour lui sans doute que pour celle dont il ne se croyait que le mandataire, lui avaient fait accepter, pendant une minute, comme un droit la possibilité d'y échapper par une infamie !

Digitized by Google

Aussi éprouva-t-il un indicible soulagement lorsque, après avoir montré la porte à Martial, il se retrouva seul, en face de lui-même, fier d'avoir échappé à cette misérable tentation, heureux de se sentir encore honnête homme.

La confiance lui était revenue, ses idées étaient plus nettes. Sa situation lui paraissait moins désespérée qu'il ne l'avait cru d'abord.

Il fit dire à sa femme et à Raymond de ne pas l'attendre, s'enferma et se mit au travail pour rassembler pendant la nuit tous les éléments de la lutte qu'il était bien résolu maintenant à soutenir.

Madame Letourneur et son fils, pendant ce temps-là, conspiraient, comme il l'avait si gaiement dit lui-même une heure auparavant.

— Mon enfant, disait tout bas Mme Letourneur, je sais maintenant à quoi m'en tenir. Ton père aime l'oncle François plus qu'il ne veut l'avouer. Sa colère n'est que faiblesse, et il n'a pas le courage de vouloir ce qu'il désire.

— Vous en concluez, ma mère?...

— Qu'il sera bien heureux, tout le premier, le jour où notre pauvre ami et sa fille viendront reprendre leur place au milieu de nous.

— A quand ce jour-là? dit tristement Raymond.

— A bientôt, si tu ne désapprouves pas mon projet.

Digitized by Google

— Moi, chère mère adorée, désapprouver un projet qui doit me rapprocher de Marguerite ! Oh, jamais ! parlez ! parlez vite.

— Eh bien, je crois, mon ami, qu'il est sage quelquefois de faire le bonheur des gens malgré eux. Sans en rien dire à M. Letourneur, nous allons préparer tes bagages et demain soir tu t'embarqueras.

— Sur *la Belle-Artémise ?*

— Sans doute. Le capitaine ne demandera ni explication ni justification au fils de son armateur. Au besoin, d'ailleurs, nous n'aurions pas grand'-peine à obtenir de lui...

— Oh ! chère mère ! chère mère ! s'écria Raymond en battant des mains, voilà huit jours que j'y pense ! la crainte seule de vous désobéir et de vous déplaire me retenait... Oh ! mère ! que je vous aime !

— Oh ! l'égoïste ! dit, moitié souriant, moitié pleurant, Mme Letourneur; l'égoïste ! comme le voilà joyeux de me quitter !

— De vous quitter ? Ah ! comme vous savez bien que non !... Je ne me réjouis que du retour ! Je ne songe qu'au bonheur à venir.

— Pourvu que tu aies une bonne traversée !

— Vous prierez pour moi, chère mère ;... et vous êtes de celles à qui Dieu ne peut rien refuser.

Madame Letourneur prit la tête de Raymond dans

Digitized by Google

ses deux mains et mit sur les boucles noires de ses cheveux un long baiser — un baiser de mère — un de ces baisers que ne comprennent pas les enfants, et dont les hommes ne sentent le prix que le jour où ils n'en peuvent plus recevoir.

Puis elle l'entraîna vers la maison pour veiller sans retard aux préparatifs de leur innocent complot.

Le lendemain, lorsque, après une nuit entière passée au travail, M. Letourneur vint, comme de coutume, prendre place pour le déjeuner du matin, Mme Letourneur était si préoccupée de l'exécution et des suites de son projet ; cette désobéissance, la première qu'elle se fût jamais permise, si louable qu'en fût le motif, lui paraissait chose tellement grave, qu'elle s'aperçut à peine de la pâleur et de l'abattement de son mari : abattement bien visible pourtant en dépit de ses efforts pour cacher aux êtres qu'il aimait l'épouvantable réalité !

Pendant toute la nuit il avait aligné des chiffres, combiné des échéances, escompté des prêts imaginaires, pesé le pour et le contre, et de tout cela rien n'était résulté qu'une désespérante certitude.

A moins d'un miracle il était perdu !

Mais sa résolution était prise. Il se croyait sûr de ne pas céder à la tentation et de sortir de cette crise l'honneur sauf.

Digitized by Google

A quoi tiennent les destinées humaines? un coup d'éventail a fait tuer plus de cinquante mille hommes; un verre d'eau a compromis les destinées d'un royaume. M. Letourneur devait succomber sous un coup de chapeau.

Après le déjeuner, il se rendit comme de coutume à la Bourse. C'était là que chaque jour il jetait les bases de ces transactions qui, pendant vingt ans, habilement conduites, l'avaient placé au premier rang parmi les négociants du Havre.

Il se proposait de paraître plus que jamais sûr de lui, et de prendre comme insignifiante, si on la lui annonçait, la suspension de payements que, la veille, lui avait annoncée son caissier.

— On ne croira en moi, se disait-il, que si j'ai l'air d'y croire !

Mais, hélas ! il n'en était déjà plus au point où il suffit de porter la tête haute pour s'imposer. Son éclatante fortune avait fait trop de jaloux pour que le bruit de sa chute prochaine ne trouvât pas d'oreilles complaisantes. Et il ne manquait pas de gens qui se faisaient un malin plaisir de payer en menue monnaie d'insolence au millionnaire de la veille tout un arriéré d'envie et de rancune mesquine.

De tous les gros bonnets de la banque sur qui Letourneur fondait les plus solides espérances,

Digitized by Google

Johan Van Berg, le chef même de cette maison qui venait de lui escompter 170000 francs de papier, était celui sur lequel il croyait pouvoir compter le plus sûrement.

Aussi fut-ce vers lui qu'il se dirigea dès qu'il l'aperçut.

Il s'était approché, non en solliciteur humble et timide, mais en confrère, la main tendue, le sourire aux lèvres.

Johan Van Berg, les mains dans les goussets, chatouillant du bout de son doigt les breloques qui pendaient à sa chaîne, pérorait, en ce moment, au milieu d'un groupe, avec l'assurance que donnent les millions. En apercevant Letourneur, il dégagea sa main droite, la porta légèrement au bord de son chapeau, et s'écria d'un ton dédaigneux :

— Ça va bien, mon cher ?

Puis, il pirouetta sur ses talons, laissant le pauvre Letourneur seul au milieu du groupe, qui se dispersa bientôt avec des mouvements d'épaules, des clignements d'yeux et des sourires dont le sens n'était, hélas ! que trop clair.

Le crédit de Letourneur sur la place était tué du coup ! Pâle, les dents serrées, il rentra chez lui. Toutes ses illusions s'étaient envolées.

— Ainsi donc, se dit-il, en jetant avec colère son chapeau sur le plancher, il n'y a pour ces gens-là

Digitized by Google

d'autre loi que le succès ! Ils sont impitoyables, et voilà le résultat de vingt ans de travail et d'efforts ! Parce que la maison Fauvel s'effondre, je tombe, et personne ne me tendra la main !... Un peu de patience, de temps et de crédit peuvent me sauver, on ne m'accordera ni patience, ni temps, ni crédit !... Et si je reste ce que j'ai toujours été, un honnête homme, on ne m'en saura même pas gré. Pardieu, j'en connais ici qui ne me valent pas, et qu'on salue !... Et ces compagnies qui m'ont assuré... Ne m'ont-elles pas vingt fois... Je n'ai rien dit. Je ne suis qu'un niais, après tout, et c'est bien fait !... Si *la Belle-Artémise* venait à sombrer, il faudrait bien payer cependant !... 1500000 francs ! c'est signé ! c'est marché fait !... On dira que j'ai perdu mon bâtiment ! On le dira, mais si je le nie ? Si personne, à bord, n'est convaincu de complicité ?... Ce ne serait qu'un prêté pour un rendu !

La colère, on le voit, faussait, comme il arrive toujours, le jugement du malheureux armateur ; puisqu'il en était à chercher dans les fautes et dans les faiblesses d'autrui l'excuse de ses fautes et de ses faiblesses. Il aurait, en ce moment-là, signé sa honte des deux mains. Or, autour des consciences qui chancellent, il y a toujours des misérables qui rôdent, comme autour des cadavres abandonnés

Digitized by Google

rôdent les vautours et les corbeaux. La porte s'ouvrit et Martial Pic entra.

— Ah ! c'est vous ? dit avec un rire strident M. Letourneur ; c'est encore vous, Martial ?

— Encore moi, oui, patron... C'était convenu. Je viens toucher ma solde et j'embarque. A sept heures, nous levons l'ancre... Ça pourrait bien être mon dernier voyage avec vous.

— Ah ! vous croyez ?

— Dame, patron, si le malheur veut que, à son retour, *la Belle-Artémise* soit vendue par autorité de justice.

— Elle ne sera pas vendue ! s'écria avec une énergie farouche M. Letourneur, dont ces quelques mots, adroitement jetés, avaient porté au comble l'exaspération et la douleur ; elle ne sera pas vendue !

— Dame, patron, le bruit court...

— Et quand cela serait...

— Si *la Belle-Artémise* ne sombre pas...

— Eh bien, elle sombrera, voilà tout !

— Et... qui la fera sombrer ?

— Vous...

— Hé ! hé ! hé !... dit en ricanant Martial ; je savais bien que vous y viendriez !

Et, prenant une chaise sur laquelle il se mit carrément à cheval, il ajouta :

Digitized by Google

— Voyons les conditions ?

— Faites votre prix.

— Cinquante mille francs, une fois payés — au retour.

— Et vous disparaîtrez ?

— Foi de Martial Pic !

— Marché conclu. Comment ferez-vous ?

— Ça me regarde.

— L'équipage ?

— J'en réponds.

— Songez-y bien, riposta vivement M. Letourneur, qui n'avait pas encore perdu le sens moral, au point d'accepter, sans les débattre, toutes les conséquences d'une si effrayante entreprise ; songez-y bien, si un seul homme vient à périr...

— Ah ! dites donc, patron, s'il meurt de la rougeole...

— Oui... oui... mais comprenez-moi bien ! Si l'équipage venait à périr par le fait de ce sinistre en mer, je refuserais le payement.

— Allons, allons, c'est bon ! dit Martial Pic en se levant, on vous les gardera vos agneaux !... J'y suis intéressé d'ailleurs, puisque j'embarque !... Donnez-moi 100 francs à compte.

M. Letourneur se leva, prit 100 francs dans sa caisse, les lui donna et retomba dans son fauteuil.

Digitized by Google

Quant à Martial Pic, il fit un brusque demi-tour, et sortit en fredonnant:

C'est l'argent, l'argent, l'argent,
Qui fait le monde à la ronde.

Le bruit de ses pas s'était perdu dans l'éloignement avant que M. Letourneur eût repris conscience de lui-même.

Quand il se revit seul, quand il mesura les suites de sa décision, il se fit une minute horreur à lui-même : ce n'est pas sans déchirement et sans secousse qu'un homme, après vingt ans de probité, se décide à changer de route. Il s'élança vers la cheminée, sonna violemment et fit rappeler Martial.

Mais Martial était déjà loin.

La fatalité le poussait donc ? Un instant, il le crut, et il hésita.

Si, sans désemparer, il s'était élancé à la poursuite du misérable ; si, de gré ou de force, il lui avait repris sa parole ; s'il l'avait rayé du rôle de son équipage... Mais il avait hésité ; il avait perdu plus d'un quart d'heure et lorsque, presque décidé à ne point faire un pas de plus dans cette voie où toute sa vie allait s'engloutir, il sortit de chez lui, il était déjà trop tard.

Martial Pic était à bord.

A bord, M. Letourneur ne pouvait plus parler ;

Digitized by Google

Martial parlerait peut-être plus haut que lui ; aller rompre là un pareil marché, c'était courir le risque de se déshonorer publiquement. Il voulut le tenter, cependant, et se dirigea vers le quai où était amarré son bâtiment.

Comme il débouchait sur ce quai, deux personnes qui y entraient, par l'extrémité opposée, l'aperçurent et firent un brusque mouvement de retraite.

— Ton père! dit Mme Letourneur à Raymond ; s'il nous voit, tout est perdu.

Raymond, avec la rapidité que donne un jarret de vingt ans, se glissa derrière un amas de ballots, et attendit qu'un signe de sa mère lui permît de sortir de sa retraite.

C'était bien peine perdue! Eût-il eu devant les yeux sa femme et son fils, M. Letourneur ne les aurait pas même reconnus.

Pâle, tremblant, effaré, il marchait comme un homme ivre, en proie au plus épouvantable combat intérieur que se soit jamais livré une âme humaine.

Sorti de chez lui dans l'intention ferme de ne pas laisser s'accomplir cette chose infâme, au moment de franchir la passerelle qui le séparait du pont de *la Belle-Artémise*, il hésita encore. Toutes les pensées mauvaises, un instant refoulées par sa droiture instinctive, reprirent le dessus.

Digitized by Google

Il retourna sur ses pas, revint, s'éloigna encore, puis s'arrêta.

Et tout à coup, Mme Letourneur le vit se sauver à toutes jambes comme un malfaiteur poursuivi.

Tout ce qu'il y avait d'étrange dans les allures de son mari lui échappa en ce moment. Elle n'en chercha le sens que dans ce qui faisait l'objet de sa préoccupation.

M. Letourneur avait-il soupçonné le départ de Raymond? Avait-il voulu s'y opposer d'abord et, de guerre lasse, se résignait-il?

C'était probable.

Elle appela son fils, et, après l'avoir longuement embrassé, lui fit franchir la passerelle en lui disant :

— Ne reste pas sur le pont!...

Raymond craignait trop de se voir retenu pour ne pas obéir. Il échangea avec sa mère un dernier adieu de la main et disparut.

Madame Letourneur, à demi cachée à l'angle d'une rue, demeura sur le quai jusqu'au soir, et ne quitta la place qu'au moment où elle vit *la Belle-Artémise* ouvrir ses voiles et s'éloigner.

Elle reprit le chemin de la maison, l'esprit calme et le cœur joyeux. Ce n'était que trois mois de séparation, au bout desquels elle devait revoir son fils et renouer le cours interrompu de la douce vie de famille d'autrefois.

Digitized by Google

Sa conscience ne lui reprochait rien. Elle pensait avoir bien et sagement agi. Aussi avait-elle le sourire sur les lèvres lorsqu'elle entra dans la salle à manger où l'attendait M. Letourneur.

— Comme vous rentrez tard, ma chère amie, lui dit-il doucement, d'une voix tremblante encore, mais que, à force d'énergie, il était parvenu à maîtriser cependant.

— Oui... c'est vrai, répondit Mme Letourneur, un peu tard... Nous n'en dînerons que mieux.

— Mais... Raymond n'est pas là?

— Raymond ne dînera pas avec nous, ce soir.

— Ah !... chez qui dîne-t-il?

— Mais, je ne sais... il ne m'en a rien dit.

Madame Letourneur mettait quelque malice à intriguer son mari, et ne voulait l'amener que par degrés à la découverte de la vérité.

— Ah ! fit M. Letourneur d'un air indifférent.

— Peut-être même ne sera-t-il pas de retour pour le déjeuner de demain matin.

— Ah !

— Son absence pourrait se prolonger.

— Ah !

— Plus que nous ne le pensons.

— Est-il donc allé bien loin, demanda M. Letourneur, comme il aurait demandé : « Quel temps fait-il? »

Digitized by Google

— Oui, mon ami.

— Ah !... et où cela ?

— A Rio de Janeiro.

Abasourdi par ce nom qui lui tombait à l'improviste sur le cœur et qui avait résonné dans tout son être comme un coup de cloche dans les profondeurs d'une cathédrale, M. Letourneur leva sur sa femme un regard empreint d'un tel effarement, qu'elle se demanda si, à son insu, la faute qu'elle avait commise n'était pas plus grave qu'elle ne le pensait.

— A Rio ! répéta M. Letourneur, dont les mains tremblaient convulsivement.

— Oui, mon ami, pardonnez-moi si...

— A Rio ! Mais comment ?

— Il s'est embarqué ce soir... sur *la Belle-Artémise*.

Certes, à quelque explosion de surprise et de colère que pût s'attendre Mme Letourneur, l'effet de ce mot la terrifia.

M. Letourneur s'était dressé d'un bond, les poings crispés et s'était élancé vers elle en s'écriant :

— Malheureuse !

— Mais, mon ami, dit-elle...

— Raymond, votre fils ! le mien ! sur *la Belle-Artémise !* Ne vous avais-je pas dit que je m'opposais à ce départ ?... Ne vous avais-je pas défendu ?... Mais c'est épouvantable cela !... Raymond est à

Digitized by Google

bord!... Ah! Dieu me punit trop cruellement et trop vite!

En parlant, il avait saisi une carafe, et, d'un geste violent, l'avait brisée sur le plancher. Affolé par une de ces rages qui anéantissent jusqu'à la dernière lueur de raison, il arpentait la salle à grands pas, frappant les meubles, déchirant les étoffes, s'arrachant les cheveux!

Stupéfaite, Mme Letourneur le regardait. Elle ne comprenait plus. Comment admettre que le simple fait d'une désobéissance dont les suites ne pouvaient être, après tout, qu'un léger froissement d'amour-propre, mît dans un pareil état d'exaspération un homme habituellement calme et doux?

Les allures mystérieuses de son mari lui revinrent alors à la mémoire, et en même temps — ce fut rapide comme un éclair — elle entendit sourdre à son oreille les bruits fâcheux qui avaient déjà couru. Mais une telle supposition lui paraissait si odieuse, qu'elle ne voulut d'abord chercher qu'en elle-même la cause de cet effrayant désordre moral.

Elle s'approcha doucement de son mari, qui venait de tomber, accablé, sur une chaise, et s'agenouillant devant lui :

— Pardonnez-moi, mon ami, lui dit-elle. J'ai cru bien faire. Pourquoi ma faute est-elle si grave?

Digitized by Google

— Pourquoi? s'écria M. Letourneur en se relevant violemment. Raymond! son fils! est à bord de *la Belle-Artémise!* et elle me demande!...

Puis, revenant tout à coup sur elle :

— Mais vous ne savez donc pas, lui dit-il...

Il s'arrêta court. L'aveu de son infamie allait lui échapper. Il le comprit, mais trop tard déjà. La vérité s'était brutalement fait jour dans l'esprit de Mme Letourneur, qui, s'élançant à son tour, le regard menaçant, les poings crispés, lui dit :

—Ce serait donc vrai ! *la Belle-Artémise!...*

Et comme Letourneur ne répondait pas, elle le prit à la gorge en lui criant :

— Mon fils ! mon fils !

— Martial Pic m'a répondu de la vie de l'équipage, dit rapidement M. Letourneur, effrayé de l'expression d'angoisse qui se peignait sur les traits de sa femme.

— C'était vrai! dit-elle.

Et elle tomba de toute sa hauteur, évanouie sur le plancher.

Lorsqu'elle reprit connaissance, son premier mouvement en apercevant M. Letourneur qui, penché sur elle, épiait son retour à la vie, fut un mouvement de répulsion. Elle s'écarta brusquement et se jeta en arrière. Cet homme qu'elle avait aimé

Digitized by Google

pendant vingt ans lui faisait horreur. Cinq minutes après, il lui fit pitié.

L'altération de ses traits, les larmes qui coulaient de ses yeux et qu'il ne songeait pas même à essuyer, attestaient une si profonde douleur, un remords si vrai, que machinalement elle étendit sa main et la lui donna.

La réflexion était venue d'ailleurs. Si coupable qu'il fût, M. Letourneur ne pouvait encourir toute la responsabilité du danger qui menaçait Raymond. Elle en avait sa large part; et la punition du ciel frappait à la fois les deux coupables.

Bien qu'ils n'eussent encore échangé aucune parole, leur pensée à tous deux s'était concentrée sur le même point.

— Il reviendra, dit M. Letourneur; vous le reverrez.

Et, en pleurant, à mots entrecoupés, il fit tout entière la confession du honteux marché conclu entre Martial Pic et lui; marché dont la sauvegarde de l'équipage était la première condition.

— Il reviendra... qui sait? murmura la pauvre mère.

Puis, se relevant tout à coup :

— Et s'il revient, ajouta-t-elle, que trouvera-t-il-ici? le déshonneur!... Mieux vaudrait qu'il ne revînt pas!... L'oncle François ne lui donnera pas sa

Digitized by Google

fille ! car vous ne pouvez pas compter que tout cela reste ignoré.

— Mais...

— Je le sais, moi ! Si je ne parlais pas, je deviendrais votre complice !

— Au nom du ciel !...

— Et le pauvre enfant, lorsqu'il arrivera, la joie au cœur, se heurtera misérablement à cette horrible désillusion.

— Ah ! si je pouvais la lui épargner !

M. Letourneur se mettait à la discrétion de sa femme. L'exaltation du premier instant de désespoir était passée ; sa conduite lui apparaissait telle que sa conscience la lui avait montrée d'abord : vile, infâme et lâche ! Il ne souhaitait plus rien que de sortir, s'il en était temps encore, de la boue dans laquelle il s'était volontairement plongé. Aussi, quand Mme Letourneur lui en eut ou, plutôt, crut lui en avoir trouvé le moyen, s'empara-t-il avidement de la planche de salut qu'elle lui tendait.

Sur son conseil, il alla, le jour même, trouver les directeurs des compagnies qui avaient assuré *la Belle-Artémise* et leur fit entendre que, en présence des bruits fâcheux colportés sur lui dans la ville, la prévision d'un sinistre lui apparaissait comme un danger sérieux pour sa considération, et que, tout compte fait, il préférait un désastre financier à un

Digitized by Google

désastre moral. Il venait au-devant de la calomnie et s'offrait à résilier les engagements pris. Il en exigeait au besoin l'annulation.

Les directeurs, de leur côté, alléguant l'inviolabilité du contrat, se firent plus grands seigneurs que lui, et affectèrent de trouver quelque exagération dans sa conduite. Il était trop tôt pour se défendre, puisqu'on ne l'attaquait pas encore.

Bref, les choses restèrent en l'état, comme on dit, et M. Letourneur ne gagna rien à cette démarche que d'avoir éveillé les soupçons. On ne vit dans ses offres que le trouble d'une conscience peu sûre d'elle-même et qu'un jalon posé en prévision d'un procès au cours duquel l'accusé pourrait dire :

— J'ai proposé l'annulation du marché. On ne l'a pas acceptée. Si j'avais voulu spéculer, je n'aurais pas moi-même sacrifié mes chances de gain.

De l'adresse et rien de plus.

Pour Mme Letourneur, c'était au contraire un grand pas dans la voie de la réhabilitation. A supposer que, après le sinistre, les fonds fussent versés par les compagnies, M. Letourneur n'avait plus qu'à s'en dessaisir en faveur de quelque établissement de bienfaisance. La réparation suivait de trop près la faute pour que le pardon et l'oubli se fissent attendre.

Digitized by Google

Il faut le dire, d'ailleurs, ce n'était là que la moindre de ses préoccupations.

Raymond d'abord, Raymond avant tout. Malgré les promesses formelles de Martial Pic, le danger était grand. Un équipage refugié dans un canot en pleine mer peut, selon les cas, avoir à lutter contre les éléments, contre la soif, contre la maladie, contre la faim ! Que deviendrait le pauvre Raymond au milieu de ces matelots grossiers, rendus farouches et cruels peut-être par la souffrance? Quelles sinistres pensées ne devaient pas éveiller dans le cœur d'une mère les tableaux effrayants que lui traçait son imagination pendant des interminables journées d'attente, pendant les longues nuits sans sommeil?

Pour M. Letourneur comme pour sa femme, tout s'était évanoui dans cette préoccupation unique. Il ne songait plus à rien de l'avenir qu'à ceci : Raymond reviendra-t-il ?

A force de l'espérer, il avait fini par le croire. Il se fiait à la longue expérience de Martial Pic, à l'habileté que déploient dans les opérations de ce genre les misérables de son espèce. Il comptait que cet homme prendrait ses mesures pour faire sombrer le navire à proximité des côtes et qu'il tiendrait sa parole en ramenant sain et sauf tout l'équipage.

Digitized by Google

Les jours succédaient aux jours et aucune fâcheuse nouvelle n'était encore parvenue au Havre.

Partie le 29 août, *la Belle-Artémise* devait avoir en un mois parcouru la distance du Havre à Rio. Quelque circonstance imprévue avait peut-être empêché Martial Pic de mettre son projet à exécution.

On arrive facilement à se tromper soi-même sur ce que l'on désire si ardemment. Six semaines après le départ du navire, M. et Mme Letourneur en étaient venus à ne plus douter de son heureuse traversée. Dieu, dans sa miséricorde, n'avait pas voulu que l'épouvantable chose s'accomplît.

Jusque-là, ils n'avaient pas un seul jour manqué d'aller aux renseignements dans toutes les agences, au télégraphe, à la poste. Ils n'avaient pas laissé entrer un bâtiment dans le port sans interroger le capitaine et les passagers. Ils cessèrent tout à coup ces démarches, qui leur paraissaient inutiles désormais. Ils restèrent chez eux, confiants et calmes.

Cette secousse, en effet, dans laquelle pouvait s'engloutir tout leur bonheur domestique, n'avait pas été si violente qu'il ne leur restât quelque chance d'en retrouver les débris. Certes, il n'y avait plus entre eux cette complète communion d'idées que donne une confiance réciproque. Pour sa femme, M. Letourneur était tombé de son piédestal d'homme

Digitized by Google

irréprochable; pour lui, sa femme était presque un juge, et dans son indulgence même, il y avait trop de pitié pour que son amour-propre n'en souffrît pas. Mais, avec des concessions de part et d'autre, on pouvait espérer encore cacher aux yeux de Raymond, quand il reviendrait, les traces de l'orage qui, en son absence, avait à demi ravagé la maison paternelle.

On était au commencement d'octobre. Trois mois pleins s'étaient donc écoulés depuis le départ de *la Belle-Artémise*, et ce retard, qui aurait dû surprendre et inquiéter Mme Letourneur, la rassurait pleinement au contraire. Il lui semblait impossible, dans le cas où Martial Pic aurait mis son projet à exécution, qu'un si long temps se fût écoulé sans que la nouvelle en parvînt au Havre. Et elle attendait presque patiemment.

Peut-être, dans ce calme, y avait-il un peu d'abattement. Mais elle n'en trouvait pas moins un certain charme à s'abandonner aux rêveries que lui apportaient les mugissements de la mer devenue, à l'approche de l'automne, plus grondeuse et plus menaçante. Au-delà des brouillards qui lui fermaient l'horizon, sa pensée, toujours en éveil, cherchait et savait trouver l'être adoré qu'elle se figurait en route pour le retour et dont elle sentait presque les baisers sur ses joues et sur ses lèvres.

Digitized by Google

Nous avons dit que M. et Mme Letourneur sortaient peu. M. Letourneur, ayant pour ainsi dire laissé toutes ses affaires en suspens, ne faisait même plus à la Bourse que de rares apparitions. Rien de surprenant donc à ce qu'une nouvelle arrivée au Havre leur fût ignorée alors que toute la ville s'en occupait.

Un navire venant de Montevideo était arrivé le 8 octobre, apportant les nouvelles suivantes :

Par 10 degrés latitude sud et 35 degrés longitude est, le 4 août, au point du jour, on avait aperçu en pleine mer des épaves nombreuses, dont quelques-unes avaient été recueillies, et qui attestaient un désastre récent. Ces épaves provenaient du trois-mâts *la Belle-Artémise*. On n'en pouvait douter. Une partie de l'arrière émergeant encore de l'eau, ce nom y avait été lu par le capitaine lui-même, qui, ne voyant aucune trace de l'équipage, ni personne qu'il pût sauver, avait continué sa route.

Ce bruit, dès qu'il se répandit dans la ville, y sema la consternation, puis bientôt l'indignation et la colère. On se souvint que *la Belle-Artémise* avait été assurée pour une somme que l'on était en droit de présumer supérieure de beaucoup à sa valeur réelle. On se rappela, pour la commenter contre lui, la démarche faite par M. Letourneur dans le but d'annuler le contrat, et pour tout le monde

Digitized by Google

il fut acquis dès lors que le malheureux, pour faire face à une situation embarrassée, n'avait pas reculé devant une escroquerie qui devenait un crime, puisque l'équipage avait péri.

Des groupes s'étaient immédiatement formés dans les rues et sur les quais. Ces groupes avaient grossi, et l'on y parlait déjà d'aller, séance tenante, mettre au pillage l'hôtel de M. Letourneur. L'autorité dut intervenir et disperser la foule.

Mais la pression de l'opinion publique se faisait si violemment sentir, que M. de Monvilliers, juge d'instruction au parquet du Havre, quoique fort lié avec l'armateur, s'était vu dans la nécessité d'ouvrir une enquête. Les préliminaires de ce travail ne lui avaient pas permis d'en avertir immédiatement Letourneur, et il ne s'était pas encore présenté chez lui, lorsque parurent le lendemain, dans *le Moniteur du commerce*, les lignes suivantes :

« *La Belle-Artémise* est perdue corps et biens. Il n'y a plus à en douter. On est sans nouvelles de l'équipage, qui a vraisemblablement péri jusqu'au dernier homme. Un pareil désastre n'aurait éveillé ici que l'écho d'une douloureuse surprise, si des précédents fâcheux n'avaient justement soulevé l'opinion publique, et désigné à toute la rigueur de la justice l'homme qui, pour réaliser un bénéfice illicite, n'a pas craint de sacrifier la vie de ses ma-

Digitized by Google

telots, et de compromettre à la fois la sécurité et la dignité commerciale de notre ville. Nous regrettons d'avoir si longtemps fermé les yeux sur des agissements dont le but était malheureusement trop clair. Mais on nous assure que justice sera faite. Le parquet est saisi de l'affaire. Nous tiendrons nos lecteurs au courant. »

M. Letourneur recevait *le Moniteur du commerce*, qu'il avait l'habitude de parcourir le matin en déjeunant. Il lisait tout haut à sa femme les nouvelles qui pouvaient l'intéresser, elle aussi.

Ce matin-là, ils se sentaient tous les deux le cœur et l'esprit reposés. L'espérance qui les soutenait parlait plus haut encore que de coutume; il semblait que toutes les craintes se fussent évanouies; et lorsque M. Letourneur déplia son journal pour y chercher l'article « Nouvelles du jour », ce fut sans appréhension et le sourire aux lèvres; il n'y pouvait rien trouver que d'heureux.

— Ah! ah! s'écria-t-il tout à coup joyeusement.

— Qu'y a-t-il? demanda Mme Letourneur avec anxiété.

— Ecoutez, ma chère amie : « *La Belle-Artémise...* »

M. Letourneur s'arrêta brusquement, la bouche ouverte, les yeux hagards, les mains tremblantes.

— Mais qu'y a-t-il donc? lui demanda une

Digitized by Google

seconde fois sa femme, sérieusement effrayée enfin.

Et, comme il ne répondait pas, elle lui arracha le journal et lut d'une voix éteinte :

« *La Belle-Artémise* est perdue corps et biens, il n'y a plus à en douter. On est sans nouvelles de l'équipage... »

Elle n'alla pas plus loin.

D'un bond, à demi folle de désespoir et de rage, elle se jeta sur M. Letourneur, qu'elle saisit de ses deux mains à la gorge en lui criant :

— Misérable!... misérable! Vous avez assassiné mon fils pour de l'argent!

M. Letourneur, anéanti, n'ayant plus conscience de ce qui se passait autour de lui, répéta machinalement :

— Pour de l'argent...

Sa femme, suffoquée par les larmes, avait lâché prise; elle était retombée sur sa chaise en murmurant :

— Mon fils!... mon enfant!... on est sans nouvelles de l'équipage!... nous ne le reverrons plus!

Puis, revenant tout à coup menaçante se dresser devant M. Letourneur :

— Et tout cela, reprit-elle, parce qu'il vous fallait de l'argent!... Eh bien, mais... vous allez en

Digitized by Google

avoir de l'argent! et beaucoup!... Vous êtes encore une fois plus que millionnaire!... Les compagnies n'ont pas voulu résilier! Parbleu!... le leur avez-vous seulement proposé?

— Je vous jure... bégaya Letourneur.

— Ne jurez pas!... Est-ce que je vous croirais?... Et puis, que m'importe à moi?... je me soucie bien des compagnies et de vos millions!... C'est de mon fils qu'il s'agit!... de mon fils qui est mort!... et qui vivrait sans votre infamie!

Peu à peu Mme Letourneur avait atteint les dernières limites de la colère et de la rage. Elle ne raisonnait plus; sa douleur s'épanchait en reproches amers, écrasants, terribles. Des reproches, elle passa aux menaces.

— Et vous croyez, n'est-ce pas, dit-elle, que tout cela se passera ainsi? que je vous laisserai tranquillement jouir de cette fortune mal acquise?... et qui sait? que j'en accepterai ma part peut-être!... Allons donc!... allons donc!... J'ai le droit de me venger!... j'ai le droit de vous déshonorer! Vous me faites assez souffrir!

— Qu'allez-vous faire? murmura Letourneur.

— Ce que je vais faire? Je vais aller crier par la ville que vous êtes le meurtrier et l'assassin de mon enfant!... que vous êtes un misérable!... Je vais aller dire aux juges — il s'en trouvera pour m'en-

Digitized by Google

tendre — que vous vous êtes enrichi par des vols, et que votre place n'est plus ici, mais sur les bancs de la Cour d'assises.

— Faites, répondit tristement Letourneur.

Le malheureux pleurait. Sa douleur était aussi vraie et aussi profonde peut-être que celle de sa femme. Il ne songeait pas à lui-même. La menace de cette honte publique l'avait à peine tiré de sa torpeur. L'image de Raymond, son fils à lui aussi, de Raymond livide et le regard terne, se dressait devant ses yeux ; sa voix, si longtemps caressante, lui criait : « Sans toi, je vivrais encore ! »

Madame Letourneur n'était pas en état de comprendre ce qui se passait dans ce cœur torturé par le remords. Elle avait à la hâte mis son chapeau, jeté un châle sur ses épaules, et au moment où son mari lui répondait en secouant machinalement la tête : « Faites ! » elle était déjà dehors.

A coup sûr, si la maison du juge d'instruction eût touché la sienne, elle y fût entrée pour lui crier :

— Mon mari est un misérable ! Arrêtez-le ! Condamnez-le !

Mais M. de Monvilliers demeurait à l'autre bout de la ville, et, chemin faisant, elle eut le temps de la réflexion. Tout ce qu'il y avait de rage dans sa douleur s'évanouit peu à peu. Letourneur ignorait

Digitized by Google

le départ de Raymond ; il n'avait pas voulu sa mort ; il en souffrait, il en pleurait comme elle. En même temps le souvenir du bonheur passé la reprenait au cœur, et, lorsqu'elle entra chez le juge, elle était instinctivement prête à défendre celui qu'elle croyait venir accuser.

— J'allais chez vous, madame, lui dit M. de Monvilliers.

— Arrêter mon mari? s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Pas encore.

— Pas encore?... Ainsi vous comptez le faire arrêter?

— Hélas! madame... les charges sont accablantes... on l'accuse hautement...

— On l'accuse?

— Madame...

— Quand je ne l'accuse pas, moi qui en aurais le droit plus que personne...

— Que voulez-vous dire?

— Mon fils était à bord de *la Belle-Artémise*... Il a péri avec l'équipage... et je n'en accuse pas mon mari!

— Savait-il...?

— Hé, sans doute, monsieur! s'écria Mme Letourneur avec une sorte d'emportement farouche, irréfléchi ; sans doute, il savait que notre fils était à

Digitized by Google

bord! Et vous osez croire que, le sachant, il aurait donné un pareil ordre?

— Ce que vous venez de me dire, madame, est d'une importance capitale... Vous l'affirmez?

— Sans doute.

— Vous le jurez?

— Oui.

— Le signeriez-vous?

— Des deux mains.

M. de Monvilliers écrivit quelques lignes à la hâte et présenta la plume à Mme Letourneur, qui signa et, après avoir signé, sortit précipitamment.

A peine dehors, elle ne se souvenait déjà plus de ce qu'elle était venue faire dans cette maison. La pensée unique de son fils, refoulée un instant, avait absorbé de nouveau toutes ses autres pensées; et, comme il arrive dans les crises violentes, par une de ces interruptions bizarres que jette une grande douleur dans la suite des événements et des faits, cette pensée l'avait reportée à trois jours de là; à l'instant précis où, presque sûre du prochain retour de son fils, elle ne comptait plus que les minutes qui la séparaient de lui.

Pour elle, ce qui s'était passé n'existait pas.

La Belle-Artémise n'avait pas sombré. On était sans nouvelles encore et Raymond allait revenir.

L'obsession de cette idée la poussa du côté du port.

Digitized by Google

Un navire venait d'accoster; un de ces grands paquebots qui faisaient le service régulier entre l'Amérique et la France. Les passagers débarquaient. Mme Letourneur se mit à courir; elle ne voulait pas manquer Raymond au passage, puisque Raymond était là!

C'était une certitude!

Appuyée contre la barrière de bois qui séparait le quai de la passerelle, elle suivit anxieusement des yeux les passagers, un à un, au fur et à mesure qu'ils apparaissaient sur le pont. Elle les vit tous passer devant elle jusqu'au dernier. On retira la passerelle. Le sentiment de la réalité ne lui était pas encore revenu. Il ne lui revint qu'au moment où elle vit le bâtiment s'éloigner du quai pour aller prendre sa place dans le bassin, au milieu des autres navires, qui attendaient le jour et l'heure d'un nouveau départ.

Alors elle poussa un cri déchirant et tomba sur la pierre, à genoux, la tête dans les mains, en sanglotant.

Puis, comme on s'empressait autour d'elle pour la relever, la consoler, l'interroger, — quel supplice! — elle prit sa course et s'enfuit hors de la ville jusque sur la plage. Elle se mit, tout en courant, à fouiller des yeux l'immensité de cette nappe d'eau qui avait englouti le corps de son enfant. Elle

Digitized by Google

attendait, anxieuse, chaque vague qui venait déferler avec un bruit sourd sur la grève, comme si le gouffre qui lui avait pris son fils vivant ne pût faire moins que de le lui rendre mort.

Elle courut ainsi jusqu'au soir; puis, brisée de fatigue, comprenant enfin la folie et l'inutilité de ses efforts, elle reprit le chemin de sa maison.

Comme elle en approchait, un cordon de troupes lui barra le passage. Il fallut appeler l'officier et dire son nom. Elle passa.

A sa porte, un nouveau piquet; dans l'antichambre, un factionnaire. Elle ne s'était pas encore rendu compte de ce que tout cela voulait dire, lorsque M. Letourneur passa devant elle, nu-tête, escorté de quatre soldats et d'un commissaire ceint de son écharpe. Il marchait la tête basse, pâle et l'air désespéré.

En apercevant sa femme, il fit un pas vers elle, étendit les bras comme pour l'étreindre une dernière fois, et la voyant immobile, froide, inerte, laissa retomber ses mains désespérément et se précipita dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Madame Letourneur ne bougea pas; elle n'essaya pas de le rejoindre.

Un instant après, les troupes avaient disparu, la rue était déserte; dans la maison, le silence était profond et morne; et ce ne fut que sous le poids de

Digitized by Google

cette solitude qui l'étouffait, qu'elle comprit le mal qu'avait dû faire à son mari ce dernier adieu refusé.

Le regret lui en vint-il ? Peut-être ; mais fugitif et vague. Toutes ses forces vives étaient épuisées. Elle était en proie à un abattement physique et moral qui ne lui permettait plus de chercher même une ligne de conduite à suivre.

Tout lui était indifférent désormais.

En quelques jours ses cheveux devinrent presque blancs ; son visage prit les tons mats et jaunâtres que donnent à ceux des religieuses cloîtrées les macérations du corps et la fixité d'une idée unique.

Elle passait des heures entières sur la terrasse, à regarder, sans le voir peut-être, l'immense horizon qui se déroulait sous ses yeux. Rien ne la touchait plus des bruits du dehors ; rien ne l'arrachait à sa torpeur maladive, pas même le mouvement inaccoutumé qu'apportaient dans la maison les perquisitions qui s'y faisaient presque chaque jour, d'autant plus minutieuses que M. de Monvilliers n'était plus chargé de l'instruction.

Après un rapport sommaire qu'il avait dû adresser au parquet, il avait obtenu du procureur du roi qu'un magistrat du parquet de Rouen fût commis à sa place pour suivre l'affaire. C'eût été pour lui un véritable chagrin de consommer la perte d'un

Digitized by Google

homme qu'il avait longtemps aimé, et qu'il ne pouvait se résigner à croire coupable.

Son successeur, comptant sur le retentissement d'un procès dont on parlait déjà dans tous les coins du département, y apportait une activité fiévreuse.

Tous les papiers, tous les livres de Letourneur avaient été saisis et emportés ; on avait fouillé sa maison du haut en bas pour y trouver une preuve de sa culpabilité.

Lorsque, après ce premier travail, on n'eût rien appris que l'on ne sût déjà, le magistrat instructeur fit appeler M. Letourneur et l'interrogea.

Le pauvre homme, aux trois quarts affolé par cinq semaines de détention et d'angoisses, ne fit que des réponses incohérentes.

Il n'avait déjà plus conscience de l'accusation qui pesait sur lui. Le crime à ses yeux n'était plus la perte de *la Belle-Artémise :* c'était la mort de Raymond ! et ce crime-là, c'était le crime de la fatalité ou du hasard, ce n'était pas le sien ! Aussi sa première parole fut-elle :

— Je suis innocent... Réfléchissez, monsieur, disait-il ; ma femme, ma pauvre femme prétend... mais ce n'est pas vrai ! cela ne peut pas être vrai. Monsieur !... songez que j'adorais mon fils et que...

Digitized by Google

Les larmes lui coupèrent la parole, et lorsque le juge d'instruction, revenant à la charge, prononça le nom de Martial Pic :

— Oh ! le misérable, s'écria Letourneur ; Martial Pic est un misérable !

Il fut impossible d'en rien obtenir autre chose. Ce n'était pas un aveu ; le doute subsistait.

De toute façon, d'ailleurs, l'opinion publique, nous l'avons dit, parlait si haut, qu'on ne pouvait laisser l'affaire en suspens. Il fallait une condamnation exemplaire ou un acquittement éclatant.

C'était donc beaucoup par nécessité et un peu par amour-propre que le nouveau magistrat cherchait si ardemment la solution du problème qui lui avait été soumis.

N'espérant plus rien d'un homme dont les facultés semblaient à demi annihilées par la violence des secousses qui l'avaient frappé, il fit appeler Mme Letourneur pour obtenir d'elle, en même temps que la confirmation de son premier dire, des détails plus précis et plus complets.

Madame Letourneur ne pouvait se soustraire à cette nouvelle épreuve. Elle obéit.

— Persistez-vous, madame, lui demanda-t-il, à affirmer que M. Letourneur savait votre fils à bord de *la Belle-Artémise?*

— Sans doute, monsieur.

Digitized by Google

— Réfléchissez !... Peut-être vaudrait-il mieux qu'il l'eût ignoré.

— Pourquoi ?

— Parce que si votre fils avait survécu seul, et comme par miracle, à ses compagnons, on en pourrait conclure tout simplement que les mesures avaient été bien prises, et que sa présence à bord n'était qu'un habile moyen de détourner les soupçons.

— Mon fils est mort ! murmura tristement la pauvre femme.

— En êtes-vous sûre ?

— Je n'ai pas besoin de vous répondre, monsieur ; regardez mes yeux !

— Comment se fait-il donc que l'on ait trouvé, parmi les papiers saisis à votre domicile, la lettre que voici.

Le juge d'instruction lut à haute voix :

« Chère mère adorée, c'est d'Alagoas (Brésil) que je vous écris... *La Belle-Artémise* n'existe plus ; et si je bénis Dieu de m'avoir miraculeusement sauvé de ce désastre, c'est que ma vie est votre vie, et que vous seriez morte de ma mort. Comment ai-je pu échapper au sort de nos misérables compagnons ? Je ne sais ; je ne me souviens de rien. Dieu a fait un miracle pour vous. Qui épargnerait-il s'il vous frappait ? Ma pensée est pleine de vous, n'est

Digitized by Google

pleine que de vous, et si je n'ai pas repris le chemin de la France avec le navire qui emporte cette lettre, c'est que je tiens à ne pas revenir sans ramener auprès de vous celle qui doit être votre fille, et le brave oncle François dont mon cher père, que j'embrasse, dit tant de mal et pense tant de bien. Vous me savez vivant; n'est-ce pas une joie assez grande pour que vous me pardonniez ce retard et l'égoïsme d'un premier amour? Des deux parts que je ferai de mon cœur, la plus large et la meilleure sera toujours pour vous; et si large qu'elle soit cependant, elle n'approchera jamais de celle que vous m'avez faite dans le vôtre, où personne ne trouve place à côté de moi. Dites à mon père de ne pas se fâcher de ces derniers mots, et embrassez-le bien fort pour les lui faire oublier. Dans deux mois, jour pour jour.... »

Sans lui laisser le temps d'achever, Mme Letourneur arracha la lettre au juge d'instruction, y jeta les yeux et poussa un cri de joie. C'était bien l'écriture, c'était bien la signature de son fils!

Elle ne chercha pas à savoir comment cette lettre avait été saisie, décachetée, lue, avant de lui être remise. — Raymond vivant! que lui importait le reste? Raymond vivant! elle en tenait la preuve dans sa main, et elle n'osait pas y croire encore.

— Ainsi, madame, reprit le juge, seul de tout

Digitized by Google

l'équipage, votre fils a survécu. Pour tout le monde il y aura eu complicité entre M. Letourneur et lui.

— Hé, monsieur, mon mari ne savait pas qu'il fût à bord.

— Vous venez d'affirmer le contraire.

— J'ai menti, voilà tout!

— Cependant...

— Si vous doutez de moi, interrogez mon mari, confrontez-nous!

Quelque peu décontenancé par toutes ces contradictions, le juge avait sonné et donné tout bas à l'huissier un ordre dont Mme Letourneur avait compris le sens au mouvement de ses lèvres.

On allait amener son mari pour l'interroger.

Alors, insensiblement, à petits pas, elle s'éloigna de la table où elle s'appuyait, pour se trouver, quand M. Letourneur paraîtrait, précisément contre la porte par laquelle il devait entrer.

Elle avait si habilement manœuvré que le juge d'instruction n'y avait pas pris garde, et que sa défiance n'était pas même éveillée au moment où la porte s'ouvrit.

Avant que les deux gardiens qui amenaient Letourneur eussent fait un mouvement pour l'en empêcher, elle se jeta à son cou, l'étreignit de ses bras, et, posant sa tête sur son épaule, comme pour l'embrasser, lui dit rapidement tout bas :

Digitized by Google

— Raymond est vivant ; niez tout.

Les gardes n'avaient rien entendu.

Raymond vivant ! Ces deux mots avaient, en une seconde, rendu au malheureux Letourneur sa lucidité, sa raison et son énergie. — Niez tout ! Pour sauver du désastre la dernière chance d'avenir de son fils, n'était-il pas d'avance absous d'un mensonge ?

Pendant plus d'une demi-heure, le juge le harcela de questions, habiles, insidieuses : il les éluda.

— Martial Pic, répondit-il, lui avait en effet proposé ce marché honteux ; mais il l'avait repoussé avec indignation. Il était victime des calomnies de ce misérable.

Martial Pic était mort sans doute et ne reviendrait pas pour le démentir.

Le procès entrait dès lors dans une phase nouvelle , et le magistrat instructeur n'avait plus qu'un atout dans son jeu.

— Demain ou après-demain, dit-il, nous verrons ce qu'il faut croire de ces allégations. M. votre fils nous fournira sans doute sur le sinistre des détails plus précis et qui nous permettront de savoir quelle est dans tout ceci la part du hasard... et la vôtre.

Letourneur fut reconduit dans sa prison ; Mme Letourneur rentra chez elle.

Le danger était grave encore ; elle le sentait. Si

Digitized by Google

Raymond, dans le récit qu'il allait faire de ce naufrage, n'en fournissait pas une explication qui levât tous les doutes, l'accusation subsistait; l'acquittement pouvait être le dernier mot de cette affaire, mais l'honneur y était compromis. Ce qu'il fallait éviter, c'était le procès lui-même. Il ne fallait pas que Letourneur allât s'asseoir sur les bancs de la cour d'assises.

Il suffisait pour cela d'être la première auprès de Raymond, de le saisir au passage dès son arrivée et de le prévenir.

La Loutre, venant de Rio, avait été signalée ce jour-là, et devait entrer le lendemain matin dans le port.

Au petit jour, Mme Letourneur se leva, s'habilla et voulut sortir; un factionnaire lui barra le passage. Le jardin avait une issue par une ruelle habituellement déserte qui aboutissait au quai. Mme Letourneur y courut; elle était gardée !

Le juge d'instruction avait compris aussi de quelle importance il était que la mère et le fils ne pussent communiquer avant l'interrogatoire qu'il comptait faire subir à celui-ci.

Madame Letourneur était prisonnière chez elle.

Ce fut une épouvantable douleur. Sa dernière chance lui échappait. Letourneur était perdu, condamné ! L'oncle François refuserait Marguerite à Ray-

Digitized by Google

mond! Que deviendrait son fils, ruiné, déshonoré, désespéré?... Et puis, — on exagère les dangers que l'on ignore, — n'était-il pas possible que Raymond fût accusé de complicité, arrêté et condamné lui aussi?

Et ne pouvoir sortir!

Un mot suffisait, — et ne pouvoir le dire!

Pendant une heure elle se creusa la tête pour trouver un moyen d'évasion. Rien! les murs du jardin étaient trop hauts, les fenêtres sur la rue grillées, les portes gardées!

Elle ne pouvait plus rien... qu'attendre!

Attendre! Combien de temps? une heure, un jour, un mois?... Quel supplice, quand chaque minute semble durer plus qu'une année!

Le soleil était déjà haut sur l'horizon. Dix fois, Mme Letourneur avait, dans sa pensée, suivi pas à pas Raymond. — Il avait dû arriver à telle heure. A telle heure il avait dû entrer chez le juge d'instruction. Y était-il encore? Combien de temps y resterait-il? Devait-il en sortir? Pourquoi n'était-il pas encore là? — Cette angoisse durait depuis trois heures, — trois siècles! — quand la porte s'ouvrit tout à coup.

Quelqu'un venait d'entrer.

Madame Letourneur jeta un grand cri : c'était Raymond!

Digitized by Google

Pendant un long moment, elle ne vit que lui, n'entendit que sa voix; mais lorsque, rassurée par ses baisers, bien sûre de sa présence, elle jeta les yeux autour d'elle, un nouveau cri de surprise et de joie lui échappa.

M. Letourneur était là, libre! Il était là, causant avec son frère et Marguerite.

— Tout est donc fini? murmura-t-elle.

— Tout, mère, dit Raymond. Nous avons fait tomber d'un mot l'échafaudage de cette ridicule accusation.

— *La Belle-Artémise?*

— A été coupée en deux, la nuit, par un navire dont la nationalité et le nom sont restés inconnus. Mais toute complicité est inadmissible; le juge a bien été forcé de le reconnaître. Et quant au misérable Martial Pic, sur lequel il revenait avec insistance, il n'était plus à bord depuis longtemps.

— Ah!

— Le jour même du départ, il a été enlevé par une lame et a disparu sans qu'il fût possible de lui porter secours.

Lorsque ces faits, dont l'incontestable véracité avait provoqué la mise en liberté immédiate de Letourneur, furent connus dans la ville, ils y provoquèrent un de ces brusques revirements d'opinion

Digitized by Google

qui sont plus fréquents et plus marqués chez nous que chez tout autre peuple.

Letourneur devint une victime. On prit fait et cause pour lui. Les plus ardents, la veille, à l'attaquer, étaient les plus chauds à le défendre; et la sympathie qu'il inspirait faillit devenir de l'enthousiasme quand on apprit qu'il affectait les 1 500 000 francs de son assurance à la fondation d'une caisse de secours pour les marins blessés, vieux et infirmes.

Le séjour du Havre lui était donc permis encore. Il y pouvait retrouver crédit, estime et fortune.

Il n'y voulut pas rester cependant. Le souvenir du moment de faiblesse qui avait failli charger sa conscience d'un crime inexpiable lui rendait odieuse la maison dont les murs en avaient gardé quelque chose.

L'oncle François était riche ; il fit les premiers fonds d'une association nouvelle; et trois mois après, la famille Letourneur arrivait à Rio de Janeiro, où Raymond devait épouser Marguerite.

Ecrasé sous le poids de sa faute, M. Letourneur était mort pendant la traversée.

Digitized by Google

UN SAUT PÉRILLEUX

Comme bien d'autres en France, la petite ville de Lagny, si coquettement assise sur les deux rives de la Marne, a perdu, à l'établissement des chemins de fer et à l'accroissement progressif de la richesse publique, beaucoup de son charme pittoresque. Son vieux pont de bois n'existe plus ; on l'a rebâti en pierre, comme tous les ponts ; ses maisons ont des toits d'ardoise et ressemblent à toutes les maisons ! Elle était moins riche, mais plus attrayante — ce n'est pas l'avis de tout le monde, nous le savons — il y a une trentaine d'années. Il fallait la voir, surtout le jour de la fête patronale, quand sur le bord de l'eau les marchands ambulants venaient dresser leurs étalages et faire flotter leurs petits drapeaux. Sur un large emplacement, un peu plus loin, s'élevaient la salle de danse et les baraques des saltimbanques, devant lesquelles stationnaient tout le jour — comme autrefois Tantale devant le festin qu'il ne devait pas toucher — les gamins de la ville et des villages environnants.

Digitized by Google

La fête, cette année-là, promettait d'être plus brillante encore que de coutume. Les boutiques étaient plus nombreuses; les saltimbanques avaient fait de mirobolantes parades, et, pour comble d'attraction, d'immenses placards jaunes apposés sur les murs annonçaient aux habitants une chose tout à fait insolite et merveilleusement extraordinaire :

Demain samedi et après-demain dimanche,

A L'OCCASION DE

LA FÊTE PATRONALE DE LAGNY

LA CÉLÈBRE

Mme SALVATOR

Exécutera sur la corde roide et sans balancier

A SOIXANTE-DIX PIEDS

AU-DESSUS DU SOL

L'INCROYABLE SAUT PÉRILLEUX

Qui lui a valu les applaudissements de toutes les villes de France et les suffrages enthousiastes de plusieurs

TÊTES COURONNÉES.

Ce n'était pas, du reste, une promesse mensongère. Dès le jeudi, on avait commencé à dresser sur le champ de foire deux poteaux énormes, au sommet desquels on avait, à grand renfort de treuils

Digitized by Google

et de poulies, tendu une corde d'une vingtaine de mètres de long.

Derrière, dans une baraque de toile, la troupe de M. Salvator — qui devait, en attendant le surprenant exercice de sa femme, émerveiller les curieux par sa force et son agilité — vaquait à ses occupations habituelles.

Ce n'est pas sur la place publique qu'il faut voir les saltimbanques, c'est dans la voiture monumentale qui les transporte, bêtes et gens; ou derrière les quatre murs de toile qui leur servent d'appartement. C'est là qu'apparaît à nu leur misère. Les habits troués remplacent les oripeaux couverts de paillettes; la pâleur des joues n'est plus cachée sous le fard, la maigreur des membres sous les épaisseurs du maillot.

On rit de ces gens devant la toile; derrière, on serait presque tenté d'en pleurer!

La famille de Mme Salvator, qui de son vrai nom se nommait tout simplement Lisa Machinot, se composait de son mari, Pierre Machinot, dit *Salvator*, sorte d'Hercule à la figure inintelligente, bestiale, presque farouche, et de sept enfants échelonnés d'âge en âge : six garçons, dont l'aîné pouvait avoir quatorze ans, et une petite fille de six ans. De tous, Jenny seule était l'enfant de Lisa. Des garçons, trois étaient les fils de Pierre, et les trois

Digitized by Google

autres, venus on ne sait d'où, s'étaient accrochés à lui, comme la mousse, dans les bois, s'attache aux arbres.

Nous avons dit avec intention la famille de Mme et non de M. Salvator. C'était elle, en effet, l'âme, le ressort, la vie de tout ce monde. Elle seule veillait aux besoins de chaque jour, aux ressources du lendemain; elle seule réglait l'ordre des représentations et désignait les villes où il était bon d'en donner; habits, linge, accessoires, décorations, formalités à remplir, tout la regardait et ne regardait qu'elle. Son mari n'était qu'un comparse — dangereux, hélas! comme on pourra bientôt s'en convaincre.

Madame Salvator, que nous appellerons, ainsi que l'appelaient tous les siens, Lisa, était une petite femme d'une trentaine d'années, maigre et d'apparence chétive, mais d'une prodigieuse activité, toujours courant, toujours trottant, toujours parlant, et capable au besoin, non, comme César, de dicter quatre lettres, mais de faire quatre choses à la fois, et de les bien faire. Elle avait l'œil vif, les lèvres épaisses, les dents blanches, les cheveux noirs; et cependant elle était laide; son nez, violemment retroussé, la rendait presque comique. Mais le sourire était si doux, le regard si droit et si perçant, qu'elle échappait au ridicule et faisait bonne

Digitized by Google

figure lorsque, vêtue de sa jupe courte et de son maillot de laine, elle venait saluer *l'honorable société.*

Tandis que, sur le champ de foire, les badauds et les gamins regardaient curieusement les préparatifs de la grande représentation du lendemain, Lisa, son mari et leurs enfants s'apprêtaient à dîner. Toute la famille était assise en rond autour d'une colossale marmite de terre où bouillait doucement le pot-au-feu. C'était jour de liesse! Deux livres de bœuf, trois choux et une collection de légumes variés! De tout cela le bœuf seul avait été payé. Les saltimbanques, de temps immémorial, braconnent sur les routes, une carotte par-ci, un navet par-là — l'autorité ferme les yeux quelquefois, le propriétaire bien souvent, et ce n'est certes pas nous qui élèverons trop haut la voix contre les déprédations presque inoffensives de ces pauvres oiseaux de passage.

Lisa, vêtue d'une mauvaise robe d'indienne et d'un caraco de percale à fleurs, dernier débris d'un rideau hors d'usage, avait donné le signal en découvrant la marmite. Toutes les assiettes vinrent ensemble, avec une précision mathématique, former autour d'elle huit cercles tangents. Elle plongea la cuiller dans le pot, servit tout son monde, et pendant cinq bonnes minutes on n'entendit plus

Digitized by Google

que le bruit du fer qui battait en mesure la faïence fêlée des assiettes.

Tout à coup un cri s'éleva :

— Veux-tu me laisser tranquille, Isidore !

— Qu'y a-t-il, voyons ? dit Lisa.

— M'man, répondit une voix fraîche et claire, c'est Isidore qui me prend mes carottes !

— Allons, gamin, rends-lui ça !

— Tu en donnes toujours plus à Jenny qu'aux autres, dit le père entre deux bouchées.

— De quoi te mêles-tu ?

— De ce qui me regarde, pas vrai ?

— Oui-dà !

— Quand on ne travaille pas, on mange moins.

— Tu vas encore revenir là-dessus ? dit Lisa d'un ton aigre à son mari... Si je ne veux pas qu'elle travaille, elle ne travaillera pas.

— Et nous la nourrirons à rien faire.

— Si j'en fais pour deux !

Pendant ce colloque, la querelle s'était envenimée entre les deux gamins. Isidore, garçonnet de huit ou dix ans, avait rudement poussé la petite, qui, pour se venger, avait riposté par un coup de cuiller vigoureusement appliqué en pleine figure.

Pierre allait, pour mettre le holà, corriger sans doute la petite fille, qui, ne travaillant pas, comme il disait, n'avait droit à aucune indulgence. Mais

Digitized by Google

Lisa s'était levée, et, presque menaçante, le prit par le bras en lui disant :

— Tu sais, ne touche pas la petite !

Il y avait dans le ton de ces paroles, dans le geste et dans le regard qui les accompagnaient une si imposante énergie, une si implacable volonté, que Pierre, en grommelant, se remit à sa place et reprit son assiette.

Cette scène, si courte qu'elle soit, suffirait presque à montrer sur quel pied de lutte continuelle vivaient Lisa et son mari. Non que Pierre fût un méchant homme ; mais il ne comprenait pas, et ne pouvait pas comprendre sa femme. Il y a des sentiments dont l'exquise délicatesse échappe aux intelligences grossières.

Lisa aimait Jenny d'un amour profond et exclusif. Jenny résumait le monde pour elle. Quand il s'agissait de Jenny, son mari et ses fils ne comptaient plus. Elle les aimait cependant ; mais comme la poule aime ses poussins, la chienne ses petits — amour instinctif dans lequel manque le rayon divin de la pensée.

Pour Jenny, au contraire, il brillait ce rayon dans toute sa puissance, dans toute sa splendeur. De sa mère, Jenny, sans le savoir, avait fait une âme intelligente. Quand Lisa regardait Jenny, son visage s'illuminait ; elle était belle ; toutes les clartés de

Digitized by Google

son cœur lui montaient aux yeux, et faisaient jaillir de son regard des gerbes de lumière éblouissante.

Pour Jenny, sa fille ! elle aurait mis le feu aux quatre coins d'une ville ! Elle était capable de tout pour sa fille, même de mourir sans un regret et sans une larme ! Il n'y a que les mères qui aiment ainsi.

Ah ! c'est qu'elle était bien mignonne, la petite Jenny, avec sa longue chevelure blonde, qui, à chaque mouvement de tête, lui faisait comme une auréole ensoleillée ; ses petites mains, ses petits pieds roses, et ses fossettes joyeuses dans les joues !

Lisa n'avait pas voulu, bien entendu, que l'on soumît sa fille aux exercices qui avaient été la seule base de l'éducation de ses garçons.

Pierre avait eu beau faire valoir qu'il lui fallait un métier ; qu'elle devait, comme les autres, payer le pain qu'elle mangeait : la mère avait été inflexible, et avait si péremptoirement manifesté sa volonté, que Pierre avait dû s'y soumettre. Mais il n'avait pas pour cela renoncé à l'espérance d'en venir à ses fins, et maintes fois il était revenu sur ce sujet de querelle avec un acharnement qui n'était pas sans inquiéter la pauvre Lisa.

Pierre en effet s'enivrait alors plus souvent qu'autrefois, et ses brutalités avaient pris un caractère des plus alarmants.

Digitized by Google

Ce soir-là, pourtant, la querelle n'eut pas de suite. Après le dîner, on acheva les préparatifs de la représentation. A la lueur d'une chandelle, on raccommoda les maillots et les jupes, on rattacha les cordons des sandales, et lorsque tout fut prêt, chacun s'alla coucher dans un coin pour dormir à la belle étoile.

Le lendemain matin, Lisa toucha à la mairie les 250 francs que lui allouait la municipalité, vu l'impossibilité où elle était de prélever un droit fixe par spectateur ; puisque, en raison de l'élévation de la corde, la ville tout entière pouvait jouir du spectacle sans bourse délier.

Les exercices de Pierre et de ses fils donnaient une recette à part. La journée serait donc bonne. A deux heures, la première représentation commença ; à huit heures du soir, la dernière était finie ; la recette avait dépassé de beaucoup ce qu'on en pouvait attendre... si bien que Pierre, se sentant dans la poche de l'argent qui ne devait rien à personne, s'en était allé au cabaret, où il s'était bel et bien grisé.

Il ne rentra pas de la nuit.

Six mois avant, Lisa ne se serait certes pas préoccupée de cette mince aventure. Mais depuis quelque temps, nous l'avons dit, les menaces de Pierre étaient devenues si formelles, ses exigences si im-

Digitized by Google

périeuses, il avait si brutalement fait sentir ses droits de père et sa force d'homme, que la pauvre femme tremblait pour elle et pour sa fille.

Vers midi, Pierre rentra, le teint rouge et l'œil allumé.

— J'ai fait une trouvaille, Lisa ! dit-il.

— Ah !

— Oui, regarde !

Il avait tiré de dessous sa blouse un costume complet de danseuse pour enfant de six à sept ans : maillot de laine, jupe de mousseline, et petits souliers à rubans.

— Devine combien.

Lisa, pâle comme une morte, et comprenant bien que, pour la vingtième fois, elle allait avoir maille à partir avec son mari, ne répondit pas.

— Trois livres dix sous ! s'écria Pierre. — Arrive ici, Jenny, qu'on essaye !

— Jenny n'avait pas besoin de ça... tu le sais bien !... Elle est trop jeune pour travailler !... et puis elle est trop faible, cette enfant !

— Faut lui apprendre !... faut l'accoutumer... Arrive ici.

— Ecoute-moi, Pierre, dit Lisa en joignant les mains et en s'agenouillant presque devant lui ; je t'en supplie, laisse-la-moi !... Qu'est-ce que ça te fait? est-ce que je ne suis pas là?... est-ce que nous

Digitized by Google

manquons de quelque chose?... Quand tu as besoin d'argent, est-ce que je ne t'en donne pas?

— C'est un reproche! dit Pierre en ricanant.

— Non, mon ami, non!... Seulement, puisque tu ne manques de rien et que les enfants ont ce qu'il leur faut...

— Ils le payent!... tandis que la petite...

— Je paye pour elle, moi! dit Lisa.

— C'est ça! plains-toi!

— Je ne me plains pas!... Je ne me plaindrai jamais, pourvu que tu me promettes...

— Je ne te promettrai rien!... Je t'en ai assez accordé comme ça! Faut que ça finisse!

— Pierre!

— Je te dis qu'elle travaillera!

Jenny s'était approchée de sa mère, et, tout effrayée, l'avait prise par la jupe.

Pierre la saisit brusquement, l'enleva, et d'une main la jeta en l'air en s'écriant :

— Faut l'assouplir!

En même temps il allongeait son bras d'Hercule pour la ressaisir au vol. Mais, soit qu'il eût mal pris ses mesures, soit que, à moitié ivre encore, il n'eût pas la sûreté habituelle de son coup d'œil, il la manqua; elle tomba lourdement à terre et se mit à pleurer. Avant que Lisa, qui venait de jeter un cri de frayeur, eût trouvé le temps de l'en empêcher,

Digitized by Google

furieux de sa maladresse, Pierre avait brutalement relevé sa fille.

— Laisse-la, dit-elle à demi folle, laisse-la!... Je ne veux pas.

— Faut l'assouplir!

— Laisse-la!

Mais Pierre était d'autant plus furieux que Jenny venait de lui échapper. Elle était allée se blottir dans un coin. Il courut sur elle; il allait s'en emparer, la martyriser encore; Lisa eut une inspiration soudaine : elle prit brusquement une des barres de fer qui soutenaient la marmite sur le foyer, et, se plaçant devant son mari, la lui présenta à bout de bras. Cette barre rougie par le feu, Pierre, à demi fou de rage, ne sachant ce qu'on lui opposait, la saisit à pleine main pour écarter sa femme. La douleur de cette brûlure fut si violente, qu'il recula terrifié avec un rugissement de bête fauve.

Il était dégrisé du coup; il ne revint pas à la charge et ne souffla mot. Mais sa colère, pour être muette, n'en était pas moins dangereuse; et l'heure de la représentation approchait!

Le champ de foire était couvert d'une foule qui attendait impatiemment l'exécution du fameux saut périlleux sur la corde roide ; et Lisa n'osait pas sortir! Elle ne voulait pas laisser seuls face à face le père et la fille!

Digitized by Google

Heureusement, tandis qu'elle s'habillait, Pierre prit sa casquette, souleva la toile de la baraque et disparut.

— Il va se griser encore, pensa-t-elle... Allons, ce sera à recommencer demain.

Puis, s'adressant à Jenny :

— Mignonne, viens m'embrasser, dit-elle... Et s'il s'approche de toi, s'il te touche, appelle-moi. Je t'entendrai, va !

Puis elle se glissa à son tour hors de la baraque, et parut devant le public, qui l'accueillit par une salve d'applaudissements. Elle salua, mit de la craie à ses sandales, salua encore et gravit lestement les degrés de l'échelle qui lui donnait accès sur la corde. Une seconde après, elle était à soixante-dix pieds de terre, debout, le dos contre la barre d'appui et prête à s'élancer.

Le temps était clair et magnifique. Un gai soleil d'automne miroitait sur l'eau de la Marne et dessinait à travers les branches des peupliers de longues traînées lumineuses sur le champ de foire. Des gazouillements d'oiseaux se mêlaient aux refrains nasillards des orgues de Barbarie. — Un vrai jour de fête !

Mais Lisa ne pensait qu'à une chose :

— Pourvu qu'il ne rentre pas ! Pourvu qu'il ne maltraite pas Jenny !

Digitized by Google

Elle avait quitté sa barre d'appui et venait de s'élancer sur la corde. Deux fois elle l'avait parcourue dans toute sa longueur aux applaudissements de la foule. Le moment était venu d'exécuter son saut périlleux. Un exercice de cette nature exige, en même temps qu'une incroyable agilité, une merveilleuse sûreté de coup d'œil. Il ne faut pas quitter la corde des yeux. Tourner la tête, c'est mourir!

Au moment où elle allait s'élancer, une voix d'enfant dans la foule cria :

— Maman!

Dans la foule?... Etait-ce bien dans la foule? Lisa avait cru reconnaître la voix de Jenny. C'était du côté de la baraque! Un tremblement convulsif l'agitait des pieds à la tête. Elle ne se déconcerta pas et prit ses mesures. Mais, au moment où elle se préparait à sa dangereuse culbute, au moment où ses pieds allaient quitter la corde, la même voix d'enfant, mais plus rapprochée, plus distincte, répéta :

— Maman!

Cette fois, il sembla à la pauvre Lisa que cette voix était comme étranglée par la peur; elle y crut trouver un appel désespéré; elle y crut reconnaître la voix de sa fille! Et, machinalement, comme attirée par la puissance magnétique qui la tenait invi-

Digitized by Google

siblement liée à son enfant, elle tourna la tête et regarda.

C'était plus qu'il n'en fallait pour perdre l'équilibre. Lorsqu'elle comprit la gravité de sa faute, il était déjà trop tard ; elle se sentait tomber ; elle tombait !

Elle essaya vainement de ressaisir au passage avec ses mains la corde que ses pieds avaient quittée. On la vit tourner sur elle-même, en l'air, comme un volant, puis tout à coup s'abattre, avec un bruit sourd, sans que rien eût amorti la violence de sa chute.

Ce fut une clameur épouvantable. En une seconde, l'enceinte de planches fut brisée ; on fit une civière et l'on transporta la pauvre femme à la maison d'école.

Elle n'était pas morte encore. A peine le médecin, appelé en toute hâte, lui eut-il donné les premiers soins, qu'elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle en murmurant :

— Jenny !

La petite fille était là avec ses frères, encore vêtus de leurs maillots couverts de paillettes, et Pierre, que la vue de sa malheureuse femme ensanglantée, à demi morte, avait comme atterré. Il n'était pas méchant, cet homme ! Il se repentait. Et en voyant Lisa tout entière à sa fille, qu'elle entourait de ses

Digitized by Google

bras et qu'elle couvrait de larmes et de baisers, il comprenait presque ! Elle ne lui disait rien, à lui, et il ne lui en voulait pas ! Il ne comptait plus. C'était justice.

Elle lui fit un signe des yeux cependant; elle embrassa l'un après l'autre ses fils, car elle les aimait aussi — autrement, voilà tout — mais sa pensée n'était qu'à Jenny.

— Mourir ! se disait-elle confusément, que va-t-elle devenir?... Je ne serai plus là pour la défendre !... Pierre lui fera payer mes préférences et mon injustice !... Il voudra la faire travailler ! Et ma pauvre petite fille mènera la vie que j'ai menée !... Elle mourra peut-être comme je meurs !

Alors, effarée à cette idée pleine d'épouvante, elle se dressa sur la civière, et, toute sanglante, se cramponnant au matelas :

— Je ne veux pas mourir ! s'écria-t-elle ; je ne veux pas mourir ! Monsieur le médecin, sauvez-moi !

Ce fut une crise horrible, qui dura cinq minutes, autant dire cinq siècles ! Elle se débattait et se tordait dans sa douleur morale, plus que dans sa douleur physique !

Et comme elle devait souffrir cependant ! Les deux jambes brisées, une côte enfoncée, et à la tête une plaie, d'où le sang jaillissait par moments comme l'eau d'une fontaine !

Digitized by Google

A force de soins on la calma.

Elle revint à elle encore une fois, mais plus difficilement, plus lentement. Elle étendit les mains et tourna les yeux du côté où devait se trouver sa fille. On poussa l'enfant dans ses bras et un sourire lui revint aux lèvres. C'était presque la vie qu'on lui donnait!

Mais avec la raison ses craintes étaient revenues, d'autant plus vives que Pierre était là debout, les sourcils froncés, les mains crispées, qui la regardait mourir!

— Il n'est pas méchant, pensait-elle... Si je lui demande d'épargner Jenny, il me le promettra; mais... tiendra-t-il sa promesse?... Quand il a bu, il ne se souvient pas!... Il faut que je le lui demande cependant!

— Pierre! dit-elle à demi-voix.

Le pauvre homme, affolé par ce désastre — la mort de Lisa, c'était la ruine, c'était la misère pour lui et pour les siens — le pauvre homme accourut, et, doux comme le sont ces gens-là quand un sentiment puissant les domine, s'agenouilla près d'elle en murmurant :

— Pardonne-moi, Lisa, pardonne-moi!

— Je veux bien, répondit-elle; et pourtant... c'est à cause de toi que je meurs, mon pauvre Pierre!... Mais nous avons eu de bons moments

Digitized by Google

tous les deux... Je ne veux me souvenir que de ceux-là!... On est indulgent, vois-tu, quand on meurt!... Et puis, qui sait?... J'ai eu des torts aussi...

— Des torts?... Qu'est-ce que tu dis là?

— La vérité!... J'aimais trop Jenny, vois-tu!... Mais ce n'est pas ma faute!... Elle est si gentille et si faible! ça se comprend...

— Mais oui... ça se comprend!.., et si j'avais su!...

— N'est-ce pas?

— Oui!... Et dire qu'il est trop tard!

— Trop tard? s'écria Lisa, brusquement illuminée par une lueur d'espoir. Non, Pierre, il n'est pas trop tard!

Mais une voix secrète lui disait :

— Il va promettre... tiendra-t-il?

A cette promesse il fallait une sanction.

Tandis qu'en proie à ce doute plein d'angoisse elle regardait vaguement devant elle — comme regardent ceux qui vont mourir — un petit christ de bois noir, accroché à la muraille avec sa branche de buis, lui apparut; elle ne l'avait pas vu encore.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait guère songé à Dieu la pauvre femme! Travailler et souffrir, c'est prier! s'était-elle dit toute sa vie. Et, de fait, elle avait tant souffert qu'elle pouvait espérer son pardon devant le Dieu qu'elle avait oublié.

Digitized by Google

Mais là, sur ce grabat, à demi morte, elle se ressouvint. Toutes les sublimités de la foi se révélèrent tout à coup à son esprit, à son âme et à son cœur. Le Christ lui apparaissait comme la divine incarnation du dévouement et du sacrifice !

Elle venait de trouver en Dieu le secours que ne pouvaient lui donner les hommes.

Etendant son bras maigre et déjà lourd vers le christ de bois, elle le montra à Pierre en lui disant :

— Jure-moi là-dessus, Pierre, que tu ne feras pas travailler Jenny... comme nous avons travaillé.

Pierre regarda cette image, qui pour la première fois peut-être frappait ses yeux — ses souvenirs d'enfance étaient si loin ! — et dit d'une voix concentrée, grave, émue, où l'on sentait que le cœur avait mis sa volonté et sa force :

— Je te le jure !

Un divin sourire illumina le visage de Lisa.

Elle pouvait mourir.

Sans écarter Pierre, sans oublier ses fils groupés autour d'elle et à qui elle s'efforçait de sourire, elle prit la petite Jenny dans ses bras, et, la tête renversée, la soutenant devant elle pour ne voir qu'elle, s'abandonna à l'agonie qu'elle sentait venir.

Agonie paisible et douce. Quand l'âme est tranquille, elle s'échappe du corps sans déchirement.

Digitized by Google

Les lèvres s'entr'ouvrent d'elles-mêmes pour la laisser remonter vers Dieu.

Cinq minutes après, Jenny était à genoux sur le lit ; les mains de Lisa ne la soutenaient plus, ses yeux ne la voyaient plus.

La mère était morte, mais l'enfant était sauvée...

Pierre a tenu sa parole.

Digitized by Google

LE BARON FRANCK

En 1867, à l'époque où les touristes et les joueurs des cinq parties du monde se donnaient chaque année rendez-vous à Bade, le baron Franck de Reichenbach fut présenté à Mme la vicomtesse de Monjardey, qui s'y trouvait alors avec ses deux filles, Valentine et Marguerite.

Le baron Franck était un Allemand pur sang, rose et frais comme une jeune fille, cheveux blonds, moustache blonde, peau blonde ; et semblait, au premier coup d'œil, ainsi que tous ses compatriotes, avoir l'âme calme, sereine et blonde comme sa moustache et ses cheveux.

Il jouait du piano comme vous et moi, valsait mieux que les Willis de la ballade, roucoulait proprement une romance, perdait flegmatiquement ses florins à la roulette, et faisait, en un mot, de la manière la plus convenable tout ce qui concernait son état de gentilhomme... à marier. Si l'on ajoute à ces avantages personnels une fortune plus que

Digitized by Google

décente et le grade de major dans l'artillerie du roi de Bavière, on comprendra sans peine que le baron Franck de Reichenbach eût éveillé l'attention de plus d'une famille, et particulièrement celle de la vicomtesse, qui songeait précisément alors à établir sa fille aînée.

Marguerite avait dix-huit ans. Douce, affable, un peu timide même, elle s'était facilement laissé prendre au charme des mélancoliques rêveries que font naître les sapins et les ruines de la vieille Allemagne. Aussi accueillit-elle, sinon avec empressement, du moins avec une obéissance toute spontanée, les offres que lui transmit un soir Mme de Monjardey de la part du baron de Reichenbach.

Les fortunes étaient égales; les deux familles appartenaient au même monde; toutes les conditions de bonheur semblaient réunies; le mariage fut décidé séance tenante, et célébré deux mois plus tard en l'église Saint-Thomas d'Aquin, à la grande joie de la vicomtesse, qui n'eut pas lieu, du reste, de se repentir du choix qu'elle avait fait. Le baron Franck fut le modèle des maris et le modèle des gendres.

On ne jurait plus que par lui. Georges même — le fils de Mme de Monjardey, alors élève à Saint-Cyr — qui s'était montré tout d'abord peu enthousiasmé de ce mariage, avait fini par adorer son

Digitized by Google

beau-frère et chantait ses louanges à l'unisson.

Valentine seule montrait quelque défiance. Le baron lui semblait trop rigoureusement parfait pour qu'il n'y eût pas dans cet étalage de vertus un peu d'affectation et de calcul. Mais, comme il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner un but à tant de machiavélisme, on faisait peu de cas des résistances de Valentine; on en riait, et on se laissait vivre. Ce bonheur sans mélange ne devait pas durer longtemps, hélas! Six mois après son mariage, Marguerite fut brusquement arrachée à l'affection des siens par une fièvre pernicieuse dont elle avait contracté le germe, un soir, en sortant du bal de l'ambassade d'Allemagne. Ce fut un coup terrible pour Mme de Monjardey, qui adorait sa fille; pour Valentine et pour Georges, qui adoraient leur sœur; et aussi, nous devons le croire, pour le baron Franck de Reichenbach, qui pleura des larmes abondantes.

Madame de Monjardey quitta Paris huit jours après cet événement et alla s'ensevelir, c'est le vrai mot, dans sa vieille demeure seigneuriale au milieu des montagnes de la Franche-Comté.

Imaginez une crique immense fermée de trois côtés par des rochers inaccessibles, ouverte, du quatrième, sur un horizon noir de sapins; au fond de cet abîme, un lac bleu comme le lac de Genève;

Digitized by Google

et sur le bord de ce lac, entourée d'une abondante et riche végétation, une demeure en ruine, moitié pierres, moitié briques, rongée par le temps, brodée de mille arabesques par la pluie, la grêle et la neige : voilà ce que c'était que le domaine de Monjardey.

L'endroit ne pouvait être mieux choisi par la vicomtesse pour donner un libre cours à sa douleur. Elle se prit à aimer ce vieux manoir où, jusqu'alors, elle n'avait pour ainsi dire pas mis les pieds. Elle s'y installa, et résolut de n'en plus sortir.

Valentine, un peu farouche de sa nature, rêveuse comme sa sœur, mais avec plus d'énergie et de séve, s'associa de tout cœur à cette existence nouvelle dans un pays sauvage, où tout parlait à l'imagination comme aux yeux.

Quant à Georges, il était sorti de Saint-Cyr, et venait d'être envoyé à Sarreguemines en qualité de sous-lieutenant au 96e de ligne.

Le baron Franck, lui, avait repris le chemin du grand-duché de Bade, où l'appelaient à la fois ses intérêts et ses devoirs. Ses lettres, expédiées tous les quinze jours avec une régularité mathématique, n'étaient pleines que de regrets affectueux, que de promesses d'un dévouement à toute épreuve. Le souvenir de Marguerite donnait à ces lettres quelque peu emphatiques un prix inestimable aux yeux

Digitized by Google

de Mme de Monjardey, et faisait mentir le proverbe : Les absents ont tort. Le baron de Reichenbach gagnait tous les jours du terrain dans son esprit et dans son cœur. C'était un second fils. Elle avait en lui une confiance absolue, aveugle.

Aussi n'essayerons-nous pas de peindre sa joie lorsque, un beau matin d'août — on était alors en 1869 — le baron Franck arriva inopinément et déclara qu'il avait résolu de s'installer définitivement en France. Les empiétements de la Prusse froissaient, disait-il, son patriotisme de Bavarois ; il jetait les épaulettes et le sabre aux orties. Il allait vendre ses terres, en racheter de plus productives en France, et vivre de la vie heureuse et plantureuse du gentilhomme campagnard. En attendant, il réclamait de l'excellente Mme de Monjardey une hospitalité passagère, qu'elle s'empressa de lui accorder.

Valentine, dont les préventions ne s'étaient pas évanouies avec le temps, accueillit poliment, mais froidement, son beau-frère. Elle trouvait étranges ce brusque retour, cette détermination prise à l'improviste de s'expatrier. Pendant quelques jours, elle chercha les raisons qui avaient pu guider le baron de Reichenbach ; et, comme il n'y avait en jeu ni question d'argent, ni question d'intérêt, de quelque nature qu'elle fût, elle ne trouva rien, y re-

Digitized by Google

nonça, et reprit le cours de ses promenades et de ses occupations habituelles.

Dès les premiers temps de son installation à Monjardey, le baron Franck avait su gagner la sympathie des habitants de tous les petits villages échelonnés dans la montagne. Chasseur émérite, bon cavalier, excursionniste intrépide, il avait à leurs yeux le double prestige du nom et de la force. Et puis, il n'était pas fier, disait-on. Plus d'une fois, on l'avait vu au cabaret trinquer avec le garde champêtre, ou avec un paysan.

Au bout de quelques mois, il était dans le pays comme s'il y eût vécu depuis son enfance, et ne manifestait pas l'intention de le quitter. Il s'y trouvait bien ; et Mme de Monjardey ne songeait point à le lui reprocher.

Sa présence était pour elle une distraction et une joie. Avec quel autre eût-elle pu, mieux qu'avec lui, s'entretenir de la chère morte ? — C'était ordinairement le soir qu'avaient lieu ces causeries intimes. Dans le jour, on ne voyait guère le baron. Dès le matin, il faisait seller son cheval, et partait pour d'interminables courses, justifiées en apparence par sa réputation de chasseur et de sportsman. Les rares moments qu'il passait au logis étaient employés par lui au dépouillement de sa correspondance avec l'Allemagne, justifiée, elle

Digitized by Google

aussi, par les intérêts qu'il y avait laissés et par la liquidation de l'immense fortune qu'il y possédait.

Valentine, comme tout le monde, avait fini par s'habituer à la présence et aux agissements de son beau-frère, et par lui tendre franchement la main. Elle n'allait pas cependant jusqu'à accepter l'offre qu'il lui faisait souvent de l'accompagner dans ses promenades. Elle préférait jouir seule, ou en compagnie d'un domestique — personnage muet — des impressions qu'éveillait en elle le majestueux et sauvage aspect de ses chères montagnes de la Franche-Comté.

Valentine avait quelque chose de mâle tant par la sauvagerie et par l'énergie de son caractère que par ses allures mutines et décidées. Elle avait les cheveux noirs et épais, les sourcils bien arqués et un peu rapprochés. Ses yeux, grands, d'un bleu clair, n'étaient pas sans donner à sa physionomie quelque chose de dur, que tempérait heureusement un sourire d'une angélique douceur, dont elle avait le bon goût de ne se montrer pas trop avare.

On disait d'elle : « C'est une luronne ! » — ceci dans la bonne acception du mot. Et la suite de cet épisode — où tout est vrai — nous montrera qu'on l'avait bien jugée, et qu'elle était capable de ne reculer, le cas échéant, ni devant une fatigue ni devant un danger.

Digitized by Google

Les hôtes du château de Monjardey vivaient donc, nous venons de le voir, dans la plus parfaite quiétude, quand survint la fatale déclaration de guerre du mois de juillet 1870. La vicomtesse, par une lettre de son fils, en eut connaissance avant même que les journaux la lui eussent apprise. Le baron était absent depuis la veille, et, pour la première fois, avait passé la nuit dehors. La nouvelle qui venait d'arriver donnait à cette circonstance, insignifiante en apparence, une gravité exceptionnelle, sinon aux yeux de Mme de Monjardey, du moins à ceux de Valentine, qui ne put s'empêcher de dire à sa mère :

— Comment se fait-il donc que Franck ne soit pas rentré?

— Il aura été surpris par la nuit et se sera arrêté dans quelque auberge... à Fontenu, ou à la Marche, pour ne pas se rompre le cou en revenant jusqu'ici.

— C'est possible.

— C'est sûr!... Que veux-tu supposer?

— Je ne sais.

Puis, après quelques minutes de silence, elle ajouta :

— Que va-t-il faire?

— Comment! que va-t-il faire?... Es-tu folle? s'écria Mme de Monjardey. Ce qu'il va faire? Mais ce

Digitized by Google

qu'il a fait hier, ce qu'il a fait avant-hier, ce qu'il fait depuis dix mois qu'il est ici!

— Il n'a pas renoncé, que je sache, à son grade?

— Ah! par exemple!... Il y a longtemps... il me l'a dit... T'imagines-tu que Franck, mon gendre, songe à se mettre dans les rangs ennemis et à combattre une armée dans laquelle va combattre mon fils!

— Mon pauvre Georges!

— Oui!... Dieu veille sur lui!... Il est brave... mais aventureux... comme toi!... Il veut arriver... Il est capable de quelque folie héroïque!

— Viendra-t-il nous embrasser?

— Crois-tu qu'il en ait le temps?... Hélas! il est déjà en campagne.

— Dieu veille sur lui!

Valentine adorait son frère. Il y avait entre eux similitude parfaite d'instincts, de caractères et de goûts. Plus que personne, elle allait donc suivre avec angoisse les péripéties du drame épouvantable qui commençait et qui devait si tristement finir! Sans parler même des craintes qui devaient l'agiter, son patriotisme, ardent et profond, aurait suffi pour ne pas l'y laisser indifférente, et aussi pour réveiller en elle l'instinctive défiance que lui inspirait M. de Reichenbach.

Lorsque celui-ci revint, le soir, après l'inexpli-

Digitized by Google

cable absence de quarante-huit heures que nous avons dite, elle lui tendit la main et le regarda bien en face en lui demandant :

— Vous savez ce qui se passe?

Le baron s'inclina et répondit avec une gravité triste :

— Je le sais.

— C'est un grand malheur!

— La guerre est toujours un malheur.

— Dieu merci, ajouta Valentine, celle-ci ne sera pas longue, je l'espère.

— Comment l'entendez-vous?

— Une victoire ou deux suffiront pour obtenir de l'Allemagne réparation des injures qui nous sont faites.

Si grand empire que le baron Franck eût sur lui-même, il ne put réprimer un sourire, presque imperceptible, que Valentine, pourtant, saisit au passage.

— Mais... vous restez près de nous? lui dit-elle.

— Oui... certainement.

— J'en étais bien sûre! s'écria Mme de Monjardey.

— Valentine m'avait-elle donc fait l'injure d'en douter? demanda le baron.

— Valentine est une enfant... qui s'était imaginé... que sais-je?... N'y songez plus, et pardonnez-lui.

— De grand cœur! Et, pour la rassurer, je puis

Digitized by Google

répéter devant elle ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Je vois avec peine l'alliance du roi de Bavière et du roi Guillaume. Le protectorat de la Prusse est une prise de possession. L'unification de l'Allemagne se fera au détriment des petits Etats qu'elle absorbe. Je ne puis donc m'associer activement à une guerre dont le résultat ne saurait être que l'amoindrissement de mon pays !... Je le rêve libre et indépendant !... D'autres considérations m'arrêteraient d'ailleurs. Je ne puis oublier que j'ai des parents, des amis... un frère dans l'armée française !

Madame de Monjardey tendit la main au baron Franck et regarda sa fille en haussant légèrement les épaules comme pour lui dire :

— Où avais-tu la tête ?

Valentine baissa les yeux, fronça les sourcils et ne répondit rien.

— Nous verrons ! pensait-elle.

Quelques jours après, les premiers coups de canon retentissaient sur les bords du Rhin. On apprit en même temps à Monjardey l'insignifiante victoire de Sarrebrück, la défaite de Wissembourg et celle, plus désastreuse encore, de Wœrth. L'armée française était décimée. Sans parler des morts, elle laissait aux mains de l'ennemi un chiffre invraisemblable de prisonniers.

Digitized by Google

Qu'était devenu Georges? Etait-il vivant ou mort? libre ou non?

Ce fut le baron Franck qui se chargea de répondre à ces questions. Georges était vivant et n'avait pas quitté son drapeau. La joie empêcha Mme de Monjardey d'en demander plus. Mais Valentine, si heureuse qu'elle fût, garda cependant assez de sang-froid pour dire à M. de Reichenbach :

— Comment donc savez-vous cela?

— Par une lettre du lieutenant Werner, attaché à l'état-major du 6e corps. Il était... et il est resté de mes amis.

— Sa lettre?... Vous l'avez?

— Sans doute.

— Montrez-la-moi, je vous prie.

Le baron ne parut pas s'offenser le moins du monde du soupçon, injurieux pourtant, que trahissaient les questions de Valentine.

Il se contenta de répondre :

— Je ne l'ai pas sur moi; je vous la montrerai ce soir.

On ne pouvait exiger plus, et Valentine se dit :

— J'attendrai.

Il lui semblait étrange — il était étrange, en effet — que le baron de Reichenbach eût reçu de cet officier une lettre confidentielle et amicale; plus étrange encore que cette lettre lui parvînt avant

Digitized by Google

que, au château de Monjardey, on eût reçu celle que Georges ne pouvait manquer d'avoir écrite !

Le baron disait-il vrai ? Ou bien...

Mais il fallait supposer alors qu'il avait gardé des intelligences dans l'armée ennemie, si bien renseignée, hélas !... S'il en était ainsi, quel rôle abominable jouait-il ?

Cette lettre, qu'il devait lui communiquer le soir, éclaircirait ses doutes ; mais, le soir, Valentine ne songea pas à la lui demander.

Une autre, une lettre de Georges, était arrivée !

Il vivait !... Mais que de tristesse dans les quelques lignes qu'il avait tracées au crayon sur un morceau de papier taché de boue... peut-être de sang !

Le lendemain, on reçut d'autres nouvelles plus désastreuses, plus terribles encore que les premières ! Valentine oublia presque le baron Franck ; et, pendant quelque temps, rien ne vint éveiller de nouveau ses soupçons.

Les communications étaient devenues difficiles ; les lettres n'arrivaient plus. On n'apprenait qu'à de rares intervalles, et tout d'un coup, les effrayants progrès de l'armée allemande et les défaites inouïes de nos armées à nous, qui fondaient pour ainsi dire comme une boule de neige au soleil.

Après Sedan, Metz ! Après Metz, Paris !

Digitized by Google

Pendant trois mois, les hôtes du château de Monjardey, prisonniers dans leurs montagnes, isolés du reste de la France, vécurent tristes et mornes, craignant plus les nouvelles qu'ils ne les espéraient.

Qu'était devenu Georges encore une fois? Cette pensée absorbait toutes les autres. Pour Mme de Monjardey, et pour Valentine elle-même, c'était plus que la honte et que la douleur de nos désastres!

Le baron Franck semblait prendre sincèrement une part de ces angoisses. Il n'avait rien changé à sa façon de vivre; ses absences, pourtant, étaient devenues moins fréquentes et moins longues. Il passait des journées entières entre sa belle-mère et sa belle-sœur, calculant avec elles les chances de salut qui restaient, les espérances que l'on pouvait garder; les encourageant, les exhortant, pleurant même avec elles; et il avait ainsi regagné dans l'esprit de Valentine le terrain qu'il y avait un instant perdu.

Hors du château, il était, aux yeux de tous, depuis le commencement de la guerre, resté ce qu'il était : un bon compagnon, pas fier. On ne cherchait rien au delà. Son accent tudesque, loin de lui nuire, l'avait servi. Pour beaucoup, il était Alsacien; c'était un titre, alors, à l'estime et au respect. La seule chose dont on se fût étonné peut-être, c'était qu'il

Digitized by Google

n'eût pas pris les armes dans la garde mobile, dans la garde mobilisée ou dans un corps franc. Et encore lui avait-on facilement pardonné de ne pas laisser, seules, au milieu des montagnes, une femme et une jeune fille que, d'un jour à l'autre, les hasards de la guerre pouvaient exposer à de graves, à de terribles dangers. A vrai dire, enfin, on s'occupait beaucoup moins du baron Franck que nous ne nous en occupons, nous qui y sommes forcé par les exigences de notre récit.

L'hiver était venu, rigoureux, terrible ; le froid se mettait du côté de nos ennemis. Les montagnes du Jura disparaissaient sous une couche épaisse de neige qui en arrondissait les contours et en effaçait les angles. Devant le château, le lac était gelé; les oies et les canards sauvages s'y ébattaient dans le brouillard. Pas d'horizon ! plus de bruit ! un silence de mort ! Seul, le vent sifflait dans les sapins, dont les branches, couvertes de givre, se heurtaient sinistrement sous son étreinte.

Les journées d'hiver sont bien courtes. Hélas ! qu'elles semblaient longues à la malheureuse mère, à la pauvre petite sœur ! Que de souffrances de plus pour l'absent dans cette neige qui tombait sans cesse, dans cette âpre bise d'hiver qui gémissait ; dans ce froid qui faisait craquer les murs... et qui pouvait tuer les hommes !

Digitized by Google

Les mains jointes, l'œil fixe, assises près de la grande cheminée où crépitaient les énormes bûches de sapin, elles passaient des heures sans mot dire, se regardant de temps à autre, prêtant l'oreille au moindre bruit, craignant à toute minute de voir entrer quelqu'un et d'apprendre un malheur qu'elles redoutaient.

Un soir, c'était le 30 janvier, le baron Franck n'était pas là ; Mme de Monjardey venait de jeter des cendres sur le foyer ; elle allait passer dans sa chambre ; Valentine, brisée, découragée, donnait machinalement au vieux Dominique ses ordres pour le lendemain, lorsqu'un coup, violemment frappé à la porte, fit trembler la maison et tressaillir les cœurs. Quelqu'un ! A pareille heure !... Qui ?

Valentine, plus alerte que Dominique, s'élança vers la porte et l'ouvrit. Un cri s'échappa de ses lèvres. C'était Georges !

Dominique joignait les mains. Quant à Mme de Monjardey, elle n'eut que le temps de s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber.

Georges ! son fils ! vivant !

Ah ! ceux qui n'ont pas subi les dures épreuves de cette guerre, ceux qui n'ont pas souffert les douleurs de l'isolement et de l'attente, auront peine à comprendre ce que furent les premières minutes qui suivirent l'arrivée du jeune lieutenant. Des

Digitized by Google

larmes, des cris de joie, des mots entrecoupés, des questions sans réponse, des réponses qui ne repondaient à rien ! Tout cela, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, la mère pressée contre son fils, le frère contre sa sœur ! Ah ! ces minutes de ravissement, de joie, d'extase, comme elles les dédommageaient les pauvres femmes des longues journées d'angoisse et d'anxiété qu'elles venaient de vivre !

Quand l'émotion de ce retour inespéré fut un peu calmée, Mme de Monjardey prit enfin le temps de regarder son fils.

Il n'avait pas trop souffert en vérité des fatigues de la campagne. Mais quel délabrement et quelle misère ! Son uniforme disparaissait sous une peau de bique serrée à la taille par le ceinturon de son sabre ; ses bottes, qui montaient jusqu'aux genoux, trouées et maculées, recouvraient à peine son pantalon, dont le rouge avait changé de nuance et paraissait brun. Il avait plutôt l'air, le pauvre garçon, d'un contrebandier que d'un soldat !

— Viens changer de linge, lui dit-elle.

C'est à cela que songent d'abord les mères. Elles ne peuvent se résigner à voir couvert de haillons et de boue l'enfant que, tout petit, elles ont avec tant de soin entouré de langes brodés et de dentelles !

Et puis, c'est le rôle de la femme et de la ména-

Digitized by Google

gère, cela ! La propreté, c'est la santé, c'est le repos, c'est le bien-être !

Madame de Monjardey emmena son fils, tandis que Valentine bouleversait la salle et le garde-manger.

Comme elle était occupée à mettre le couvert, le baron Franck rentra.

— Georges est ici ! lui dit-elle à brûle-pourpoint.

— Ah ! fit M. de Reichenbach avec une réelle surprise. Tant mieux !... Je suis bien heureux qu'il ait échappé aux mauvaises chances de cette guerre.

Et il prit les mains de Valentine avec tant d'effusion, qu'elle ne put s'empêcher de l'en remercier par un sourire.

— Et... combien de temps le garderons-nous ? demanda-t-il.

— Je ne sais... Il ne nous l'a pas dit encore... Il n'a eu le temps de nous rien dire... il vient d'arriver... Il était brisé de fatigue... il meurt de faim.

En ce moment les yeux de Valentine tombèrent par hasard sur les bottes couvertes de boue et de neige que portait le baron.

— Mais, vous-même, lui dit-elle, vous devez être las : vous semblez avoir marché beaucoup ?

— Beaucoup, en effet... Mais je ne me coucherai pas sans avoir soupé et trinqué avec ce cher Georges.

Digitized by Google

— Merci, beau-frère ! dit Georges, qui venait d'entrer.

Et il tendit la main au baron.

Georges était de ceux qui, incapables d'une méchante action, hésitent à croire au mal et vivent sans défiance de rien ni de personne. Son cœur était toujours ouvert. Qui voulait y lire y lisait. Vertu plus nuisible qu'un vice ! Puisque, hélas ! il y a des méchants ici-bas, il est bon de se méfier quelquefois.

— Pardieu, beau-frère, reprit-il, je suis heureux de vous trouver ici. C'eût été, je ne vous le cache pas, un grand chagrin pour moi de vous savoir dans les rangs de l'armée allemande... Dieu merci ! vous avez planté là le casque à chenille noire. Je vous en félicite et vous en sais gré !... Mourir pour mourir, j'aime mieux être tué, si je dois l'être, par un inconnu que par vous.

— Mourir ! Veux-tu bien te taire, méchant enfant ! s'écria Mme de Monjardey.

— Ah ! ne craignez plus rien ! reprit Georges. La campagne est finie, hélas ! Tout est fini !... Deux jours encore, et je pourrai mettre le sabre au fourreau... pour longtemps !

Dominique venait de servir la soupe, une de ces bonnes soupes de campagne qui font venir l'eau à la bouche.

Digitized by Google

— A table ! s'écria le baron Franck.

Georges ne se le fit pas répéter.

— Et maintenant, dit Valentine, tu vas tout nous dire !... Depuis quatre mois nous sommes sans nouvelles !... Que s'est-il passé ? Qu'as-tu fait ?

Tout en mettant les bouchées doubles, en homme qui ne s'est pas trouvé depuis longtemps à pareille fête, Georges trouva le moyen de raconter à sa mère et à sa sœur tous les épisodes de cette sanglante campagne auxquels il s'était trouvé mêlé. Gravelotte, le désastre de Metz ; la formation des armées de la Loire ; leurs défaites ; l'organisation de l'armée de l'Est ; la signature de l'armistice...

Tous ces événements, hélas ! sont encore présents à notre mémoire. Il semble que tout cela soit d'hier ! Nous sommes à peine sortis de ce mauvais rêve ! Passons ! passons vite !

Le repas tirait à sa fin ; Georges parlait toujours, et Valentine, qui ne se lassait pas de l'écouter, buvait, pour ainsi dire, ses paroles au fur et à mesure qu'elles tombaient de ses lèvres.

Madame de Monjardey, que ce récit intéressait moins — son fils était hors de danger ; le reste... — Mme de Monjardey s'était levée pour veiller elle-même à ce que rien ne manquât dans la chambre où son fils devait passer la nuit; elle le croyait du moins. Quant au baron Franck, il avait laissé tom-

Digitized by Google

ber sa tête dans ses deux mains, et, brisé par la fatigue, dormait... ou semblait dormir profondément.

Valentine était seule avec son frère.

— Mais, lui dit-elle tout à coup, nous avons oublié le plus important, ma mère et moi... nous étions si heureuses de te revoir!... Comment se fait-il que tu sois près de nous?... Pour combien de temps y es-tu?

Georges regarda sa montre.

— Pour une heure encore, pas une minute de plus, répondit-il.

Valentine joignit les mains en murmurant : « Oh! mon Dieu! » et reprit :

— Tu vas te battre encore?

— Dieu veuille que non, dit Georges. Au point où nous en sommes, il ne nous reste qu'une espérance, c'est de ne pas rencontrer l'ennemi!

— Mais alors?...

— Voici ce qui se passe, petite sœur... écoute.

Il s'accouda sur la table, et à demi-voix :

— Je t'ai dit tout à l'heure que le gouvernement a signé un armistice, pendant lequel on va poser les bases du traité de paix. Par une fatalité inexplicable, l'armée de l'Est, la nôtre, y a été oubliée. Les Allemands n'ont eu garde de nous en prévenir; et tandis que nous nous reposions, aveuglés par une

Digitized by Google

fausse nouvelle, ils ont continué leur mouvement tournant et nous ont enveloppés. Il ne nous reste à présent d'autre ressource que de nous jeter en Suisse, territoire neutre. — Le mouvement a commencé hier. Mon régiment — ou ce qui en reste... c'est bien peu de chose, va !... quelques compagnies décimées par la fatigue, le découragement et le froid — mon régiment occupe le plateau de Cize; nous avons été forcés d'y camper cette nuit; les hommes ne pouvaient plus avancer !... J'ai profité de cette halte pour venir vous embrasser et vous rassurer... Dans une heure je rejoindrai mes compagnons. Si la route ne nous est pas coupée — elle ne l'était pas hier soir — nous regagnerons la Suisse par les Rousses et Saint-Cergues, sinon...

— Sinon ?...

— Ah ! n'en dis rien à ma mère !... nous sommes tous perdus !... tués... ou prisonniers !... tout un corps d'armée !

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Rassure-toi ; Les Prussiens ne peuvent se douter de ce mouvement.

— En es-tu sûr ?

— Autant qu'on peut l'être. Nous les avons trompés en laissant à l'arrière-garde nos feux allumés et une partie de notre matériel.

— Seront-ils dupes de cette ruse ?

Digitized by Google

— C'est plus que probable. Il faudrait, pour qu'il leur vînt à l'esprit de se porter en arrière et de nous couper la retraite, qu'ils fussent prévenus cette nuit même... et ils ne le seront pas.

— Peut-être !...

— Si ce malheur arrivait, ils auraient le temps d'occuper les défilés avant nous !..., et alors... Mais qui les préviendrait ?

— Qui ?

Valentine venait de se rappeler tout à coup que le baron Franck était là !

Elle mit vivement un doigt sur ses lèvres en montrant à Georges son beau-frère immobile à côté d'eux.

— Eh bien ? demanda Georges surpris.

Valentine se contenta de lever les mains et de les laisser retomber, comme pour dire :

— Qui sait ?

— Allons donc ! répondit Georges à demi-voix... il dort à poings fermés... et puis Franck est de nos amis.

Valentine répliqua par le même geste : « Qui sait ? »

Pour beaucoup, elle aurait voulu que Georges n'eût rien dit. Mais il était trop tard — il avait parlé !

Madame de Monjardey venait de reparaître dans la salle à manger.

Digitized by Google

— Maintenant, garçon, dit-elle à son fils, va dormir. Nous aurons le temps de bavarder demain.

— Il nous quitte, mère ! s'écria Valentine.

Madame de Monjardey laissa tomber désespérément ses mains en murmurant :

— Ce n'est donc pas fini ?

— Dans peu, répondit Georges, ce sera fini. Dans deux jours, nous serons en Suisse, hors de danger. Dans un mois la paix sera signée. Dans cinq semaines je serai de retour, et peut-être ne vous quitterai-je plus !

Le baron Franck dormait toujours.

L'heure du départ était venue. Georges embrassa Valentine, s'abandonna aux baisers dont le couvrait sa mère, et s'approcha du baron. Il avait déjà levé la main pour lui frapper l'épaule :

— Ma foi, non, dit-il tout à coup en souriant, il dort d'un trop bon somme !... Il m'en voudrait de l'avoir éveillé... A bientôt, beau-frère.

Et il disparut en courant.

Valentine et Mme de Monjardey, par la porte entr'ouverte, entendirent pendant une minute encore le bruit de ses pas sur la neige durcie. Puis, plus rien ! rien que les rafales qui s'engouffraient dans la cheminée et dans les immenses corridors.

— Dieu le garde ! murmura Mme de Monjardey,

Digitized by Google

pendant que Valentine refermait la porte... Je vais prier pour lui !... va te reposer, mon enfant.

— Oui, mère !

Mais Valentine tenait à ne se coucher qu'après avoir vu le baron Franck passer dans sa chambre. S'il dormait en effet, c'était pour elle une veillée un peu longue peut-être !... N'importe !... elle y tenait.

Il y avait à peine cinq minutes que Mme de Monjardey s'était retirée, quand le baron souleva sa tête, se frotta les yeux, se leva et s'étira en bâillant.

— Quelle heure est-il donc ? demanda-t-il.

— Dix heures.

— Ah !... et Georges ?

— Parti.

— Sans m'avoir dit adieu ?... C'est mal !

— Il n'a pas voulu vous éveiller.

— Il a eu tort, parbleu !... Je le gronderai, quand il nous reviendra.

Tout en parlant, il avait tiré de sa poche un cigare ; il en avait coupé le bout avec un des couteaux restés sur la table, et, prenant son chapeau, s'était lentement, tranquillement, dirigé vers la porte.

— Où allez-vous donc, Franck ? lui dit Valentine.

— Mais, vous le voyez... ma chère Valentine... Je vais fumer un cigare... tout simplement.

— A pareille heure !

Digitized by Google

— Avez-vous peur que je m'égare? dit en souriant le baron... Tranquillisez-vous... Je ne m'éloigne pas.

En même temps, il mettait la main sur le pène.

— Franck! s'écria Valentine avec un accent indicible de frayeur et de prière. Le baron se rapprocha d'elle; et, froidement :

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-il.

— Franck, dit-elle, je vous en prie, je vous en supplie à mains jointes... ne sortez pas!

— C'est de l'enfantillage.

— Qu'importe!... Je vous en prie!

Le baron, si calme et si impassible qu'il fût, ne put réprimer un geste d'impatience, et de nouveau se dirigea vers la porte.

— Permettez-moi, dit-il, ma chère Valentine, de ne pas écouter vos craintes... puériles. C'est prendre en vérité trop d'intérêt à ma chétive personne!... Un cigare est bientôt fumé...

— Pourtant...

— Si je cédais aujourd'hui, il me faudrait céder demain, après-demain... toujours... Je serais l'esclave de vos caprices... et j'ai, pour accepter un pareil rôle, les moustaches un peu trop longues.

Tout cela était dit tranquillement, doucement, de ce ton demi-sérieux que l'on prend pour se

Digitized by Google

railler des frayeurs ou des exigences d'un enfant. Mais sous ce calme apparent on sentait la résolution bien arrêtée de passer outre.

Le baron venait d'entr'ouvrir la porte.

Une rafale s'engouffra dans la maison et fit gémir les vieilles boiseries, en même temps qu'un flot de neige venait fouetter au visage Franck et Valentine qui s'était approchée de lui.

— Par ce temps! lui dit-elle.

— Hé! ne suis-je pas habitué à courir la montagne nuit et jour, et par tous les temps?

— Franck... vous tenez à sortir!... un motif impérieux vous pousse dehors!... Qu'allez-vous faire?... Où allez-vous?... Parlez!

— Je vous l'ai dit... fumer un cigare... C'est bien peu de chose!

— Ce n'est pas vrai! vous mentez! lui dit brusquement Valentine avec une explosion de rage et de colère, en lui saisissant le poignet.

Comme un flot qui brise ses digues et envahit tout, la vérité venait enfin de se faire jour et l'inondait de son effrayante lumière. Elle serrait, à le meurtrir, le poignet du baron, et le ramenait en arrière de toute sa force en criant :

— Vous ne sortirez pas!... je ne veux pas que vous sortiez!

Le baron se dégagea de son étreinte sans vio-

Digitized by Google

lence, et, tout en rajustant le parement de sa veste de velours :

— Vous êtes folle, ma chère Valentine !... et je ne sais ce que tout cela signifie.

— Cela signifie que vous êtes un misérable !

Le baron salua ironiquement.

— Tenez, s'écria-t-elle, en décrochant de la muraille une branche de buis bénit et en la présentant à son beau-frère, jurez-moi donc, là-dessus, que vous dormiez tout à l'heure.

— C'est une inconvenance que j'avoue, riposta le baron en écartant la branche de buis... ma fatigue était une excuse.

— Vous mentez encore !... Vous ne dormiez pas !... Vous avez, depuis le premier jusqu'au dernier mot, écouté et — pour notre malheur peut-être — entendu ce que disait Georges. Vous savez que ses soldats et lui, mes compatriotes à moi, mes amis, mes frères, prennent cette nuit la route des Rousses pour se jeter en Suisse. Vous savez qu'il suffit d'un mot à la commandature allemande pour que la retraite leur soit coupée !... Et ce mot... vous ne sortez que pour aller le dire !

Le baron Franck était devenu pâle tout à coup ; ses lèvres tremblaient ; ses poings étaient crispés.

— Si je ne savais pas tout cela, dit-il, je vous remercie de me l'avoir appris !

Digitized by Google

Ce fut Valentine, à son tour, qui devint pâle et qui trembla.

— S'il ne savait rien, pensa-t-elle... je lui ai tout dit!... C'est vrai!... j'ai trahi mon frère!

D'un mouvement brusque elle se jeta sur la porte, la ferma à double tour, et en arracha la clef.

— Je passerai par la fenêtre, dit avec un sourire dédaigneux le baron Franck, en se dirigeant vers la pièce voisine.

Valentine lui barra la route, et se plaça devant la porte de communication les deux bras étendus, les mains crispées contre les montants.

— Vous ne passerez pas! lui dit-elle avec une effrayante énergie.

Un instant le baron hésita; il lui répugnait d'employer la force. Son hésitation fut de courte durée. Il s'approcha de Valentine, lui ouvrit la main sans effort, et reprit la clef. Il allait sortir.

Mais, en sentant sur la sienne la main du baron, Valentine, de toutes ses forces, avait jeté un tel cri de désespoir, de rage et de frayeur, qu'on avait dû l'entendre d'un bout à l'autre de la maison.

— Qu'y a-t-il donc? demanda quelqu'un.

C'était Mme de Monjardey qui venait d'entrer par la porte opposée. Valentine se jeta dans ses bras en criant :

Digitized by Google

— Ma mère, aidez-moi!... Empêchez-le de sortir! appelez Dominique!

Le valet de chambre couchait, hors de la maison, dans un pavillon à portée de la voix.

— Dominique? ma chère enfant... mais à quoi bon? que se passe-t-il?... et pourquoi veux-tu que nous empêchions Franck de sortir?

— Pourquoi, ma mère? pourquoi?... Mais parce que celui que vous appelez Franck, celui que vous traitez comme un fils, est un misérable qui n'est venu chez nous que pour nous trahir! M. le baron Franck de Reichenbach, depuis qu'il est ici, n'a pas un instant cessé de servir la cause de nos ennemis!

— Tais-toi, Valentine! tais-toi! une pareille accusation...

— J'ai des preuves!

— Lesquelles?

Valentine regarda sa mère. Elle ne trouvait rien à répondre.

— Madame, dit avec douceur le baron, je pardonne de grand cœur à mademoiselle votre fille ses soupçons injustes. La crainte qu'éveillent en elle les dangers que va courir Georges cette nuit lui fait oublier que j'ai été le mari de sa sœur, et qu'à ce titre...

— Il ment! il ment!... murmura Valentine à l'oreille de sa mère.

Digitized by Google

— Je regrette vivement qu'une pareille scène ait pu naître d'un incident aussi futile. J'avais manifesté le désir de sortir une minute pour fumer un cigare au grand air. C'était une fantaisie... étrange, soit, mais inoffensive, après tout... J'y renonce, puisqu'il le faut.

— Tu vois bien! dit Mme de Monjardey à sa fille en l'embrassant; tu vois bien!

— Je me suis peut-être trompée, pensa encore une fois Valentine.

Tandis que, la tête basse, l'œil fixe, elle se débattait dans ce doute, Mme de Monjardey s'était approchée du baron.

— Vous lui en voulez... beaucoup? demanda-t-elle.

— Moi? dit le baron... Non, madame, non.

— Prouvez-le-nous.

— Comment?

Madame de Monjardey ouvrit la porte toute grande, et la lui montrant :

— Allez fumer votre cigare, mon ami.

Le baron prit en souriant la main de sa belle-mère, et la porta à ses lèvres; puis il alluma son cigare et sortit sans se presser.

A peine avait-il franchi le seuil de la porte, que Valentine, se dressant de toute sa hauteur, s'écria :

Digitized by Google

— Malheur sur nous, ma mère!... Vous venez de tuer Georges.

Elle rouvrit violemment la porte, regarda, écouta. — Rien!

Le baron avait disparu!

Alors, sans hésiter, sans réfléchir, elle s'élança dehors à son tour, sourde aux cris désespérés de sa mère qui la rappelait.

Il faisait nuit noire. Sous les flocons de neige qui tombaient silencieusement, lentement, à peine pouvait-on se diriger; il fallait deviner sa route; un montagnard exercé lui-même risquait de s'égarer à travers les mille détours de ces chemins encaissés dans les roches ou tracés sur le dos des crêtes, et perdus, cette nuit-là, sous la couche uniformément blanche qui couvrait tout, plaine et montagne.

« Sur le plateau de Cize, » avait dit Georges. Valentine, en plein jour, serait peut-être allée jusque-là. Mais la nuit!... Gravir la côte de Fontenu, gagner le plateau de la Marche-dessus, les contre-bas de la Marche-dessous; descendre les rampes de Châtelneuf, couper la route de Genève, traverser la forêt de Siam, et puis!...

N'était-ce pas assez déjà?

Et par quel temps!

Mais il fallait arriver à tout prix! prévenir Georges et les siens de se mettre en route à la hâte, s'ils

Digitized by Google

ne voulaient pas trouver les défilés de Maison-Neuve gardés par les troupes allemandes.

Et la pauvre fille allait de toute sa vitesse, enfonçant dans la neige, tombant, se relevant pour tomber dix pas plus loin !

Partie sans se vêtir, elle n'était pas au sommet de la côte, que le froid l'avait déjà saisie.

Elle se contenta de relever sa jupe, dont elle s'enveloppa la tête et qu'elle s'attacha autour du cou avec son mouchoir. Puis elle se remit en marche, en se disant :

— Si là-haut, à Fontenu, je trouve une maison encore ouverte, je demanderai une limousine... et puis... on m'indiquera le chemin le plus court... S'il y avait quelqu'un pour me guider !

Fontenu est, comme tous les villages de ce pays, un village pauvre. Les maisons y sont peu nombreuses, et Valentine eut bientôt fait de les interroger toutes.

Elles étaient toutes fermées ; plus de lumière ! tous les gens du bourg dormaient depuis longtemps.

Elle allait reprendre sa route, lorsque, dix pas plus loin, elle aperçut comme une lueur... une fenêtre éclairée. Elle y courut, frappa ; une vieille femme ouvrit.

— Mam'selle Valentine ! s'écria-t-elle.

Digitized by Google

— Vous me connaissez?

— Dieu du bon Dieu! si je vous connais!... Et où c'est-y donc que vous allez à c'te heure?

Il faut que je sois le plus tôt possible au plateau de Cize... Il y a là des troupes qui seraient perdues si je n'arrivais pas à temps!... Donnez-moi vite de quoi me couvrir, et dites-moi le plus court chemin.

— Vous faudrait un guide.

— Oui... cela vaudrait mieux, murmura Valentine.

— Attendez!... j'vas aller prévenir le gars à Jean-Marie de se lever.

La brave femme se mettait en mesure de s'habiller et d'allumer sa lanterne. Elle n'en finissait pas!... A soixante et dix ans, c'est tout simple!... Mais que de temps perdu!... Valentine trépignait d'impatience.

— Un manteau! dit-elle brusquement; un manteau! et je pars seule.

La vieille laissa tomber ses bras.

— Qué malheur! murmura-t-elle, que M. Franck soit dehors aussi!...

— Vous l'avez vu? s'écria Valentine.

— Pardine, oui, assez... C'est peut-être ben du même côté qu'vous allez?...

— Quand l'avez-vous vu?

— Il n'y a pas une demi-heure... Il est entré

Digitized by Google

chez Pierre Grabin le bourrelier, et il a sellé son cheval, qu'il y avait laissé à cause de la montée.

— Il est parti à cheval?

— Oui, not'demoiselle!... et ben sûr qu'il était pressé.

Valentine n'en écouta pas davantage.

A cheval!... Elle ne s'était donc pas trompée!... Si le baron, par cette nuit sombre et par la neige, était parti à cheval au risque de se tuer vingt fois pour une, c'est qu'il y avait été poussé par un ardent et implacable désir d'arriver... d'arriver vite!

— Et il faut que j'arrive avant lui! se dit la pauvre Valentine.

Elle se mit à courir.

Par bonheur, sur le haut du plateau le froid avait durci la neige; le pied y trouvait prise et n'enfonçait pas. Le ciel s'était comme entr'ouvert; une lueur indécise éclairait le paysage sinistre et morne.

Au bout d'un temps, dont il lui aurait été impossible de préciser la durer, Valentine s'arrêta pour reprendre haleine. Il lui sembla qu'elle marchait depuis plusieurs heures, et qu'elle devait toucher le but. Mais, lorsqu'elle voulut s'orienter, elle ne reconnut rien du pays qui l'entourait... rien!... Pas un arbre, pas une ligne, pas une roche qui pût réveiller en elle un souvenir!

Elle examina tout bien attentivement à droite, à

Digitized by Google

gauche, devant, derrière : impossible !... Et dans ce mouvement, à force de tourner, d'aller, de revenir, elle finit par oublier même dans quel sens elle avait marché pour arriver au point où elle se trouvait, dans quel sens il fallait marcher encore pour continuer sa route.

Et le temps passait !

Le baron, à cheval, audacieux et connaissant les chemins, devait être arrivé. Les troupes allemandes étaient peut-être déjà en route ; tandis que Georges et les siens, couchés près du feu, tombant sous le poids de la fatigue et du sommeil, perdaient sans le savoir leur dernière chance de salut.

— J'arriverai ! se dit Valentine ; à défaut des hommes, Dieu me guidera !

Et, droit devant elle, sans chercher à savoir où elle allait, elle reprit sa course à travers la nuit.

Elle ne sentait plus le froid ni la fatigue, la pauvre fille ! Elle ne songeait qu'à arriver !... Et rien toujours !... Pas une lumière ! pas un bruit !

Tout à coup devant elle, à quelques pas, une voix cria :

— Halte-là !... Qui vive ?...

Des Français !... Un cri de joie s'échappa de ses lèvres. A demi folle, elle s'élança en répondant :

— France !

Un homme la prit par le bras.

Digitized by Google

— Où diable allez-vous donc comme ça, à pareille heure? lui dit-il; qui cherchez-vous ?

— Un officier, dit-elle, M. Georges de Monjardey, mon frère, lieutenant au 24e de marche.

— Le 24e?... Hum !... Si vous croyez que par le temps qui court on sait où sont les régiments!

— De quelle arme et de quel corps êtes-vous?

— Francs-tireurs de Bonbonnel.

Pendant ce colloque, un officier de cette légion — qui, soit dit en passant, a, sous l'énergique impulsion de son chef, si bravement fait son devoir — s'était approché.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Une demoiselle qui court les champs à la recherche d'un lieutenant du 24e.

En quelques mots, Valentine mit l'officier au courant.

— Cize! mademoiselle, s'écria-t-il; mais nous sommes entre la Mare et Beaume !... Vous avez fait fausse route. Vous avez tourné sur la gauche : c'est à droite qu'il fallait aller.

Elle jeta un cri de désespoir.

— Tranquillisez-vous, reprit l'officier; il est peut-être temps encore. Quatre de mes hommes vont partir en toute hâte et prévenir là-bas.

— Je les suivrai.

— Vous n'y songez pas !

Digitized by Google

— Je les suivrai !

Rien ne put vaincre sa résolution.

L'officier choisit quatre hommes dont il était sûr, et leur donna les instructions les plus précises.

— A quelle heure, mademoiselle, avez-vous quitté le château de Monjardey ? demanda-t-il à Valentine.

— A dix heures un quart.

L'officier regarda sa montre.

— Il est minuit dix, murmura-t-il ; en deux heures...

Et, se tournant vers ses hommes :

— Au pas de course !... il y va du salut...

Il allait dire : de l'armée ; mais, après une seconde de silence, il ajouta :

— De ce qui reste de notre armée !

— Merci, monsieur, dit Valentine. Que le ciel veille sur vous... et sur nous !

Et elle s'élança derrière les hommes qui venaient de partir... au pas de course, sans se préoccuper d'elle.

Comment parvint-elle à les suivre ? Ah ! c'est que la vie de Georges, le salut de toute une armée étaient en jeu ! Ses jarrets étaient de fer, comme sa volonté. Elle ne faiblit pas une minute, n'hésita pas, ne s'arrêta point.

Digitized by Google

L'air sifflait dans sa poitrine : le sang bourdonnait à ses oreilles ; elle ne s'arrêta pas.

Pendant une heure et demie elle courut ainsi, sans rien dire, sans échanger une parole avec les quatre hommes qui couraient devant elle, silencieux comme elle, pareils à des ombres.

— Approchons-nous? demanda-t-elle enfin à demi-voix.

— Dix minutes encore.

— Arriverons-nous assez tôt?

L'homme n'eut pas le temps de répondre : ce fut un coup de canon qui répondit à sa place.

— Trop tard ! s'écria Valentine ; ils se battent !...

Les quatre hommes s'étaient arrêtés et délibéraient. Que faire? Aller en avant et se jeter dans la mêlée? C'était se faire tuer sans profit pour personne.

L'un d'eux mit le képi à la main, et s'approchant de la jeune fille :

— Inutile d'aller plus loin, mademoiselle, lui dit-il ;... c'est fini ! c'est une affaire faite !... Il faut regagner le campement, prévenir le capitaine et nous tirer de là.

— Allez, mes amis ; allez ! dit Valentine, je vous remercie.

— Mais vous ?

— Ne vous occupez plus de moi ; le bruit du

Digitized by Google

combat me guidera maintenant... Je n'ai plus besoin de personne.

Le franc-tireur salua, remit son képi en haussant les épaules, comme pour dire : « A votre aise, » et s'éloigna avec ses compagnons.

Valentine poursuivit sa route en avant.

Dans quel but? Pourquoi? Qu'allait-elle faire?

C'était s'exposer inutilement à un danger. Elle le sentait, et cependant elle marchait toujours droit devant elle, à demi folle.

Des sifflements sinistres fendaient l'air de tous les côtés. Elle entendait aussi de vagues roulements, puis comme des piétinements sur la neige et, par instants, des cris et des jurons.

Le jour venait. Peu à peu les choses prenaient une forme. L'horizon s'éclairait, et, du haut de la montagne, des lueurs indécises tombaient jusque dans la plaine.

En regardant autour elle, Valentine fut épouvantée. Les troupes françaises, désorganisées, sans chefs, fuyaient par toutes les routes pêle-mêle. C'était une indescriptible cohue d'hommes, de chevaux, de canons, de chariots. D'instants en instants un obus éclatait au milieu de tout cela et y creusait un large sillon de boue, de neige et de sang!

Valentine essaya d'interroger... on la regarda sans la comprendre, sans lui répondre...

Digitized by Google

Pendant une heure elle courut sur ce champ de bataille, que les combattants abandonnaient. Puis le crépitement de la fusillade s'éteignit; le grondement du canon s'éloigna; elle n'entendit plus rien que les derniers gémissements des blessés, plus rien que le bruit de ses pas, à elle, sur la neige.

Qu'était devenu Georges?

Peut-être, voyant la route coupée du côté de la Suisse, s'était-il rejeté en arrière.

Seul, n'ayant plus d'hommes à conduire, où serait-il allé, sinon à Monjardey, près de sa mère et de sa sœur?

Cela était possible; cela devait être; cela était.

Cette pensée donna de nouvelles forces à la pauvre Valentine. Elle revint sur ses pas à la hâte. Il faisait grand jour; elle ne craignait plus de s'égarer; elle n'avait plus à lutter que contre la fatigue.

La fatigue!... est-ce qu'elle y songeait!

En moins de deux heures elle eut refait le chemin que, pendant cette horrible nuit, elle avait mis plus de cinq heures à faire!

Lorsqu'elle franchit le seuil et entra, un cri de joie, un de ces cris que les mères seules peuvent trouver et jeter, s'échappa des lèvres de Mme de Monjardey, qui, depuis la veille, attendait sa fille. Elle l'entoura de ses bras en pleurant; elle n'avait pas la force de lui reprocher son héroïque folie.

Digitized by Google

Valentine — chose étrange ! — semblait froide et comme insensible aux caresses et aux baisers de sa mère.

En entrant elle avait aperçu, debout devant la cheminée, le baron Franck. Lui ! Il osait reparaître devant sa mère et devant elle ! C'était bien lui ! avec le même air impassible, un peu dédaigneux, et le même sourire hautain.

Il était plus pâle que de coutume, voilà tout.

Un instant elle le regarda, stupéfaite. Elle n'y pouvait croire. Puis, tout à coup, la rage, l'indignation, la haine, lui jaillirent à la fois des lèvres et du cœur. Elle s'approcha de lui, et, les yeux dans les yeux, les dents serrées, lui dit à demi-voix :

— Lâche !... lâche !...

— Valentine ! s'écria Mme de Monjardey.

— Ah ! je suis sûre de mon fait, à présent, ma mère !... Cet homme est un misérable !... et plût à Dieu que vous ne l'eussiez pas laissé sortir !... Georges est peut-être mort à l'heure qu'il est !... Cet homme est le meurtrier de votre fils !...

Madame de Monjardey semblait interroger des yeux le baron Franck.

Le baron Franck ne répondit rien. Il devint seulement plus pâle encore, d'une pâleur vraiment livide.

— Cet homme, reprit Valentine, il a mangé notre

Digitized by Google

pain, il a dormi sous notre toit, pour nous trahir plus sûrement!...

Et, se retournant vers Franck, elle lui répéta :

— Lâche!... lâche!...

Cette fois le baron tressaillit; son calme l'abandonnait. Comme un cheval sous un coup de fouet inattendu, il venait de se cabrer sous l'injure.

— Mademoiselle, dit-il, vous avez le droit de me haïr; vous n'avez pas le droit de me mépriser... Nous n'avons pas les mêmes idées sur le devoir... J'ai fait le mien tel que nous le comprenons... là-bas. J'avais des ordres, je les ai scrupuleusement exécutés...

Valentine lui jeta un regard si méprisant, qu'il se redressa et s'éloigna d'un pas de la cheminée où il s'appuyait.

— Scrupuleusement, répéta-t-il, jusqu'au bout!... Et je ne mérite pas l'injure que vous venez de me jeter au visage... De quelque façon que l'on serve son pays, on n'est pas un lâche quand on donne sa vie pour le servir!...

En parlant, il avait violemment déboutonné la veste de velours qu'il portait; — sa chemise était rouge de sang. Il la déchira d'un mouvement brusque en répétant :

— Je ne suis pas un lâche!... Je...

Mais ses forces étaient à bout. Le sang, com-

Digitized by Google

primé par le linge qui s'y était collé, jaillit tout à coup et en même temps lui remonta jusqu'aux lèvres.

Il tomba lourdement sur le plancher.

Georges entrait au même instant.

— Voilà l'homme qui vous a trahis, dit Valentine en lui montrant le corps inanimé du baron.

— Je le sais, répondit Georges froidement, c'est moi qui l'ai tué !

. . . . . .

Les obsèques du baron Franck eurent lieu le lendemain. Il n'y avait personne dans l'église que le prêtre et son enfant de chœur.

Digitized by Google

LE FIL D'ARIANE

Lorsque, en 1815, un grand désastre national ramena pour la seconde fois les Bourbons sur le trône de France, on crut que, désireux de reconstituer l'ancienne cour et de rassembler autour de lui les débris de la vieille noblesse, le roi songerait d'abord à ceux qui s'étaient fait remarquer par leur indomptable fidélité. Il n'en fut rien. On donna les premières places, les meilleures, aux transfuges de l'empire, et bon nombre de gentilshommes furent oubliés dans leurs gentilhommières.

Au point de vue pratique, cette mesure était sage. On avait tout à craindre de ceux qui, ne sachant rien des idées nouvelles, auraient, par incapacité ou par entêtement, compromis les destinées du pouvoir nouveau.

Mais, pour eux, ce ne fut que de l'ingratitude. Quelques-uns affichèrent une indifférence dédaigneuse ; d'autres, poussés par le dépit et par le besoin, insistèrent, et si bruyamment, qu'il fallut se résigner à les satisfaire.

Digitized by Google

Tel fut le cas de M. le comte de La Vauville. Ancien page de Louis XV, officier à l'armée de Condé, il était rentré en France vers 1806 pour y rassembler les débris de sa fortune, dont il n'avait retrouvé que peu de chose — une ferme et quelques lopins de terre mal affermés.

Il n'en avait pas moins repoussé les avances de l'usurpateur — qui, peut-être, ne lui en faisait pas — et vécu tant bien que mal dans son pigeonnier, soutenu par l'espérance que ces jours d'incroyable bouleversement auraient un lendemain, et que le roi, à son retour, ne l'oublierait ni lui, ni son fils, qu'il avait élevé — il le croyait du moins — dans les idées les plus sages et pour les plus hautes destinées.

Ce fils savait monter à cheval, tenir l'épée, danser un menuet, faire la révérence. Il savait lire, écrire et compter. Pour un gentilhomme de vieille souche, c'était presque autant que l'on en pouvait souhaiter.

Aussi, grande fut la surprise de M. de La Vauville quand il vit toutes les places données, tout l'argent distribué sans que l'on eût songé au vicomte Léonard, son fils, ou à lui-même.

M. de La Vauville sollicita ce que l'on ne pensait pas à lui offrir, et obtint, après sept mois de démarches, c'est-à-dire vers la fin de 1815, la recette générale du département de Seine-et-Oise.

Digitized by Google

— Un La Vauville receveur des tailles ! s'écria-t-il.

Le rouge lui en montait au visage. C'était déroger. Mais comme, après tout, une recette générale rapporte plus qu'un pigeonnier, M. le comte de La Vauville dérogea, et prit mélancoliquement le chemin de Versailles.

Très-mauvais comptable, peu au courant de la nouvelle organisation financière de son pays, il se sentait incapable de surveiller les rouages multiples de l'administration à la tête de laquelle venait de le placer un caprice du roi.

Le mieux est, en pareil cas, d'avouer sa faiblesse et d'y remédier. C'est ce que fit le comte. Il invita — non sans quelque révolte intérieure — le préfet à dîner (un noble de 1802 ! moins qu'un *vilain !*) et lui confia franchement sa peine. En quelques mots le préfet le rassura. Il ne s'agissait que de trouver un aide consciencieux et habile, et de le bien payer.

— Avez-vous quelqu'un à me proposer? demanda le comte.

— Oui, le père Brunet... un bon et brave homme qui a, pendant vingt ans, aligné des chiffres et qui en remontrerait au ministre.

— Une perle?

— Absolument.

— Je lui écrirai demain.

A l'heure où ces quelques mots étaient échangés

Digitized by Google

entre le receveur général et le préfet, le brave papa Brunet était loin de se douter que la fortune lui souriait, et qu'après tant de pain bis il allait enfin manger du pain blanc.

Il n'était pas riche, en effet, et, depuis dix-huit ans qu'il habitait Versailles, n'avait guère vécu que d'expédients — honnêtes, il est vrai — mais d'expédients. Tour à tour teneur de livres, commis aux écritures, petit clerc, il avait passé des années bien dures. Mais si, de toutes ces épreuves, il ne lui était pas resté de lourdes économies, il y avait du moins gagné quelque chose qui vaut la richesse et qui vaut mieux : l'estime de tous.

« Le père Brunet est le plus honnête homme qui soit au monde ! »

Ainsi se résumait l'opinion.

Ce n'était pas que tout d'abord, lorsque, après la chute de Robespierre, il était brusquement et comme furtivement arrivé à Versailles, on ne lui eût montré quelque défiance. Les plus ardents promoteurs du mouvement et des excès révolutionnaires en étaient réduits à prendre la fuite. On supposa un instant qu'il avait trempé dans ces sanglantes saturnales. Mais il avait l'œil si bonasse, le visage si débonnaire, les allures si timides, qu'un peu de réflexion éloigna bientôt des soupçons qui parurent ensuite absurdes, même aux plus incrédules.

Digitized by Google

Il amenait d'ailleurs avec lui deux talismans qui devaient lui ouvrir toutes les portes et tous les cœurs : deux enfants ; une fille de huit ans, un garçon de quatre, tous deux si frais, si roses, si souriants et si joyeux, qu'à leur vue toutes les méchantes pensées s'envolaient. C'était comme un brevet d'honnêteté. Le père de ces deux enfants-là ne pouvait rien avoir sur la conscience.

Au bout de quelques jours, en effet, grâce au caquetage de ses gamins, le père Brunet eut droit de cité. On ne lui demanda rien du passé, et il ne lui fut pas difficile de prouver ensuite qu'il était digne de l'estime qu'on lui accordait.

Mais l'estime ne fait pas vivre. Les premiers temps de son séjour furent pénibles. Peu à peu les ressources augmentèrent, et il en était venu à vivoter tant bien que mal, plutôt bien que mal, sans espérance d'avenir, mais sans crainte du lendemain, lorsque survinrent les événements de 1815.

Le père Brunet avait alors soixante-cinq ans. C'était un petit vieux, rubicond, propret, tiré à quatre épingles, aux lèvres épaisses et toujours souriantes, aux petits yeux gris, clignotant d'une façon joyeuse, et dont l'aspect réjouissant et paisible était rendu plus réjouissant et plus paisible encore par les deux ailes de pigeon qui voltigeaient autour de son crâne. Sa physionomie respirait la bonté, sinon l'in-

Digitized by Google

telligence, et l'on se sentait porté vers lui par une instinctive sympathie.

De ses deux enfants, Madeleine, l'aînée, avait vingt-six ans; Etienne en avait vingt-deux.

Madeleine était d'une beauté éblouissante; grande et svelte, avec des allures de reine. Elle imposait sans y songer. Le regard de ses grands yeux noirs avait quelque chose de mélancolique, de profond et d'impérieux à la fois. Ses lèvres, plutôt serrées que minces, s'abaissaient involontairement sur les côtés et donnaient à sa bouche comme une expression d'amertume ou de dédain, que démentait parfois son sourire. Ses cheveux noirs, très-abondants, couronnaient un front d'une idéale blancheur. On ne pouvait la voir sans la regarder.

Entre elle et son frère quel contraste!

Etienne, à vingt-deux ans, ne paraissait guère en avoir plus de dix-huit. Il était petit, maigre, chétif. Les traits heurtés de son visage annonçaient une nature inquiète et maladive, une intelligence arrêtée dans son développement. C'était un de ces êtres qui sont nés pour être protégés et défendus; qui souffrent de ne pouvoir ni protéger, ni défendre; qui, toute leur vie, dépendent de quelqu'un et qui n'ont à donner, en échange de ce qu'ils reçoivent, que les trésors de tendresse amassés au fond de leur cœur par des espérances refoulées.

Digitized by Google

Mais aussi comme il était aimé, ce cher Etienne, de son père et de Madeleine surtout, qui lui avait servi de mère et qui, pour ne le point quitter, avait, sans une larme et sans un regret, laissé passer l'âge de se marier ; — elle qui, d'un geste, aurait pu faire tomber à genoux le plus fier de ses prétendants !

Tout petit, elle l'avait bercé, dorloté, soigné. Elle avait, pendant dix ans, épié sur ses lèvres et retenu dans sa poitrine le dernier souffle de vie, toujours prêt à s'en échapper. Plus tard, elle lui avait appris le peu qu'elle savait. Pas à pas, enfin, depuis son enfance, elle l'avait suivi sans le quitter, sentant bien que, le jour où elle lui manquerait, tout lui manquerait à la fois.

Pour Etienne, il n'y avait pas de sacrifices, il n'y avait que des devoirs. Pour lui, depuis deux ans, on ne vivait à la maison que de radis, de beurre et de pain, parce qu'il fallait lui faire une dot, et que, sur les douze cents francs du père et les huit cents francs de la fille, il fallait mettre pour lui mille francs de côté tous les ans !

Un sourire ému du pauvre cher garçon les payait de tout cela.

Du jour où elle avait résolu de sacrifier à Etienne ses chances d'avenir, Madeleine n'avait eu d'autre préoccupation que de trouver pour lui ce qu'elle ne voulait plus chercher pour elle-même. Il fallait le

Digitized by Google

marier. Ne pouvait-elle pas mourir? Un accident imprévu ne pouvait-il pas les séparer à jamais? Que deviendrait-il? Mais du rêve à la réalité il y avait loin! Marier Etienne! à qui? Riche, la chose n'eût pas été facile; pauvre, elle devenait presque impossible.

Par bonheur, Madeleine, dans le petit cercle de ses relations, avait remarqué une jeune fille qui semblait pouvoir et devoir convenir à Etienne. Elle avait été, comme lui, mal partagée par le sort. Petite et chétive comme lui, elle aurait été presque laide sans le charme pénétrant de son regard, sans le divin sourire de ses lèvres, qui trahissait une exquise bonté.

Tout d'abord — et Madeleine le savait — elle s'était trouvée poussée vers Etienne par cet invincible courant qui porte les uns vers les autres les déshérités de la nature ou de la fortune. Etienne, de son côté, n'avait pu, sans un vif sentiment de reconnaissance, se voir l'objet des attentions de cette douce et bonne fille, dont les imperfections physiques ne l'avaient pas même choqué.

De ce côté tout marchait bien.

Mais Mme Monod, la mère de Henriette, aveugle comme toutes les mères, fière de sa fille, plus fière encore de sa vieille origine bourgeoise — elle descendait d'une famille de robe qui remontait

Digitized by Google

à Louis XIII — Mme Monod, quoique ruinée de fond en comble, ou peut-être parce qu'elle l'était, rêvait tout autre chose que l'alliance d'un misérable commis aux écritures dans une maison de banque.

Toute la personne de Mme Monod, grande femme sèche, maigre, anguleuse, au nez droit, aux lèvres minces, respirait l'entêtement et la dureté.

Il y avait peu de chance qu'une proposition du père Brunet fût bien accueillie.

Madeleine elle-même, quoique sa beauté, son esprit, le charme pénétrant de sa voix, lui eussent largement gagné les bonnes grâces de Mme Monod, Madeleine n'avait osé lui souffler mot de ce projet.

Le jour venait cependant où il serait nécessaire de s'y résigner. Etienne, brisé par ces continuelles alternatives d'espérance et de découragement dont sa sœur avait seule le secret, dépérissait à vue d'œil; le peu de forces qui soutenaient sa frêle organisation s'épuisait lentement, sans secousse, mais s'épuisait. Il fallait une solution, et ni le père ni la sœur n'osaient en courir les chances.

Chaque jour on remettait au lendemain. La pauvreté d'Etienne, on le sentait bien, était un obstacle plus grave encore que sa faiblesse intellectuelle ou physique. Etienne, après tout, n'était ni malade ni

Digitized by Google

contrefait. Le bonheur pouvait ramener à ses joues les fraîches couleurs de la santé.

Mais de l'argent?

Les choses en étaient là chez le père Brunet quand M. le comte de La Vauville, sur le conseil du préfet, le fit appeler à la recette générale.

Quel coup du sort! et quelle joie au foyer quand il rentra! Madeleine prit Etienne par le cou et l'embrassa jusqu'à l'étouffer. Quant à Brunet, il se promenait par la chambre en se frottant les mains et en sautant alternativement sur le pied droit et sur le pied gauche, comme un héron qui craint de s'écorcher les pattes aux cailloux de la rive.

Il avait été convenu entre le comte de La Vauville et Brunet que son installation aurait lieu immédiatement; il n'y avait pas de temps à perdre pour organiser le service. Le receveur abandonnait à son caissier tout un pavillon en retrait sur l'aile droite de son hôtel, dont il ne se réservait que la façade. Ce pavillon communiquait directement avec la caisse, qui donnait elle-même de plain-pied sur une grande salle réservée aux commis chargés des écritures.

Cette disposition permettait à Madeleine de voir à toute heure son père; elle n'avait pour cela qu'une porte à entr'ouvrir; et, par la disposition même des lieux, la chambre qu'elle devait occuper se trouvant

Digitized by Google

contiguë à la caisse, elle pouvait à la rigueur entendre tout ce qui s'y passerait et répondre à un appel.

Les premiers jours qui suivirent le changement de fortune de nos personnages furent employés, comme bien on le pense, à transporter dans ce nouveau logis les meubles qui garnissaient l'ancien, à en acheter d'autres plus convenables, à disposer les tentures, — tout cela aux soins de Madeleine.

Brunet, pendant ce temps, organisait le service de la recette, transmettait ses instructions aux receveurs particuliers et installait ses commis, au nombre desquels il comptait bien placer Etienne dès que sa situation serait solidement assise auprès de M. le comte de La Vauville.

Brunet, sans être un aigle, était fort habile administrateur et bon comptable. Il n'y avait donc pas lieu de craindre que le receveur général eût à se plaindre de sa gestion. Mais il sentait la nécessité de ne point abuser des bonnes dispositions de son protecteur.

Madeleine, elle, était toute à sa joie. Elle voyait le sort d'Etienne assuré. Quelques mots échangés avec Mme Monod lui avaient donné la certitude que, dans ces conditions nouvelles, une proposition de mariage serait favorablement accueillie.

Sans crainte pour l'avenir, elle oublia donc bien

Digitized by Google

vite les misères passées et s'abandonna tout entière aux douces émotions du présent. Pendant six semaines, elle ne s'occupa que de l'aménagement de la maison. Elle mit sur chaque chose, sur chaque meuble, ce charme indéfinissable qu'y sait mettre une femme jeune, belle et heureuse, quelque chose d'elle-même enfin. Elle voulait ce logis frais et joyeux pour son père et pour Etienne, comme il devait être calme pour elle qui n'avait plus rien à souhaiter.

Quand tout fut prêt, on décida solennellement qu'un repas serait offert à Mme Monod et à sa fille, et l'on agita la question de savoir s'il fallait inviter à ce dîner — qui pouvait, à la rigueur, passer pour un dîner de fiançailles — M. le comte de La Vauville. Brunet penchait pour l'affirmative, ainsi qu'Etienne ; Madeleine seule était pour la négative. Mais, comme son avis avait toujours eu force de loi dans la maison, on convint de ne pas inviter le comte et d'aller simplement lui faire part du prochain mariage d'Etienne.

Madeleine, on le voit, ne doutait déjà plus du résultat.

Le lendemain le papa Brunet, que dans la ville on appelait maintenant *Môssieu* Brunet gros comme le bras, endossa son plus bel habit, chaussa ses bas chinés et ses souliers à boucles d'argent, frisotta

Digitized by Google

le mieux du monde ses ailes de pigeon, et se rendit, accompagné de Madeleine, chez M. le comte de La Vauville, son patron, qui daigna le recevoir.

En entrant dans le salon, Madeleine aperçut, debout contre la fenêtre, un grand jeune homme pâle, dont l'aspect rigide et hautain lui fit courir comme un frisson dans les veines. Pourquoi? Elle n'aurait pu le dire.

Elle n'eut pas le temps, du reste, de s'arrêter sur cette impression fugitive; le comte venait de prendre le jeune homme par la main et le lui présentait en disant :

— Le vicomte, mon fils.

Puis, se tournant vers son caissier :

— Asseyez-vous donc, Brunet, reprit-il; asseyez-vous.

— Monsieur le comte est bien bon. Je... vous...

— Nous tenions, monsieur, dit Madeleine, à vous remercier de l'immense service que vous nous avez rendu.

— Sans le savoir.

— Nous ne vous en devons pas moins de reconnaissance.

— C'est une dette, mademoiselle, que vous me payez avec votre cœur, je le vois, et que M. votre père est en train de me payer avec son travail... Car je suis heureux d'avoir cette occasion de vous

Digitized by Google

féliciter, mon cher Brunet ; tout marche à merveille, et l'on ne m'avait pas trompé sur votre compte.

— Ah ! dit le père Brunet avec une visible émotion, quelqu'un vous avait parlé de moi ?

— Sans doute ; j'ai pris mes renseignements.

— Ah ! ah !

— Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils ont été excellents de tout point... chose rare aujourd'hui !... On rencontre de par le monde beaucoup de loups affublés de la peau du mouton. La France a subi de terribles épreuves, mon cher Brunet ; et ils ne sont pas nombreux ceux qui peuvent se vanter d'être sortis purs de ces épouvantables désordres.

— Oh ! monsieur, dit en souriant Madeleine, mon père n'aura pas eu grand'peine à ne point faillir. Je ne l'ai jamais entendu parler des événements politiques, si graves qu'ils fussent, et je puis vous affirmer que depuis dix ans il n'a pas même lu un journal.

— Tant mieux, mademoiselle, tant mieux !... Les malheureux qui ont trempé dans l'orgie révolutionnaire sont activement recherchés aujourd'hui ; et la déportation, la prison, la mort, viennent punir à vingt ans de distance les crimes qu'ils croyaient oubliés.

Depuis une minute le père Brunet tremblait si

Digitized by Google

visiblement et si fort, qu'il en laissa tomber son chapeau.

Madeleine le ramassa vivement et le lui remit entre les mains, sans attacher du reste aucune importance à cet incident et sans rien voir du mouvement de surprise qu'il avait arraché au vicomte.

Elle crut devoir cependant changer le cours de l'entretien, et ne parla plus que du projet de mariage d'Etienne. M. de La Vauville y applaudit fort et promit de signer au contrat. Le brave et digne comte pensait faire beaucoup.

Pour Madeleine, pour le père Brunet surtout, c'était beaucoup en effet ; et, tout enchantés de leur visite, ils sortirent du salon, reconduits jusqu'à la porte par le vicomte dont, pour la seconde fois, le regard rencontra le regard de Madeleine. Pour la seconde fois elle tressaillit.

Le vicomte Léonard lui faisait peur. Et cependant il était jeune, distingué, vraiment beau. Cette antipathie instinctive était si absurde, qu'elle se la reprocha vivement et s'efforça de n'y plus songer.

Quinze jours après cette visite à M. de La Vauville eut lieu le dîner offert à Mme Monod et à sa fille. Au dessert la demande en mariage fut faite et agréée. Toutes les conditions furent débattues. Etienne apportait à sa future quatre mille francs de rente que lui abandonnait Brunet sur les six mille

Digitized by Google

de sa place. Madeleine renonçait à tout pour son frère, dans le présent et dans l'avenir, et cela sans un regret. Elle était heureuse, voilà tout; heureuse à en pleurer, de la joie qui éclatait dans les yeux de son pauvre Etienne et de sa gentille fiancée.

Aussi, lorsque après le dîner on alla dans le petit jardin dont M. de La Vauville abandonnait la jouissance au père Brunet, prendre le café sous le berceau de vigne vierge et de clématites, aspira-t-elle à pleins poumons l'air frais et pur du soir et les parfums qui, de la terre mouillée de pluie, s'élevaient sous les derniers rayons du soleil. Jamais, comme ce soir-là, elle n'avait compris et senti le charme pénétrant de ce petit coin de terre. Jamais l'horizon que, par une échancrure de la muraille, elle apercevait avec ses collines vertes et ses escarpements noyés dans les teintes douteuses du crépuscule, ne lui avait paru si imposant, si plein de douces rêveries. A tout ce qu'elle voyait, la joie qui débordait de son cœur donnait comme un aspect nouveau. Son âme, toute pleine d'éblouissements, rayonnait. Cette soirée devait compter dans sa vie! Aussi passa-t-elle bien rapidement. Il était dix heures, plus que temps de se séparer, et il lui semblait que cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'elle avait acquis la certitude du bonheur d'Etienne.

Digitized by Google

Madame Monod et sa fille, accompagnées du papa Brunet et d'Etienne, reprirent le chemin de leur demeure.

Madeleine monta dans sa chambre. Elle avait besoin d'être seule, de se recueillir et de remercier Dieu, qui, après un si long temps d'épreuves, avait pris pitié d'elle et des siens.

Au bout d'un instant elle entendit son père rentrer, passer dans l'escalier devant sa porte, et lui crier : « Bonsoir, fillette ! »

Etienne cria : « Bonsoir, sœur ! »

Et la maison se fit silencieuse. Madeleine entr'ouvrit sa fenêtre, écouta un instant dans le calme de la nuit retentir les derniers bruits de la ville, puis se coucha et s'endormit à son tour. Son sommeil ne fut bercé que de rêves d'or. Elle ne redoutait rien ; et que pouvait-elle redouter?

Le lendemain matin, lorsqu'elle ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Son père, sans doute, était descendu comme de coutume à la caisse, car elle ne l'entendit pas marcher au-dessus.

Elle entr'ouvrit la porte de son bureau et le trouva en effet au travail, alignant des chiffres. Derrière lui la caisse était ouverte. Il semblait reposé, calme, tranquille.

— Bonjour, fifille, lui dit-il avec son meilleur sourire; bonjour, je suis bien heureux !... Et toi ?

Digitized by Google

— Moi, père?... Tenez!

En même temps elle lui avait jeté ses bras autour du cou et l'embrassait.

— Va maintenant, laisse-moi travailler... j'ai de la besogne... beaucoup.

— Tout va bien?

— Mais oui... mais oui...

Madeleine lui fit un dernier signe de la main et se retira. Elle fit son ménage en fredonnant; balaya, frotta, épousseta. Puis, lorsque tout fut en ordre de son côté, elle passa dans la chambre d'Etienne.

Il y avait alors une demi-heure environ qu'elle était sortie du cabinet de son père.

Elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour de l'hôtel, et, en se penchant au dehors, y vit un cheval sellé et prêt à partir. La curiosité la retint à la fenêtre. Elle n'attendit pas longtemps : le vicomte Léonard, le fils de M. de La Vauville, traversait la cour. Au moment de mettre le pied dans l'étrier il leva la tête, aperçut Madeleine, la salua gracieusement avec un sourire, puis sauta à cheval, piqua des deux et disparut.

Madeleine était trop heureuse en ce moment pour se souvenir de la mauvaise impression que lui avait laissée le vicomte; et ce départ était chose trop insignifiante pour qu'elle y attachât la moindre importance.

Digitized by Google

Elle se remit à l'ouvrage. Le hasard voulut qu'en se retournant elle fit tomber un balai, dont le manche se trouvait contre le montant de la fenêtre. Ce manche alla donner contre la pendule, dont il brisa le globe. Pour s'assurer qu'il n'y avait rien de plus, Madeleine s'approcha de la pendule, regarda l'heure, écouta le bruit du balancier, puis regarda l'heure encore.

Il était neuf heures vingt minutes.

Les plus petits détails de la vie peuvent, en de certaines circonstances, prendre une gravité exceptionnelle. On le verra plus tard.

Madeleine venait de mettre tout en ordre dans la chambre de son frère et rentrait dans la sienne lorsqu'un cri, un véritable cri de désespoir et d'angoisse la fit tressaillir.

Ce cri avait été poussé dans le cabinet de son père.

Subitement effrayée, ne sachant ce que cela voulait dire, et si elle n'avait pas rêvé, elle ouvrit brusquement la porte et entra dans le cabinet.

Une terrifiante surprise l'y attendait.

A l'extrémité de la pièce, devant elle, contre la caisse toute grande ouverte, le comte de La Vauville, pâle, le regard menaçant, se tenait debout, les bras croisés. Brunet, l'œil hagard, les mains pendantes, assis sur le fauteuil devant son bureau, semblait regarder dans le vide, et, par instants, riait d'un

Digitized by Google

rire saccadé, nerveux, effrayant; sans rien dire, sans que sa tête bougeât, sans qu'un mouvement de son corps, immobile et rigide, attestât que ce rire était bien le rire d'un vivant.

Madeleine se précipita vers lui, l'étreignit, l'appela.

Il ne la reconnut point, et se remit à rire de ce même rire strident et saccadé qui l'avait effrayée d'abord.

— Au nom du ciel! monsieur, s'écria-t-elle en se précipitant les mains jointes vers M. de La Vauville, que signifie tout cela?... Que se passe-t-il?

— Vous ne le saurez que trop tôt, mademoiselle.

— Trop tôt?... Quand mon père, mon pauvre père... Mais il faut appeler un médecin, monsieur, mon père se meurt!

— Tranquillisez-vous, dit le comte avec un méchant sourire; le danger n'est pas là.

— Mais vous voyez bien, monsieur, qu'il ne me reconnaît pas!... Je l'appelle, il ne m'entend pas. Père!... père!...

Elle était à genoux devant lui, tout en larmes; il ne bougeait pas, ne répondait pas. Elle se releva et regarda, comme pour l'interroger encore, M. de La Vauville, qui se tenait à la même place, debout, dans la même attitude ironique et menaçante.

Digitized by Google

— Je vous en supplie encore, monsieur ! s'écria-t-elle ; que s'est-il passé ?

Avant que le comte eût le temps de répondre, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme vêtu de noir, cravaté de blanc, que Madeleine prit pour un médecin.

Il était accompagné d'un vieillard malingre, chétif, misérablement vêtu et portant sous le bras un large portefeuille, qu'il ouvrit sans façon sur la table devant Brunet.

— Quels sont ces messieurs ? demanda Madeleine ; que veulent-ils ?... Je ne comprends pas... J'ai peur.

— Monsieur, dit le comte de La Vauville, est le procureur du roi, et monsieur est son greffier.

— Ah ! dit Madeleine comme affolée, cela m'est égal... Mais le médecin ?

— M. votre père, mademoiselle, n'a que faire d'un médecin ; et vous pourrez vous en convaincre lorsqu'il jugera bon de ne pas continuer la petite comédie qu'il joue... fort habilement, je le reconnais.

— Une comédie ? murmura Madeleine.

La pauvre fille sentait sa raison l'abandonner, ses jambes trembler sous elle. Elle s'appuya au dos d'une chaise pour ne pas tomber, et, incapable de faire un mouvement, de rassembler ses idées, de

Digitized by Google

prononcer un mot, entendit vaguement le procureur du roi dire au comte :

— Veuillez, monsieur, me faire en quelques mots votre déclaration.

— Il manque, dit M. de La Vauville, deux cent quarante-sept mille francs dans cette caisse, où sont renfermés les fonds appartenant à l'Etat. M. Brunet, ici présent, a seul la clef de ce coffre, qui n'a pas été forcé, comme vous pouvez le voir. Lorsque je suis entré ici tout à l'heure, monsieur, qui ne m'attendait certes pas — je ne viens jamais ici le matin — a laissé échapper un brusque mouvement de surprise, presque de terreur. Mes soupçons étaient éveillés. Je l'ai prié de me rendre ses comptes, et il ne m'a fallu qu'une minute pour constater le déficit. Hésitant d'abord à accuser un homme qui m'avait été recommandé comme scrupuleusement honnête, j'ai voulu mettre de son côté toutes les chances. Je lui ai demandé si quelqu'un ne s'était pas introduit ici ; s'il n'avait pas, en ouvrant la caisse, constaté le vol. A ces questions, il a répondu d'une voix entrecoupée que personne n'était entré ici, et que l'argent était dans la caisse au moment où il l'avait ouverte. Je l'ai sommé alors de me le rendre. Il m'a remis quarante mille francs seulement qu'il a tirés de sa poche ; et que voici. Comme j'insistais pour obtenir le reste, lui promettant mon indulgence, et

Digitized by Google

peut-être mon pardon ; le menaçant, s'il refusait, de le faire arrêter, il s'est mis brusquement à gambader, à rire, à sauter, affectant les dehors de la folie, pour me donner le change. Puis il est tombé sur ce fauteuil dans la posture où vous le voyez, et il n'en a plus bougé. Voilà, monsieur, tout ce que je sais et tout ce que je puis vous dire ; le reste vous regarde.

Madeleine avait compris enfin. On accusait son père d'un vol ! On l'accusait de simuler la folie pour échapper au châtiment de son crime !

Un moment elle demeura étourdie sous la violence du coup. Mais c'était une nature énergique et forte ; elle secoua sa torpeur, et, s'élançant vers le procureur du roi :

— Mais vous êtes donc aveugle ? lui dit-elle. Vous ne voyez donc pas que mon père a réellement perdu la raison ? Vous ne comprenez donc pas qu'il s'est passé quelque chose d'épouvantable... et qu'il y a un mystère dans tout cela ?...

— Nous l'éclaircirons, mademoiselle, dit le magistrat, touché malgré lui de l'expression de désespoir et d'angoisse qui décomposait les traits de la pauvre fille.

Cette parole rendit quelque espérance à Madeleine. Elle se dit que le désordre moral où était tombé son malheureux père serait passager, et que,

Digitized by Google

avant peu, il pourrait fournir des explications. Mais en attendant on dut, sur la plainte formelle de M. de La Vauville, le mettre en état d'arrestation et procéder à une enquête sommaire.

De deux choses l'une : ou Brunet avait dérobé à son profit les deux cent quarante-sept mille francs, ou on les lui avait dérobés. Or M. de La Vauville affirmait sous la foi du serment que, sur la déclaration même de Brunet, personne n'était entré chez lui. Les commis, placés dans la pièce voisine, n'avaient vu ni entendu personne. L'argent avait donc été soustrait par Brunet. Mais on n'en avait pas trouvé la moindre trace. S'il avait pris cet argent, qu'en avait-il fait ? A qui l'avait-il remis ou fait remettre ? et par quelle entremise ? Avait-il détruit, jeté ou brûlé les billets de banque dont se composait la somme ? On ne retrouvait pas trace de cendres ; il n'y avait pas de feu dans le cabinet. Jamais affaire plus obscure ne s'était présentée.

Le juge d'instruction qui en fut chargé, vieux magistrat retors et habile, après avoir tout examiné, tout pesé, se prononça pour la culpabilité de Brunet et présenta au parquet les conclusions suivantes : « La somme détournée avait été expédiée à l'étranger la veille ou l'avant-veille au plus tard du jour où le détournement avait été découvert. Brunet n'en avait conservé que ce qui lui était né-

Digitized by Google

cessaire pour son voyage. Car il aurait certainement pris la fuite, si le hasard n'avait amené dans son cabinet M. de La Vauville. La surprise de cette déconvenue et la frayeur d'une condamnation lui avaient fait perdre la tête. Sa folie n'était qu'une charge de plus contre lui. »

Car Brunet, soumis à l'examen des médecins nommés par la Cour, avait été reconnu véritablement et complétement fou. Il avait été transféré à Bicêtre. Mais, comme les actes dont la loi lui demandait compte étaient antérieurs à cet état d'aliénation, le procès devait suivre et suivit son cours.

Quelque soin qu'y eût mis le juge d'instruction, il n'avait pu réunir à l'appui de ses conclusions des preuves irrécusables. La lumière ne se fit pas.

Brunet fut acquitté par la Cour d'assises de Seine-et-Oise. Mais son acquittement, basé précisément sur le défaut de preuves, laissait planer sur lui des soupçons que l'opinion publique, en dépit de sa réputation, avait accueillis.

Que lui importait à lui ? Il n'en savait rien : il était fou.

Mais les siens !... Mais Etienne !... Mais Madeleine !...

Pendant les six mois qu'avait duré l'instruction de cette triste affaire que nous avons résumée en quelques lignes, Madeleine avait été jusqu'au bout

Digitized by Google

soutenue par l'espérance. Il lui semblait impossible que Dieu l'abandonnât, qu'il ne fît pas jaillir un rayon de sa lumière au milieu de ces épaisses ténèbres.

Mais lorsque après le jugement elle recueillit les protestations pleines de pitié des quelques personnes qui ne s'étaient pas brusquement écartées d'elle; lorsqu'elle comprit que pour tout le monde l'honneur de son nom avait sombré; que son père était fou pour jamais, et que le hasard lui arrachait en un moment le prix de vingt années d'efforts et de travail, un amer découragement la saisit; d'autant plus amer que son pauvre Etienne entraîné, lui aussi, dans le désastre, n'avait pu supporter comme elle l'écroulement de son bonheur.

Comme les plantes flexibles qui s'accrochent à un arbre ou à une muraille et ne s'en veulent plus détacher, parce qu'elles ne se sentent pas de force à vivre sans ce point d'appui, les êtres faibles s'accrochent à qui les aime et ne s'en détachent plus.

L'affection d'Etienne pour Henriette Monod était devenue chez lui une habitude et un besoin. Il ne songeait pas qu'à son défaut il pouvait trouver quelque autre jeune fille prête à partager sa misère, à comprendre et à excuser ses faiblesses. Son âme s'était accrochée à celle-là : si ce point d'appui lui

Digitized by Google

manquait, c'en était fait d'elle. Madeleine le sentait bien.

Depuis le jour où, à la nouvelle du vol commis à la recette générale, Mme Monod, par une lettre fort sèche, l'avait informé que, jusqu'à nouvel ordre, les choses resteraient en suspens — ce qui équivalait à une rupture — Etienne, comme s'il avait reçu dans la poitrine un coup violent, comme si quelque rouage de son organisme s'était brisé, avait cessé de parler et de sourire. La secousse avait été trop forte ; sa vie même était en danger.

Madeleine alla voir Mme Monod et essaya de la fléchir : ce fut en vain.

— Je ne puis que vous plaindre, lui répondit-elle. Si vous adorez votre frère, je n'adore pas moins ma fille ; et vous devez comprendre que, aujourd'hui, tout s'oppose à une pareille union. Ma fille a peu de chose, votre frère n'a plus rien. Cela justifierait déjà une hésitation de ma part. Le triste procès qui vient de se dénouer devant la Cour d'assises justifie un refus. N'insistez donc pas.

— Mais il y a un mystère dans tout cela, madame ! Mon père est innocent.

— Je veux le croire.

— Je vous le prouverai !... C'est moi qui guiderai mon frère, les juges et le public dans ce labyrinthe inextricable !... Comment ? je l'ignore. Mais

Digitized by Google

j'arriverai à la vérité... Accordez-moi une dernière grâce.

— Parlez, Madeleine.

— Ne mariez pas Henriette avant...

— Je ne m'engage à rien. Mais si vous parvenez, avant qu'une occasion favorable se soit présentée pour elle, à réhabiliter votre père, je reviendrai sur ma décision.

— Je ne vous en demande pas plus. Merci.

Madeleine avait en quelques mois, à mesure qu'elle se sentait enfoncer dans ce bourbier sinistre de la déconsidération et de la misère, retrouvé toute son énergie. Comme elle l'avait dit à Mme Monod, c'était une énigme. Elle s'était juré à elle-même de la déchiffrer.

Et d'abord elle avait rétabli, classé dans sa tête, analysé tous les faits. Pour elle, son père était innocent ; le doute ne lui était pas même venu. Son père n'avait pas pris un sou dans la caisse de l'Etat. Donc le vol avait été commis par un autre, et ce vol avait été commis pendant les vingt minutes à peine qui s'étaient écoulées entre le moment où, venant de se lever, elle était entrée dans le cabinet et celui où elle avait entendu le cri poussé par son père, subitement frappé d'aliénation.

Il avait nié dans son interrogatoire que personne fût entré chez lui ; M. de La Vauville du moins

Digitized by Google

l'avait affirmé. Pour Madeleine, l'un des deux avait menti. Lequel? Au cours du procès il avait été établi que les commis employés aux écritures dans la pièce voisine n'avaient vu entrer personne ; que le valet de pied qui, dans la cour, tenait le cheval du vicomte, n'avait vu personne sortir par les fenêtres du cabinet donnant sur cette cour. Il ne restait donc qu'une hypothèse : c'est que le coupable, caché depuis la veille dans le cabinet, était rentré dans sa cachette après le vol et que l'on avait omis de fouiller tout d'abord les coins et recoins du cabinet.

Madeleine se remémora la disposition des lieux et se souvint qu'au fond du cabinet, sur la droite, faisant face aux fenêtres, il y avait une grande armoire dont la porte à deux battants, peinte en gris, tranchait vigoureusement sur le vert du papier. Cette armoire, qu'elle n'avait jamais ouverte ni vu ouvrir, était assez grande pour cacher un homme. Elle s'arrêta donc, forcée par la logique de son raisonnement, à cette idée que le voleur s'était caché là et ne s'était échappé qu'après l'arrestation de son père.

Mais pourquoi avait-il nié que personne lui eût forcé la main ? Frayeur peut-être ; crainte de voir exécuter les menaces devant lesquelles il avait cédé. Mais, en présence de M. de La Vauville, il n'avait qu'à montrer du doigt la cachette et à livrer le cou-

Digitized by Google

pable. Il n'y avait plus de danger pour lui. S'il l'avait fait, c'était alors M. de La Vauville qui, volontairement, avait menti et l'avait sacrifié. Mais pourquoi ?

Madeleine tournait dans ce cercle étourdissant, comme un cheval aveuglé dans le manége, pour en revenir toujours à son point de départ. Par moments, elle sentait sa raison l'abandonner ; puis sa volonté reprenait le dessus, et elle repartait de plus belle dans le champ des suppositions.

Et rien, rien qui pût la guider ! Elle avait beau tourner et retourner dans tous les sens les éléments dont elle disposait, la lumière ne se faisait pas. Et huit mois s'étaient écoulés déjà depuis le fatal événement ! Huit mois pendant lesquels il avait fallu lutter contre la misère, organiser sa vie et celle d'Etienne.

Il n'y avait plus à Versailles de chance d'établissement pour lui. La famille Monod l'avait repoussé ; la maison de banque où il était devait lui manquer un jour ou l'autre ; il fallait quitter Versailles, d'autant plus qu'il y était trop près de ses souvenirs et de son amère désillusion.

Madeleine, après bien des démarches, avait fini par trouver pour lui un modeste emploi dans une grande maison de Paris. C'était le pain de chaque jour. Quant à elle, brodeuse habile, elle pouvait en

Digitized by Google

quelques jours, et en quelques nuits au besoin, gagner, outre son pain, le droit de disposer d'elle-même assez longtemps pour suivre l'accomplissement de son dessein — héroïquement fou.

Réhabiliter son père! sauver son frère! sans une preuve, sans un indice même entre les mains!

Et cependant cette idée la hantait, ne la quittait pas; soir et matin, jour et nuit elle y songeait, et ne songeait qu'à cela. Il lui semblait qu'à force d'appesantir son esprit sur le même détail, elle devait arriver à en faire jaillir un trait de lumière qui, pour elle, illuminerait les profondeurs de l'épouvantable drame dans lequel avaient sombré sa vie et la raison de son père.

Deux personnes seules auraient pu l'éclairer.

M. de La Vauville et Brunet. Elle ne songea pas d'abord à son père, le malheureux aliéné, dont les paroles incohérentes ne venaient de rien, n'aboutissaient à rien. Mais elle songea à M. de La Vauville. En réveillant ses souvenirs, en les coordonnant, ne pouvait-elle en rien tirer? S'il avait menti volontairement, ne pouvait-elle, par ses prières et ses larmes, le fléchir et lui arracher la vérité?

Elle fit le voyage de Versailles et se présenta à l'hôtel du receveur général. M. de La Vauville était mort depuis cinq semaines, frappé d'une attaque d'apoplexie.

Digitized by Google

Cette nouvelle l'atterra d'abord. L'espérance qui la soutenait semblait devoir plus que jamais lui échapper. Mais elle eut bientôt repris conscience d'elle-même et rassemblé ses forces. Elle était de celles dont la volonté ne fléchit pas, et qui marchent toute leur vie vers le même but, dussent-elles ne jamais l'atteindre.

M. de La Vauville était mort ; mais son père à elle, Brunet, était vivant.

Et pour la première fois, elle songea que, de tous les mots incohérents qui s'échappaient des lèvres du malheureux fou, un mot pouvait suffire à la guider.

Plusieurs fois elle était allée le voir dans la sombre maison de Bicêtre, où il était enfermé.

Elle ne se rappelait rien qui semblât de quelque utilité dans ce qu'elle avait entendu de lui; des lambeaux de phrase, des interjections, des éclats de rire. Elle résolut cependant d'étudier et d'approfondir tout cela.

Pour y arriver, il fallait obtenir du directeur une permission spéciale de voir et d'entendre son père le jour, et la nuit au besoin, sans le quitter. Séance tenante, elle rédigea sa requête et l'envoya. De quels mots se servit-elle? Quels accents lui dicta son cœur? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que, contre son attente même, la permission qu'elle

Digitized by Google

sollicitait lui fut accordée huit jours après. Elle se mit en route pour Bicêtre.

Lorsqu'elle y arriva, un gardien, après lui avoir demandé son nom, lui fit monter quatre étages et l'introduisit dans une galerie dont les fenêtres nombreuses, très-hautes et grandes ouvertes, permettaient d'embrasser dans toute son étendue l'immense vallée au fond de laquelle s'agitait Paris. L'air était chargé d'un de ces brouillards légers, blanchâtres et transparents de l'automne qui, sans rien ôter aux choses de leur netteté, y jettent comme un voile qui en double le charme et en poétise l'aspect.

Madeleine s'était approchée d'une fenêtre. Émerveillée, elle contemplait l'horizon coupé çà et là par les grandes traînées de lumière qu'y dessinait le soleil ; les maisons grises d'un côté, lumineuses plus loin ; les champs d'un vert sombre ou d'un brun éclatant ; les roues énormes qui se profilaient comme de grands squelettes au-dessus des trous béants des carrières ; et de toutes les pensées confuses qu'éveillait en elle ce spectacle à la fois joyeux et imposant, l'espérance jaillissait. Il lui semblait que toutes ses misères allaient finir ; que des lambeaux de phrase qu'elle allait arracher à son père elle pourrait reconstruire le drame et faire sortir enfin la vérité.

Digitized by Google

Peu à peu cependant elle finit par oublier le passé, par s'oublier elle-même, et tout son être s'était comme perdu dans une indéfinissable rêverie, lorsque le bruit d'une porte qui s'ouvrait lui fit tourner la tête.

Brunet, conduit par le gardien, venait d'entrer dans la galerie.

Madeleine, en l'apercevant l'air calme comme autrefois, les joues roses et fraîches, la bouche souriante, ne se souvint pas qu'il était fou, et s'élança vers lui en criant :

— Père !... père !...

Mais Brunet ne la reconnut pas. Il jeta sur elle ce regard terne et vague des aliénés, l'écarta de la main, et, gravement, la salua en lui disant :

— Je vous remercie, monsieur.

Cette phrase banale, ainsi dite en pareil lieu, était navrante. Un sanglot déchirant s'échappa des lèvres de Madeleine. Elle se cacha la tête dans les mains ; elle avait peur. Le sentiment de la réalité lui était revenu trop cruellement et trop vite pour qu'elle n'en ressentît pas un moment de faiblesse.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle s'essuya les yeux, se passa la main sur le front et pensa :

— Du courage !... Je veux savoir !... je saurai !

Brunet cependant, étonné peut-être de se voir seul dans cette galerie à laquelle ses yeux n'étaient pas

Digitized by Google

habitués, loin de cette foule inconsciente au milieu de laquelle il vivait inconscient lui-même depuis six mois, Brunet avait jeté autour de lui un regard à la fois scrutateur et inquiet, et s'était mis à se promener gravement, avec précaution, comme s'il avait craint de trouver quelque trappe ouverte sous ses pas. Tout à coup il s'approcha d'une fenêtre, regarda d'un œil démesurément ouvert et fixe le paysage qui se déroulait devant lui, et, prenant brusquement la main de Madeleine, qui l'avait suivi :

— C'est un beau pays, la Hollande! s'écria-t-il.

Et il répéta machinalement pendant cinq minutes :

— La Hollande !... la Hollande !...

Puis, soudainement pris d'une folle terreur, il s'élança dans la galerie en courant et en répétant toujours : « La Hollande !... la Hollande !... » mais avec une sorte d'angoisse effrayante. Il s'arrachait les cheveux, se tordait les bras et hurlait.

Madeleine eut peur; elle appela le gardien. On reconduisit Brunet dans sa cellule. Quant à elle, elle reprit le chemin de Paris.

La Hollande !... A la façon dont il avait prononcé ce nom, à la terreur qu'il en avait ressentie, il était clair que ce mot réveillait le souvenir de l'horrible scène qui avait brisé son avenir et anéanti sa raison. Ce nom avait été prononcé par l'homme qui

Digitized by Google

avait commis le vol. Ce nom était le bout du fil qu'il fallait suivre pour arriver à la vérité.

Mais que faire, avec ce nom seulement? Ce n'était qu'un indice insuffisant, inutile, à vrai dire, si rien ne s'y venait joindre et le commenter.

Le lendemain, sans plus tarder, Madeleine retourna à Bicêtre. Elle passa près de son père la journée entière, sans en rien obtenir de plus que ce mot : « la Hollande ! » qui lui revenait machinalement aux lèvres, comme le souffle, sans éveiller chez lui ni terreur, ni surprise, ni émotion. Pendant un mois elle essaya de la prière, des menaces même ; elle épuisa toutes les ruses pour lui arracher son secret, sans en rien obtenir. Le découragement la prit.

Que conclure de ce mot?

Elle retourna dans son esprit fiévreux et inquiet, examina, pesa toutes les hypothèses sans s'arrêter à aucune.

Fallait-il donc renoncer à toute espérance et abandonner la partie? Non, non, mille fois non! La découverte de la vérité, c'était la réhabilitation, la guérison peut-être de son père ; c'était le repos à venir pour elle ; pour Etienne, c'était la vie!

Le pauvre garçon, en effet, dépérissait rapidement. Ses traits, creusés par la désespérance, trahissaient de continuelles angoisses, et une souffrance

Digitized by Google

où devait s'épuiser le peu de forces de son organisation délicate. En le regardant pâle, assis auprès du feu, le regard fixe, un soir qu'elle revenait de Bicêtre, Madeleine eut peur que sa raison ne sombrât dans ce désastre comme y avait sombré celle de son père; et cela décupla ses forces.

La Hollande! ce mot avait été prononcé. Entre le voleur et Brunet — puisque pour Madeleine il y avait eu forcément un voleur — entre cet homme et Brunet, un secret devait exister. Son père avait-il connu quelqu'un en Hollande? Etait-il allé dans ce pays? Ces questions, auxquelles il importait de répondre d'abord, la conduisirent à rechercher toute la vie passée de son père.

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle ne voyait que Versailles et la petite maison qu'elle y avait habitée. Mais, avant sa naissance, que faisait son père? où avait-il vécu? Si elle avait eu entre les mains ses papiers, sa correspondance, elle aurait trouvé sans doute une piste à suivre. Mais, plus rien. Tout avait été saisi par la justice lors du fatal procès.

A qui s'adresser? L'idée lui vint qu'au moment de l'appeler à la recette générale, M. de La Vauville avait dû prendre sur son compte des renseignements précis.

M. de La Vauville était mort; mais le vicomte

Digitized by Google

Léonard, son fils, était vivant, et avait pu tenir de son père des détails qu'elle ignorait. Le vicomte, qui n'avait nulle raison de lui vouloir du mal, pouvait d'ailleurs l'éclairer, la guider peut-être. Elle résolut d'aller le voir. Le sentiment de répugnance qu'il lui avait inspiré jadis ne pouvait tenir contre l'urgence indiscutable d'une telle démarche. Elle se procura son adrese à la recette générale, qu'il n'habitait plus, et un matin sonna à la porte de l'appartement qu'il occupait alors à Paris, rue de Varennes.

Le vicomte s'était marié, peu de temps après la mort de son père, avec une jeune et charmante femme que Madeleine ne connaissait pas, mais dans laquelle à première vue elle devina une aide, et peut-être une amie. Les sympathies instinctives trompent moins souvent qu'on ne pourrait le croire.

Lorsque Madeleine entra dans le salon, où venait de l'introduire une femme de chambre, Mme de La Vauville y était seule, assise près du feu. Elle se leva, lui montra de la main un siége auprès d'elle, et lui dit simplement :

— Mon mari va venir, mademoiselle.

Cette phrase était accompagnée d'un indéfinissable sourire qui la commentait et semblait dire :

— Quoi que vous veniez demander, quoi que vous souhaitiez, espérez, et comptez sur moi.

Madeleine n'eut pas le temps de l'en remercier,

Digitized by Google

M. de La Vauville venait d'entrer. Elle pâlit légèrement à sa vue. L'impression qu'elle avait jadis ressentie chaque fois qu'elle s'était trouvée en sa présence venait de la faire tressaillir encore.

Quant à M. de La Vauville, en apercevant Madeleine il ne put réprimer un mouvement de surprise et d'inquiétude. L'air agité, il s'avança vers elle et lui dit vivement :

— Vous ici, mademoiselle ?... M. votre père serait-il ?...

— Mon père est toujours... dans le même état, répondit tristement Madeleine.

Les traits de M. de La Vauville reprirent immédiatement leur expression habituelle de hauteur et de calme. Si rapide qu'il eût été, ce changement n'avait point échappé à Madeleine. Elle en cherchait encore le sens et la portée lorsque M. de La Vauville, avec une bienveillance trop accentuée pour être sincère, reprit :

— Vous avez été si cruellement éprouvée, mademoiselle, et vous supportez avec tant de résignation chrétienne votre malheur, que je serais heureux si je pouvais en adoucir l'amertume.

— Vous le pouvez, monsieur.

— En vérité !... Comment ?

— En me donnant sur la vie de mon père quelques renseignements qui m'aideront à...

Digitized by Google

— Des renseignements, mademoiselle ! interrompit M. de La Vauville ; hélas ! je ne sais rien que vous ne sachiez sans doute ; rien qui n'ait été dit publiquement à l'audience.

— M. votre père cependant...

— Nous avons eu la douleur de le perdre, mademoiselle.

Madeleine s'inclina légèrement et reprit :

— Ne vous a-t-il jamais dit de son vivant ?...

— Non... mon Dieu non... et vous poursuivez, je le crains, une tâche inutile et impossible.

— Difficile peut-être ; impossible, non... Quant à être inutile...

— L'égarement de M. votre père explique suffisamment...

— Il n'explique rien !... Il n'y a rien eu d'expliqué. Vous le savez comme moi !... Mais vous croyez peut-être, vous aussi, à sa culpabilité ?

— Non, mademoiselle, je n'y ai jamais cru. Irresponsable, il ne saurait être coupable ; et s'il a eu, dans la plénitude de sa raison, l'intention de s'enrichir de la sorte, il l'aurait fait, je n'en doute pas, plus habilement. Rien ne lui était si facile que de s'emparer de cette somme quelques jours plus tôt. Il pouvait prendre la fuite et s'en aller tranquillement acheter un coin de terre à l'étranger, en Hollande, n'importe où !... Personne ne serait allé l'y

Digitized by Google

poursuivre ; et il aurait fini ses jours en bon bourgeois, comme tous les coquins qui font peau neuve... Non, non... ce pauvre Brunet était un honnête homme, et folie n'est pas crime.

Depuis un moment Madeleine, immobile et pâle, n'écoutait plus. De tout ce que venait de dire le vicomte il ne lui était resté dans l'oreille que ce mot : « En Hollande ». Ce mot, que depuis un mois elle entendait tous les jours s'échapper des lèvres tremblantes de son père, venait de tomber de celles de M. de La Vauville.

Une corrélation subite s'était établie entre ces deux faits. Comme une lueur qui brille et s'éteint, un soupçon vague lui avait traversé l'esprit.

L'homme qu'elle poursuivait, le coupable, c'était M. de La Vauville.

Tout d'abord, elle ne chercha rien au delà. Elle ne se demanda pas si cela était absurde ou raisonnable, possible ou impossible.

Elle murmura quelques paroles d'excuse, un remercîment banal, et se sauva, la tête perdue, à demi folle de ce qu'elle venait d'entendre et de ce qu'elle osait soupçonner.

L'air frais du dehors la calma ; elle revint à elle et réfléchit. C'était absurde ; devant la réflexion tout s'écroulait.

M. de La Vauville ne pouvait pas avoir volé son

Digitized by Google

propre père ! Non que cela lui parût trop épouvantable; pour acquérir la preuve qu'elle cherchait, elle aurait admis des choses plus épouvantables encore. Mais, au moment où avait dû se passer l'horrible scène qu'elle ignorait et qu'elle s'efforçait de deviner, M. de La Vauville montait à cheval sous ses yeux dans la cour de l'hôtel.

Elle s'en souvenait bien ; il était neuf heures vingt minutes ; et c'était à neuf heures trente minutes qu'elle avait, au cri de son père, pénétré dans le cabinet. Si M. de La Vauville y avait pénétré avant elle, il aurait été vu par les commis, par quelqu'un. Or tout le monde, et Bruhet lui-même, déclarait que personne n'était entré. En supposant d'ailleurs que cela fût, que M. de La Vauville fût entré dans le cabinet, quelle menace aurait-il pu proférer qui imposât silence à sa victime? Quel secret avait-il surpris qui le rendît maître à ce point de la situation?

Décidément, ce soupçon tombait de lui-même.

Mais alors pourquoi ce mot : « En Hollande »? N'était-ce qu'un hasard? M. de La Vauville avait peut-être jeté ce nom comme il en eût jeté un autre. Et cependant... Madeleine sentait l'ombre s'épaissir autour d'elle. Plus elle allait, moins elle approchait du but.

Mais elle ne voulait pas reculer ; et, tout d'abord,

Digitized by Google

il lui parut plus que jamais indispensable de se renseigner sur la vie de son père.

A peine chez elle, son premier soin fut de rechercher encore une fois minutieusement, jusque dans les moindres coins, une trace, si légère qu'elle fût, de ce passé qui lui échappait. Elle bouleversa inutilement les tiroirs et les placards; elle examina sous toutes leurs faces les moindres objets qui avaient appartenu à son père. — Rien!...

Découragée, elle allait abandonner ses recherches ; elle rejetait au fond d'une armoire une liasse de vieux journaux lorsque, à ses pieds, elle trouva un petit carré de carton jauni par le temps, et qui gardait encore à ses quatre angles des traces de cire à cacheter. Une vieille adresse!...

Tout effacée qu'elle était, Madeleine parvint à la déchiffrer. Elle portait : « Au citoyen Brunet, à Toulouse, au bureau de la poste, » et au-dessous, apposée avec un cachet, par l'entreprise des Messageries sans doute, cette date : « 18 frimaire an II » ou « III. »

Donc, en 1793 ou 1794, son père habitait Toulouse.

C'était là qu'il fallait aller. Mais comment? Où prendre de l'argent?

Un pareil voyage, plus coûteux alors que de nos jours, était impossible. Il ne lui restait qu'une res-

Digitized by Google

source : écrire au préfet, au maire, au commissaire de police, au président du tribunal, à tous les fonctionnaires. Elle écrivit, et reçut, quinze jours après, la réponse suivante :

« Brunet (Jean-Baptiste-Pierre), né à Angerville le 8 février 1753; vint à Toulouse vers 1769 et se fit admettre, en qualité d'apprenti, dans la papeterie Milnard et Monel frères. Son intelligence assez vive et son activité attirèrent bientôt sur lui l'attention de ses patrons, qui, peu de temps après, l'associèrent à leur industrie et l'admirent dans leur intimité. En 1777, il épousait une demoiselle Milnard et prenait la direction de l'usine, qui prospéra jusqu'en 1789. A cette époque, Brunet, pris d'une ambition fiévreuse qu'avait éveillée en lui le succès inespéré de ses premiers efforts, se jeta dans le mouvement politique, embrassa chaudement les idées nouvelles, et se trouva bientôt à la tête du parti révolutionnaire. Il ne tarda pas à voir cependant que les choses marchaient trop vite au gré de ses désirs et pour le mieux de ses intérêts. Il essaya d'arrêter le mouvement dont il avait été l'un des principaux instigateurs, et n'y gagna que d'être mis en suspicion par ses coreligionnaires politiques. En 1792, sa situation était gravement compromise. S'il reculait, il était perdu. Il ne lui restait d'autre ressource que de se laisser emporter ou de prendre

Digitized by Google

la fuite. Une liquidation n'était pas possible ; à demi affolé par la peur, il céda; et, pour détourner de lui les soupçons, se mit au nombre des plus ardents. Il présida une section, fut nommé secrétaire, puis greffier du tribunal révolutionnaire et montra, dans l'exercice de ces fonctions diverses, une cruauté en désaccord avec son caractère et ses idées. Il n'en reste pas moins responsable des faits nombreux qui ont été relevés à sa charge. Lorsqu'en 1794 le mouvement révolutionnaire fut brusquement arrêté, toutes les haines endormies se réveillèrent contre lui. On mit le feu à son usine. Il était déconsidéré et ruiné. La mort de sa femme, survenue l'année précédente, lui avait déjà porté un coup terrible. Ce nouveau coup l'acheva. Il s'enfuit avec ses deux enfants, en bas âge tous deux. A dater de cette époque, il n'a point reparu à Toulouse. On n'y a pas entendu parler de lui. Tels sont, mademoiselle, les renseignements sommaires que nous avons réussi à nous procurer, et que nous avons déjà transmis, sur sa demande, à M. le vicomte Léonard de La Vauville.

« Recevez, mademoiselle, etc... »

Au vicomte de La Vauville ! ses doutes commençaient à se fixer.

M. le vicomte Léonard avait mené grand train jadis ; il avait jeté l'argent par les fenêtres. Dans

Digitized by Google

cette vie de dissipation et de désordre, il avait certainement dû traverser plus d'une crise, et il se pouvait qu'il n'eût pas reculé devant un vol. En 1815, alors qu'on poursuivait si durement les auteurs de la sinistre comédie de 93, le vicomte, maître du passé de Brunet, avait pu l'intimider, et l'avait intimidé sans doute en le menaçant de la déportation, peut-être de la mort. Tout s'expliquait. Tout!... Mais non.

Personne n'était entré dans le cabinet. Le vicomte montait à cheval à l'heure même où devait avoir eu lieu la scène.

Une fois encore Madeleine, désespérée, se prit la tête à deux mains, et, de toutes ses forces, serra son front brûlant, comme pour en faire jaillir la dernière étincelle qui devait éclairer enfin ces ténèbres. Elle entrevoyait, mais ne voyait pas.

N'importe! il y avait un pas en avant. Toutes les probabilités étaient contre le vicomte. Il fallait de ces probabilités faire des preuves; et alors...

Mais comment? Sur quoi reposaient-elles, ces probabilités? N'étaient-ce pas plutôt des présomptions? Qu'y avait-il au fond de tout cela? Un mot: « la Hollande ». Rien de plus. Un mot qui ne se rattachait à rien et dont elle n'avait pas l'explication. M. de La Vauville avait demandé des renseignements sur le compte de son père, et l'avait nié de-

Digitized by Google

vant elle! Quelle preuve était-ce là? N'était-il pas tout simple que M. de La Vauville se fût renseigné sur un homme dont il acceptait les services?

Non... non... Tout cela n'était qu'un rêve de son imagination surexcitée.

Le lendemain pourtant, sans plan préconçu, elle alla sonner à l'hôtel de la rue de Varennes. M. de La Vauville ne l'habitait plus depuis un an, presque depuis le jour où elle y était venue pour la première fois. Il avait été — hasard étrange! — nommé receveur général de Seine-et-Oise, et demeurait dans l'hôtel même où le crime avait été commis.

Ce n'était qu'un hasard; Madeleine y vit comme un avertissement du ciel. Et ce fut avec une secrète espérance, disons mieux, avec une pleine confiance dans l'avenir, qu'elle prit la route de Versailles et s'achemina vers l'hôtel du receveur général.

Lorsqu'elle y entra, quand elle eut franchi la lourde et massive porte cochère sculptée qui en masquait la cour d'honneur, elle fut prise d'une indicible émotion. Tous ses souvenirs se dressaient à la fois devant elle. En une minute, elle revivait tous les jours passés. Avec quelle ivresse elle avait pour la première fois franchi cette porte! Avec quel soin elle avait présidé à l'installation de cette demeure! Et les bonnes soirées entre son père et Etienne!... Comme ils prennent de la valeur et du relief quand

Digitized by Google

on les a perdus, tous ces riens dont se compose une existence heureuse !

Avant de monter au premier étage et de sonner à la porte du receveur général, Madeleine voulut tout revoir.

Elle traversa la cour d'honneur, franchit la voûte pratiquée sous le bâtiment principal et se retrouva dans ce jardin qui, pendant six mois, avait été le sien.

Comme autrefois, le soleil y jouait dans le buisson de vigne vierge et de clématites ; comme autrefois, les gouttes de rosée y pendaient aux pétales des fleurs ; tout y était calme, reposé, joyeux comme autrefois.

C'était pourtant bien loin, ce temps-là !

Elle essuya une larme, jeta en soupirant un dernier regard sur ce petit coin de terre, muet et impassible témoin de ses bonheurs évanouis, et monta.

Cette fois encore, Mme de La Vauville était seule au salon, quand elle y entra. Elle travaillait, assise près de la fenêtre. A la vue de Madeleine, elle se leva à demi, et lui tendit la main en disant :

— Soyez la bienvenue.

Le sourire était doux, la voix calme et persuasive; et de cette femme vraiment bonne un charme s'exhalait qui rejaillissait sur tout, autour d'elle. Son

Digitized by Google

salon respirait la paix, la tranquillité sereine d'une vie exempte d'inquiétude. Le mal, sous quelque forme qu'il se présentât, ne devait pouvoir franchir le seuil de cette porte.

Telle fut du moins l'impression de Madeleine, qui se sentit rougir d'elle-même en songeant qu'elle avait pu soupçonner le mari de cette femme !

C'était absurde ! impossible ! Elle n'y voulut plus songer. Elle remercia Mme de La Vauville de son bon accueil et laissa tomber l'entretien sur les mille futilités dont se compose la vie d'une femme élégante. Elle causa toilette et chiffons ; puis, bientôt lasse de ce jeu, lasse de ce masque importun qui l'étouffait, elle se levait pour prendre congé, lorsque M. de La Vauville entra.

Chose bizarre ! Avant qu'il eût parlé, sans que rien justifiât une telle sensation, Madeleine, au bruit seul de ses pas, avait frissonné. Une voix secrète et impérieuse lui criait :

— C'est l'homme que tu cherches !

— Vous nous quittez déjà, mademoiselle ? dit-il affectueusement. C'est mal. Accordez-nous quelques minutes... Si ce n'est pour moi, faites-le, je vous en prie, pour madame... qui vous aime beaucoup.

Madeleine obéit et retomba sur sa chaise. Le cours de ses idées avait brusquement changé. Résolue, un instant auparavant, à chasser comme un

Digitized by Google

mauvais rêve d'injustifiables soupçons, elle voulait aller jusqu'au bout, et savoir s'ils ne seraient pas justifiés.

M. de La Vauville semblait d'assez joyeuse humeur ce jour-là.

Il s'informa de l'état du papa Brunet, qu'il affectait toujours d'appeler ainsi ; il demanda avec insistance des détails sur les ressources de la famille, sur les chances d'avenir d'Etienne ; en homme du monde enfin, il eut au suprême degré l'art de ne parler à Madeleine que d'elle-même, tactique habile peut-être pour l'empêcher de songer à lui.

La visite ne pouvait se prolonger cependant. Madeleine comprenait que, en dépit de l'insistance polie de M. de La Vauville, il lui faudrait bientôt prendre définitivement congé, lorsque la porte s'ouvrit. Un employé entra, qui dit avec une nuance d'inquiétude :

— Pardon, monsieur... mais nous ne trouvons pas le reçu.

— Il y est, vous dis-je, répliqua sèchement M. de La Vauville.

— On a cherché dans tous les casiers.

Une curiosité machinale avait cloué Madeleine sur sa chaise.

Tandis qu'elle poursuivait à demi-voix et sans y rien comprendre l'entretien commencé avec Mme de

Digitized by Google

La Vauville, le receveur général avait ouvert son bureau et d'une main fiévreuse compulsait une liasse de notes.

— Je ne l'ai pas ! s'écria-t-il enfin... C'est étrange ! Revoyez tout en bas...

— Oui, monsieur.

Et l'employé sortit, tandis que, de son côté, M. de La Vauville continuait ses recherches avec une visible impatience.

— Laissez-donc cela, mon ami, dit doucement Mme de La Vauville ;... ce reçu se retrouvera.

— Se retrouvera... c'est bientôt dit !... Il s'agit de deux cent sept mille francs... ni plus ni moins... Je n'ai pas envie de payer deux fois une pareille somme !... C'est bien assez, murmura-t-il, de l'avoir payée une !

— A qui ces deux cent sept mille francs ?

— Succession Laignel frères... J'ai payé à Pierre Laignel de son vivant... S'il était encore là, je me soucierais peu du reçu... il se souviendrait...

— A quelle date le payement, monsieur ? demanda tout à coup l'employé qui venait de reparaître.

— 8 mars 1816.

M. de La Vauville avait répondu très-vite, en homme préoccupé, sans songer qu'il n'était pas seul. Madeleine avait entendu !

8 mars 1816 ! Le jour même de la catastrophe !

Digitized by Google

C'était une révélation pour elle, une certitude!

Pâle, les poings crispés, elle s'était levée, sans songer à se maîtriser; elle croyait n'avoir plus de ménagements à prendre. En une seconde, elle avait tout reconstruit, tout expliqué; tout! — sauf un point. Elle ne s'y arrêta pas.

Elle avait traversé le salon dans toute sa longueur, et, les sourcils froncés, menaçante, était venue se placer debout derrière le fauteuil de M. de La Vauville, suivie — des yeux seulement — par la comtesse, qui semblait atterrée de ces allures incompréhensibles pour elle.

— Le voilà, ce reçu! dit tout à coup le receveur général.

En même temps, il s'était retourné et se trouvait face à face avec Madeleine, qui, lui arrachant des mains le papier, lui dit froidement :

— Où aviez-vous pris cet argent?

M. de La Vauville semblait effaré.

— Que signifie une pareille question, mademoiselle? s'écria Mme de La Vauville. Que voulez-vous dire?

— Ce que je dis. Demandez à votre mari, madame, où il a pris les deux cent sept mille francs qui lui ont servi à payer ses dettes de jeu... Il ne vous répond pas; je vais vous répondre. Il les a pris dans la caisse des fonds de l'Etat confiée à mon père. Et

Digitized by Google

c'est mon père que l'on a accusé de cette infamie ! mon père, que le désespoir et la peur ont rendu fou!

— Et mademoiselle est folle comme lui ! dit dédaigneusement M. de La Vauville en écartant Madeleine.

— Folle? non pas !... Non ! je ne suis pas folle ! C'est vous le coupable ! C'est à vous que je demande compte de l'honneur et de la raison de mon père, du désespoir d'Etienne et du mien !

— Mettons que vous ne soyez pas folle, mademoiselle, j'y consens. J'espère, en tout cas, que vous voudrez bien ne pas prolonger une scène inutile. Il y a des magistrats et des lois de par le monde. Allez exposer vos griefs et demander justice. Je répondrai quand il sera temps, si l'on m'interroge ; ce dont je doute. Je ne crois pas que vous trouviez d'oreilles assez complaisantes pour d'aussi ridicules soupçons.

L'assurance de M. de La Vauville commençait à ébranler Madeleine. Elle se sentait perdre du terrain de minute en minute.

Quant à Mme de La Vauville, en proie à une anxiété pénible, elle semblait plus triste que colère.

— Votre douleur vous égare, mademoiselle, dit-elle doucement. Réfléchissez, et vous serez la première à reconnaître qu'une pareille accusation ne saurait être accueillie, si l'on ne fournit à l'appui...

Digitized by Google

— Des preuves? J'en ai.

— Irréfutables?

— Irréfutables.

Madeleine s'avançait fort. Mais il fallait jouer le tout pour le tout. D'autant plus que son dernier mot avait fait pâlir M. de La Vauville.

— Je ferai constater d'abord, s'écria-t-elle, que, le jour où vous avez payé cette somme, vous étiez ruiné. Vous n'oserez pas nier cela, j'imagine. Vous aviez gaspillé sur les tapis verts et les champs de course la fortune que vous teniez de votre mère, et ce que vous avait abandonné de son plein gré M. de La Vauville.

— Après, mademoiselle, dit froidement le receveur. J'écoute!... Je vous ai dit que je ne me justifierais pas.

Madeleine ne se laissa pas prendre à ce semblant de calme, et poursuivit :

— Je dirai qu'à neuf heures moins un quart, mon père était au travail devant son bureau. Je le sais; je l'ai vu. La caisse était ouverte derrière lui; et il n'y manquait rien,... quand vous êtes entré.

M. de La Vauville sourit, avec un léger mouvement d'épaules.

— Vous avez pris dans la caisse, à l'insu de mon père, la somme qu'il vous fallait; puis, vous approchant de lui, vous lui avez dit à l'improviste :

Digitized by Google

« Monsieur, il manque là deux cent quarante-sept mille francs. Il n'y a ici que deux personnes, vous et moi, c'est l'un de nous qui a pris cette somme. » Mon père ne comprenait pas. — Je tiens, avez-vous ajouté alors, je tiens beaucoup, je n'ai pas besoin de vous le dire, à ce que l'on ignore ce que je viens de faire. D'autre part, je serais désolé de vous perdre. Il ne s'agit que de s'entendre. Voici votre part, quarante mille francs, et un passe-port pour la Hollande. Je prendrai mes mesures pour que, d'ici deux jours, on ne vous inquiète pas. Partez donc! Lorsqu'on s'apercevra du vol, il sera trop tard pour vous atteindre.

— On ne m'en accusera pas moins de cette infamie! s'est écrié mon père.

— Et... qu'ai-je répondu? demanda insolemment M. de La Vauville.

— Que, s'il refusait, vous le dénonceriez comme ayant pris part aux troubles révolutionnaires de 93. C'était pour lui la déportation, peut-être la mort. Pris dans ce piége épouvantable, il a senti alors sa raison l'abandonner; et lorsque l'on est entré dans ce cabinet dont vous veniez de sortir, ce n'est pas un coupable, c'est un fou que l'on a trouvé!

— Voilà, mademoiselle, un petit roman qui fait le plus grand honneur à votre imagination; et que je vous pardonnerais pas sans doute si je ne tenais

Digitized by Google

compte de l'égarement où vous jette une douleur bien naturelle. Mais, permettez-moi de vous le dire, ce n'est qu'un roman. Et les juges à qui vous vous adresserez n'y pourront voir autre chose. Il leur suffira de se rappeler qu'il a été prouvé surabondamment, lors de l'instruction, que personne n'était entré dans le cabinet... Je m'étonne que vous n'en ayez pas souvenir. A cette heure-là même je montais à cheval; et je crois avoir eu l'honneur de vous saluer.

Tant de sang-froid déconcerta Madeleine. Elle se sentait battue par ce dernier argument, le seul auquel elle n'eût pas encore trouvé de réponse.

— Ma chère amie, dit M. de La Vauville en se tournant vers sa femme, faites entendre raison à mademoiselle. Calmez-la... et pardonnez-lui.

Il effleura de ses lèvres la main de Mme de La Vauville et sortit, après avoir salué Madeleine avec une nuance d'ironie.

Elle comprit que sa dernière chance de salut lui échappait; que tout était fini; que c'en était fait du bonheur d'Etienne. Elle fondit en larmes.

Madame de La Vauville, prise de pitié, chercha, pour la calmer, quelques paroles de consolation, et ne trouva rien que de banal. Malgré ses efforts, elle ne pouvait oublier que cette fille, qui pleurait à ses genoux, venait d'accuser son mari du plus odieux

Digitized by Google

de tous les crimes. Madeleine n'y prit pas garde ; elle n'écoutait pas.

Elle salua, murmura un adieu et sortit.

Sur le palier, comme elle allait descendre, quelqu'un la croisa, et lui dit :

— Bonjour, mademoiselle Madeleine.

Elle s'arrêta. Pourquoi ? Instinctivement sans doute. Dans les circonstances les plus insignifiantes et les plus futiles, les désespérés cherchent encore une espérance.

— Bonjour, François, répondit-elle.

C'était le valet de chambre du comte.

— Toujours au service de M. de La Vauville?

— J'y suis rentré depuis trois jours, mademoiselle.

— Vous l'aviez quitté?

— Il m'avait chassé... le jour précisément où...

— Ah !... ce jour-là !... Pourquoi donc vous avait-il chassé?

— Parce que, le matin, j'avais égaré une clef dont on ne se servait jamais ; et dont il avait besoin par hasard.

— Et... cette clef?

— La voici, dit le valet de chambre en présentant son trousseau à Madeleine.

— Quelle porte ouvre-t-elle donc? demanda-t-elle.

Digitized by Google

— A gauche, en bas de l'escalier.

— Voulez-vous me confier cette clef? Pour une heure?

— C'est que...

— Il y va de mon repos, de ma vie!... Cette clef! Je vous en prie, cette clef!

Sans savoir pourquoi, Madeleine espérait. Elle pressentait quelque chose de ce dernier détail que venait de lui apporter le hasard.

Le valet de chambre lui donna la clef.

Elle descendit, quatre à quatre, et se trouva devant une grande porte sculptée, peinte en brun et noircie par le temps. La serrure était rouillée; la clef grinça, mais tourna. Elle ouvrit cette porte, et se vit arrêtée par une seconde porte intérieure qu'elle poussa de la main, qui céda, et qu'elle entr'ouvrit. Elle regarda... Elle était dans le cabinet de son père!

Un cri faillit s'échapper de ses lèvres; tout s'expliquait. Ce que, jadis, elle avait pris pour une armoire n'était qu'un placard qui masquait une porte! C'était par là que le vicomte Léonard était entré, par là qu'il était sorti; et personne ne l'avait vu!

A demi folle, elle remonta chez Mme de La Vauville et se précipita dans le salon, où elle était encore, en lui criant :

Digitized by Google

— C'est lui!... Je vous dis que c'est lui! J'ai la dernière preuve enfin!

— Vous êtes décidément folle, mademoiselle! dit avec une hauteur dédaigneuse Mme de La Vauville.

— Folle?... Voulez-vous que je vous prouve le contraire?... Tenez-vous donc si fort à ignorer la vérité?

Madame de La Vauville hésitait. Le doute venait de la saisir à son tour; doute poignant et douloureux! C'était de son bonheur à elle maintenant, et de toute sa vie, qu'il s'agissait!

— Que faut-il faire? dit-elle à Madeleine; que voulez-vous de moi?

— Que vous emmeniez avec vous M. de La Vauville dans son cabinet du rez-de-chaussée; et là, que vous lui répétiez ce que je viens de vous dire.

— Soit.

Madeleine sortit.

Pendant un instant, Mme de La Vauville hésita encore. Puis, brusquement, elle sonna.

— Où est mon mari? demanda-t-elle à la femme de chambre.

— Dans les bureaux, madame.

— Priez-le de passer dans son cabinet. Je l'y rejoins.

La femme de chambre obéit. Mme de La Vauville

Digitized by Google

se retrouva seule encore une fois. Elle se regarda dans une glace; et, comme effrayée elle-même de l'expression d'angoisse que trahissait sa pâleur, elle se passa rapidement les mains sur le visage. Puis, rassemblant toutes ses forces, elle descendit à son tour et entra dans le cabinet, où, déjà, l'attendait son mari.

— Cette fille est partie? demanda-t-il.

— Oui... mon ami... oui, mais elle est revenue.

— Encore? Que voulait-elle?... Que vous a-t-elle dit?

— Toujours la même chose... que vous étiez coupable de ce vol.

— Ah! dit M. de La Vauville avec impatience, il faudra défendre la porte. Ce serait à n'y pas tenir.

— Elle semble bien sûre de son fait.

M. de La Vauville leva les yeux sur sa femme, et la regardant fixement :

— On croirait, lui dit-il, que vous me faites l'injure de douter de moi! S'il faut que je m'abaisse jusqu'à me justifier... pour vous, ma chère amie, je le ferai... quelque peine que j'en éprouve...

— C'est inutile, dit vivement Mme de La Vauville.

— D'autant plus, continua le receveur général, qu'il n'y a dans toute cette affaire personne, vous entendez bien, personne de coupable... Personne. Je vous l'ai dit, et je vous le répète, personne n'est

Digitized by Google

entré; personne n'a pu entrer ici. La chose a été longuement examinée. Les fenêtres étaient fermées; les commis, dans la pièce voisine, n'ont vu entrer personne, et ce cabinet n'a pas d'autre issue.

— En êtes-vous sûr, monsieur? dit Madeleine en poussant brusquement les deux battants du placard, au fond duquel, blottie depuis un instant, elle attendait le moment de se montrer.

M. de La Vauville se retourna tout effaré, pâle; et, se précipitant vers elle :

— Comment êtes-vous là? s'écria-t-il. Qui vous a donné cette clef?...

— Ah! j'étais bien sûre que c'était vous! riposta Madeleine dédaigneusement. Je puis agir.

— Au nom du ciel, mademoiselle, qu'allez-vous faire? dit Mme de La Vauville en lui barrant le passage.

— Justice!... Je vais dénoncer monsieur et réhabiliter mon père.

— Nous perdre!

— Nous a-t-il épargnés?

— Suis-je coupable de sa faute?

— En étions-nous plus coupables que vous?

— Par pitié!...

Madeleine semblait implacable. Les paroles glissaient sur elle comme l'eau sur certaines feuilles, sans y laisser de trace.

Digitized by Google

Affolée, Mme de La Vauville cherchait comment la fléchir et obtenir d'elle au moins quelques jours de répit, quand la porte du cabinet s'ouvrit. Une bonne parut, tenant un petit enfant, un enfant de quelques mois à peine, qui souriait en agitant les bras. Mme de La Vauville se précipita vers la bonne, lui arracha l'enfant, et, sans rien dire, le montra à Madeleine. Il y avait dans son regard tant d'éloquence, dans son geste une si puissante expression d'amour maternel, que Madeleine baissa la tête. Elle se sentait vaincue.

— Pour elle, pitié ! dit Mme de La Vauville. Ne sommes-nous pas assez punis ?... Ma vie est brisée... Je sais ce que vaut l'homme dont je porte le nom... J'ai souri pour la dernière fois ce matin... Que voulez-vous de plus ?

— Soit ! murmura Madeleine.

— Vous ne dénoncerez pas mon mari ?

— Non.

— Jamais ?

— Jamais.

Madame de La Vauville se précipita vers Madeleine pour tomber à ses genoux et lui prendre les mains.

Madeleine était déjà dehors. Et dans quel état, grand Dieu ! désespérée, presque honteuse de sa faiblesse. Pourquoi donc avait-elle eu pitié de ces

Digitized by Google

gens-là? Pourquoi, devant cet enfant, sa résolution avait-elle fléchi? C'était bien la peine d'avoir, pendant deux ans, poursuivi sans trêve le même but, pour reculer au moment où elle venait de l'atteindre! Et Etienne? n'était-ce pas la vie d'Etienne qu'elle venait de sacrifier lâchement?

— Il se consolera peut-être avec le temps, pensa-t-elle.

Son illusion ne fut pas longue. Etienne, en apprenant ce qui s'était passé, ne se plaignit pas, ne la blâma pas, ne lui reprocha rien; mais des larmes qu'il ne put refouler lui vinrent aux yeux. C'était plus qu'un reproche. Madeleine essaya de le consoler, de le distraire ; tout fut inutile. La maladie, enrayée un instant, avait repris sa marche effrayante si rapidement, que, huit jours après sa visite à Versailles, Madeleine fut obligée d'écrire à Mme de La Vauville cette seule ligne :

« Etienne se meurt ! Ayez pitié de nous à votre tour ! »

Dans ces quelques mots, tracés d'une main fiévreuse, Mme de La Vauville sentit vivement ce qu'il y avait de douloureuse angoisse, et de grandeur d'âme aussi... Mais que pouvait-elle?

Pour réhabiliter le vieux Brunet, il fallait dénoncer elle-même son mari ; sacrifier l'avenir de son enfant ! Impossible !

Digitized by Google

Se taire, c'était laisser mourir d'épuisement et de chagrin l'être qui résumait toutes les affections de Madeleine. Impossible encore !

Une inspiration soudaine lui vint heureusement, et elle répondit :

« Mademoiselle, vous ne me parlez ni de vous ni de votre père. Vous ne me parlez que d'Etienne. S'il ne s'était agi de lui, vous auriez porté jusqu'au bout, j'en suis sûre, le poids de votre généreux sacrifice. Pour lui, le courage et la force vous manquent. Je le comprends ; et, quoi qu'il m'en puisse coûter, je vous épargnerai cette suprême douleur. Nous vous avons fait assez de mal. Venez chez moi demain à deux heures. Amenez votre frère et Mme Monod. Si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit de ses intentions, je crois pouvoir vous affirmer qu'elle sortira de chez moi pleinement satisfaite, et que, dans un mois, votre cher Etienne aura épousé sa fille. N'est-ce pas tout ce que vous souhaitez.

« A demain. Courage, et merci. »

Cette lettre fut une joie pour Madeleine. Mme de La Vauville disait vrai. Pourvu qu'Etienne revînt à la vie et retrouvât ses bons sourires d'autrefois, peu lui importait maintenant l'opinion du monde sur son père et sur elle-même. Son père, hélas ! ne comptait plus ; et elle ne comptait guère plus que

Digitized by Google

lui. Hors le bonheur d'Etienne, il ne lui restait rien à espérer, rien à souhaiter.

Le lendemain, à l'heure dite, elle entrait avec son frère et Mme Monod chez la comtesse de La Vauville, qui les attendait au salon. Un vieillard à cheveux blancs, aux traits accentués, doux et graves, portant la robe ecclésiastique, était debout près d'elle. C'était l'abbé de Châteaulin, le plus estimable et le plus estimé des prêtres du diocèse.

Madame Monod, qui le connaissait, s'inclina devant lui avec les marques de la plus profonde humilité. Son attitude montrait d'avance que toute parole sortie des lèvres de ce prêtre serait parole d'Evangile pour elle, et Mme de La Vauville ne put retenir un geste qui trahissait une intime et ardente satisfaction.

— Madame, lui dit-elle, le seul obstacle qui s'oppose au mariage de Mlle votre fille avec M. Etienne Brunet est, m'a-t-on dit, l'accusation portée il y a deux ans contre le père de ce malheureux jeune homme?

— Oui, madame.

— Vous n'avez demandé, pour y consentir, qu'une preuve irréfutable de son innocence?

— Oui.

— M. l'abbé va vous la fournir.

— En effet, madame, dit le prêtre. Je connais le

Digitized by Google

coupable. Son nom m'a été livré au tribunal de la pénitence. Je ne puis le prononcer. Mais, devant Dieu, mon maître et mon juge, j'affirme que le père de ce jeune homme est innocent du crime dont il a été accusé.

Après l'affirmation d'un tel homme, revêtu d'un tel caractère, le doute n'était pas permis.

Madame Monod s'inclina respectueusement et tendit la main à Etienne. Quant à Madeleine, elle étouffa un cri et jeta à Mme de La Vauville un regard étincelant de reconnaissance. La comtesse n'était cependant pas quitte avec elle. Mais Etienne était sauvé.

Six semaines plus tard, en effet, il épousa Henriette et revint promptement à la santé. Sur les instances de M. de La Vauville, instances qu'il ignorait, il fut nommé percepteur, et sa joie aurait été complète s'il avait pu décider Madeleine à le suivre.

Mais Madeleine avait racheté la petite maison de son père à Versailles et s'y était installée, fermement résolue à n'en plus sortir. Elle avait souffert, elle avait pleuré dans cette maison. Elle y voulait mourir oubliée. Elle n'avait plus à se dévouer pour personne, sa vie était finie.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

La mère Champagne..... 1

Le secret de l'oncle Jean..... 60

Echec au roi..... 133

La Belle-Artémise..... 147

Un saut périlleux..... 213

Le baron Franck..... 232

Le fil d'Ariane..... 277

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOV 22 1882
MAR 3 1884
MAY 25 1885
NOV 27 1885
MAR 18 1886
JUL 26 1886
OCT 6 1886
JUN 30 1888
APR 2 1890
NOV 5 1890
JAN 20 1891
MAR 21 1891
SEP 19 1891
MAY 13 1893

Digitized by Google

003002403
087 053 310

Digitized by Google